

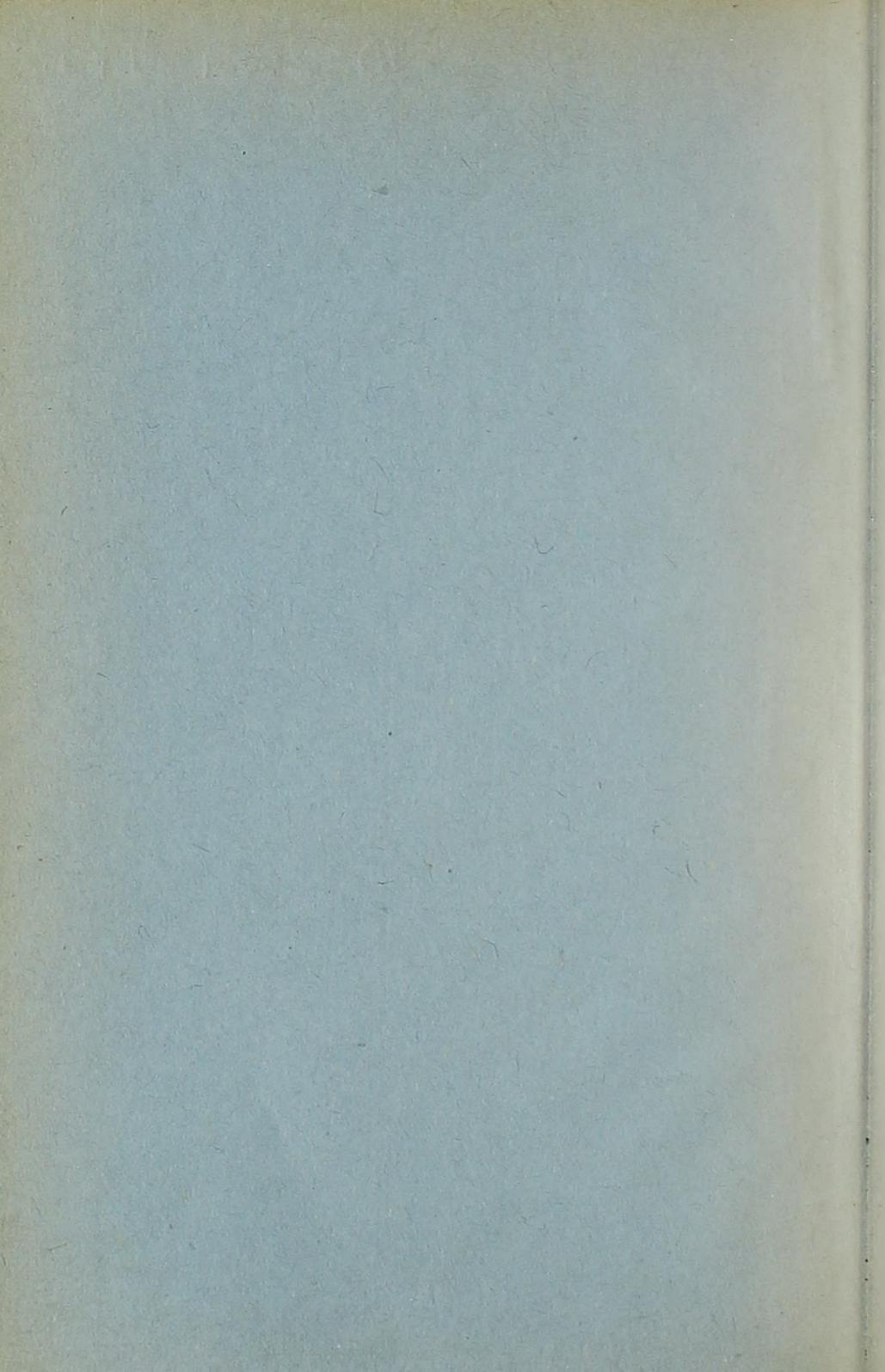
ПБ 537

H. BARBY.

BREGALN ITSA

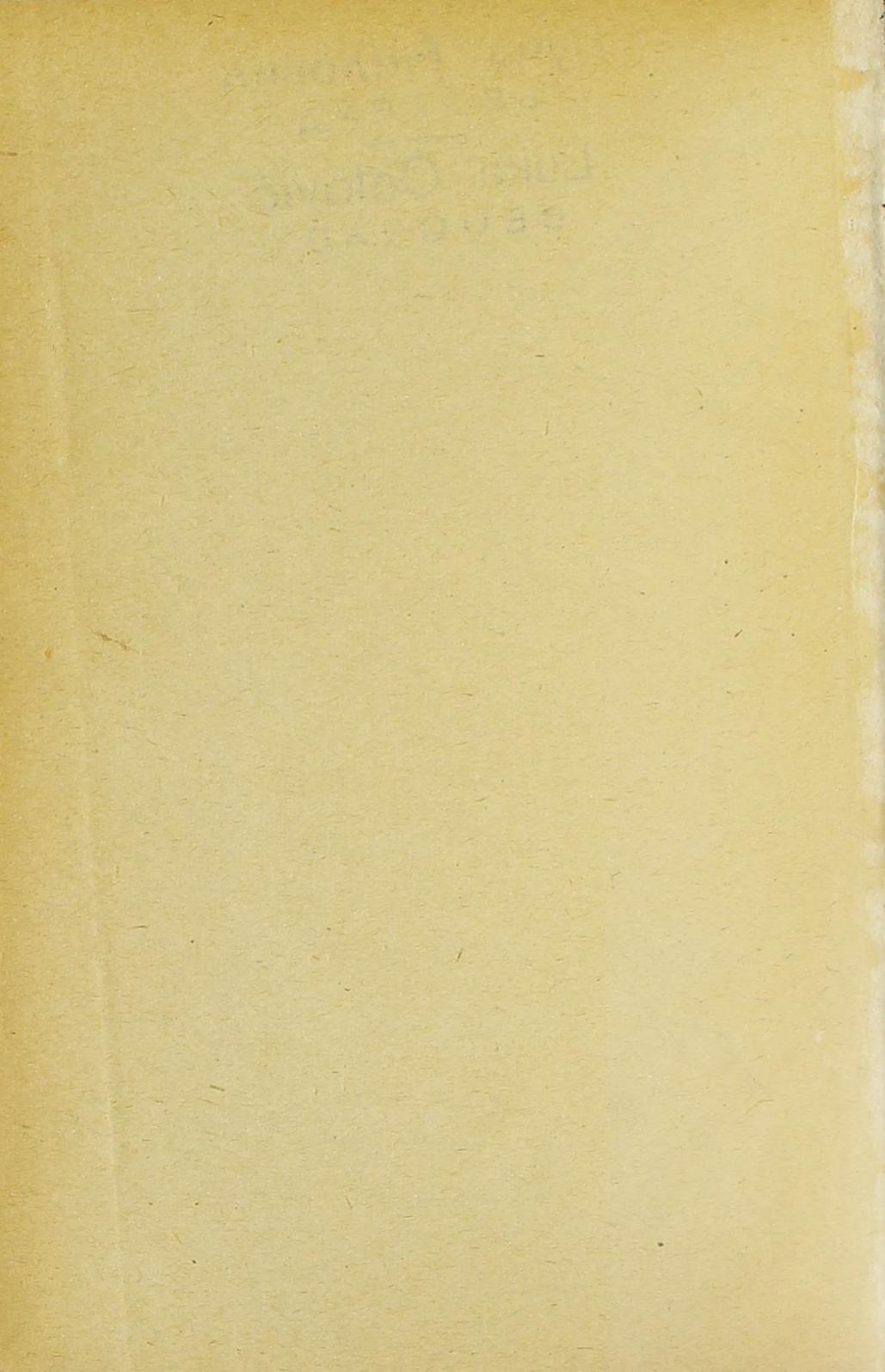
0

ID=32315919



Лука Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Celović
BEOGRAD



BRÉGALNITSA

DU MÊME AUTEUR

Les Victoires serbes (La guerre des Balkans), 1 vol.
(Nombreuses illustrations et cartes.) Bernard Grasset, édit.

J. B. B
537

HENRY BARBY

responsant de guerre du « Journal »

УНИВ. БИБЛИОТЕКА

И. Бр. 45541

LA GUERRE SERBO-BULGARE

BRÉGALNITSA



PARIS

BERNARD GRASSET

ÉDITEUR

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXIV

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

Il a été tiré de cet ouvrage
10 exemplaires sur Hollande Van Gelder,
numérotés de 1 à 10.

AVANT-PROPOS

Que de surprises depuis un an pour la vieille Europe, endormie et aveugle, devant les progrès constants des peuples balkaniques, qu'elle considérait comme toujours en état d'enfance et placés sous sa tutelle et sa haute protection !

Naguère elle ne voyait dans le malade du Bosphore et dans la péninsule balkanique qu'un vaste champ d'opérations financières et de spéculations ; elle ne voyait que son profit.

Cependant, le temps faisant son œuvre, les petits avaient grandi. Avec l'âge, le goût leur était venu d'être les maîtres de leur sort et de leur avenir, et la phrase de Gladstone : « Les Balkans aux peuples balkaniques » était devenue leur Évangile.

La Turquie se montrait impuissante à exécuter les fameuses réformes qui devaient améliorer le sort des opprimés. Le Turc, habitué depuis la conquête, depuis plus de cinq siècles, à être le maître absolu du « raïa » (esclave), se refusait à se départir de ses droits de maître et de conquérant, et les grandes puissances demeuraient déplorablement impuissantes à changer un tel état de choses.

Et, comme l'Europe, ou plutôt l'Autriche-Hongrie, la plus intéressée, menaçait en 1912 de provoquer une nouvelle tentative d'« expérience », les Balkaniques, devenus majeurs, décidèrent de s'unir pour régler eux-mêmes leur sort. De cette décision naquit l'entente serbo-bulgaro-gréco-monténégrine.

Noradoughian Effendi, ministre des affaires étrangères de Constantinople, partit d'un franc éclat de rire devant les menaces des plénipotentiaires balkaniques, qui parlaient d'imposer eux-mêmes à la Turquie des réformes en Macédoine. Cette hilarité gagna l'Europe entière lorsqu'il fut question d'ultimatum. Ce furent les Balkaniques qui rirent les derniers.

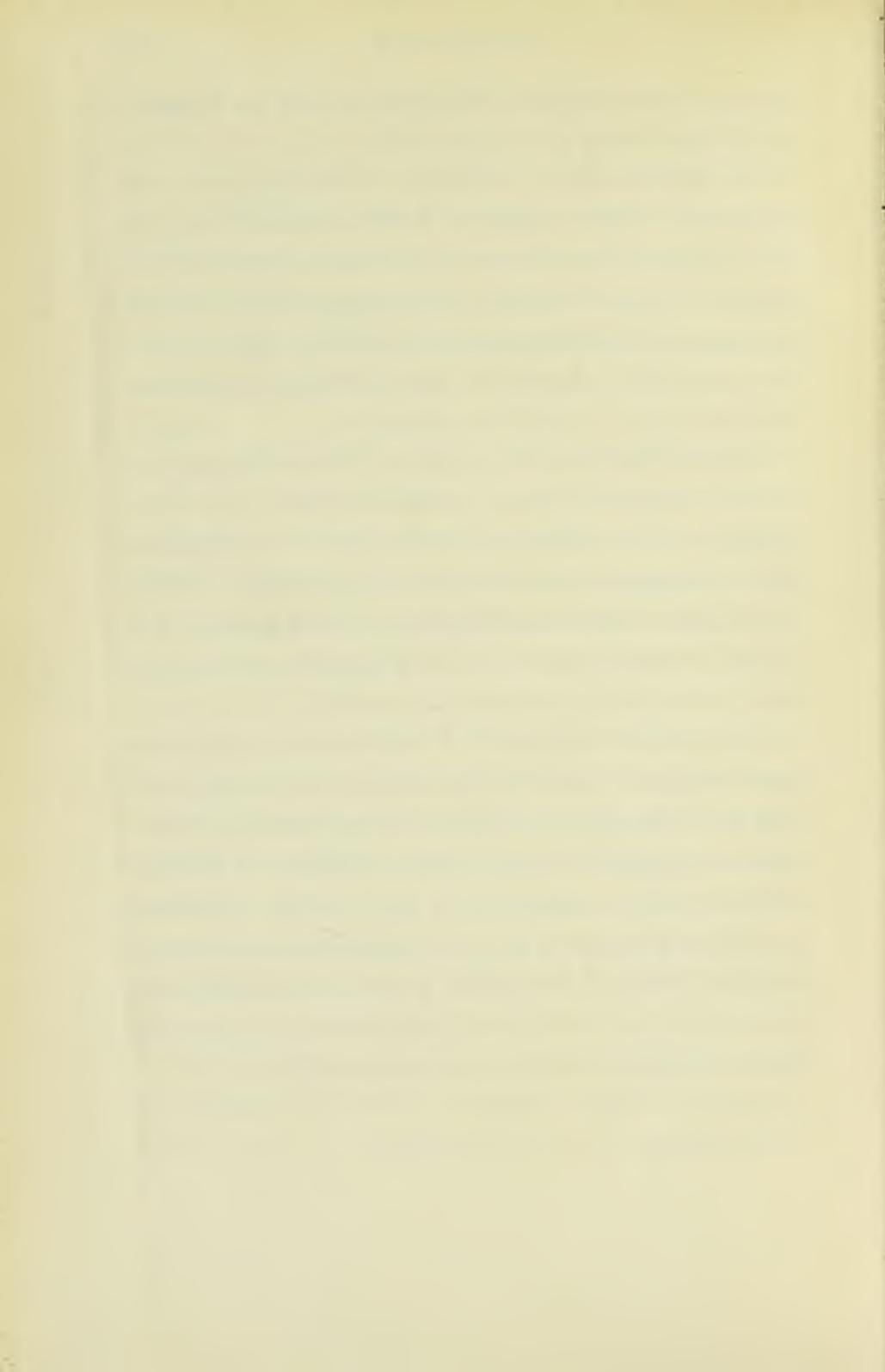
Mais malheureusement, après des victoires qui étonnèrent le monde — et eux-mêmes — ils montrèrent que, quoique majeurs et capables de

grandes œuvres, ils gardaient encore la légèreté et l'insouciance de la jeunesse.

La Serbie et la Bulgarie commencèrent une discussion déplorable sur le traité d'alliance qui leur avait procuré, avec la victoire, l'agrandissement de leurs territoires et le respect des grandes puissances, en faisant d'eux, grâce à leur union, une nouvelle puissance avec laquelle il fallait compter dans l'équilibre européen.

L'Autriche-Hongrie, qui fut toujours opposée à tout rapprochement, même simplement économique, entre la Serbie et la Bulgarie, ne négligea pas une aussi bonne occasion d'aggraver la discorde entre les deux nations en discussion. On la vit se rapprocher de la Bulgarie, qui étala avec ostentation sa nouvelle amitié.

La Russie cherchait à maintenir l'alliance serbo-bulgare. Saint-Pétersbourg insistait pour que les deux États slaves vinsent devant le tsar, arbitre suprême, régler leur différend. Ils hésitaient, puis se décidaient pour cette solution pacifique, quand un homme fatal qui avait ourdi un plan infernal, le général Savof, persona grata auprès du roi Ferdinand, décida de trancher la question par un coup à sa manière !



BRÉGALNITSA

LE CONFLIT SERBO-BULGARE

Dans les premiers jours de décembre 1912, après avoir suivi, comme correspondant de guerre du *Journal*, la lutte des Serbes contre la Turquie, j'étais rentré à Belgrade. L'armistice une fois signé à Tchataldja, j'avais quitté l'armée demeurée sur les territoires conquis, et j'étais revenu dans la capitale, où mes devoirs de reporter m'appelaient. La lutte diplomatique s'engageait. Il s'agissait de la suivre.

Des camarades, des correspondants de guerre, de retour de Bulgarie, passèrent, rentrant en France. On se serrait les mains avec joie. Nous échangeions gaiement nos impressions.

Moi, j'étais enthousiasmé. Je venais de vivre en Macédoine en pleine épopée. Tout naturellement, nous établissions des parallèles entre

alliés; je ne cachais pas à mes confrères mon admiration pour le soldat serbe, si endurant, si vaillant et si chevaleresque vis-à-vis des vaincus, si dévoué à l'alliance balkanique, plus particulièrement à la cause des « frères » bulgares.

« Leurs frères bulgares!... » ricanèrent mes confrères. « Les Serbes en sont encore là?... »

Mon étonnement se changea bientôt, devant leurs confidences, en une stupéfaction profonde.

Je n'avais trouvé que loyauté et franchise dans l'accueil large des Serbes, et voici que mes confrères disaient tout haut ce qu'ils pensaient de la mentalité bulgare.

Vis-à-vis des correspondants de guerre indépendants, duplicité, manque de franchise, rares attentions, recouvrant toujours des calculs mal déguisés; ingratitude envers les alliés.

« Les Bulgares frères des Serbes!... Mais leur « censure a toujours impitoyablement coupé, dans « nos dépêches, toute allusion aux deux divisions « serbes qui combattaient pour eux devant Andri- « nople!... L'Europe ne devait rien connaître de « l'aide que leur donnaient leurs voisins. »

Des sentiments si monstrueux existaient-ils réellement? J'en ai recueilli bientôt moi-même plus d'une preuve et j'acquis la certitude qu'il n'y avait pas seulement de l'ingratitude de la part

des Bulgares vis-à-vis des Serbes, mais une véritable haine.

« Nous nous demandions parfois, » ajoutaient mes confrères, « quels étaient pour les Bulgares « ceux qu'ils considéraient comme leurs véritables ennemis, des Turcs, qu'ils combattaient, « ou des Serbes, qui les aidaient. »

Hélas ! au cours de l'armistice et plus tard, après la reprise des hostilités, quand j'allai à Sofia, puis au siège d'Andrinople, je vis que mes confrères n'avaient pas exagéré.

Un abîme existe entre la mentalité des Serbes, purs Slaves, et celle des Bulgares, en majorité Mongols. Ces derniers, doués, on doit le reconnaître, de grandes qualités pratiques et d'une rare énergie, sont restés, sous un mince vernis de civilisation, frustes et barbares. Les deux peuples sont aussi dissemblables au moral qu'au physique.

Le simple récit des faits le démontrera : d'une part, le guet-apens bulgare et les atrocités commises ; d'autre part, le concours serbe prêté à l'armée grecque lorsqu'elle parvint à Salonique, aux Monténégrins devant Scutari, aux Bulgares eux-mêmes devant Andrinople et l'acceptation de l'armistice simplement pour complaire à la Bulgarie ; d'autres faits, d'autres sacrifices encore, dont je ne connus l'étendue que plus tard.

*
**

La Bulgarie, d'après la convention militaire signée par les généralissimes Fitchef et Poutnik, le 11 mai 1912, devait *donner à la Serbie le concours de 100,000 hommes sur le champ de bataille de la vallée de Vardar*, considéré par les deux états-majors comme le plus important.

Or, à la veille de l'ouverture des hostilités, le 28 septembre 1912, l'état-major bulgare fait savoir à Belgrade *qu'il ne peut tenir ses engagements*, qu'il ne peut fournir pour coopérer avec les Serbes qu'une seule division, soit 20,000 hommes.

Cet engagement, même si réduit, n'a pas été tenu. Les Bulgares se sont contentés de marcher en flanc-garde de la deuxième armée serbe (général Stépanovitch), puis, trois jours après le commencement de la campagne, avant la grande bataille imminente de Koumanovo et sans prévenir le général serbe, sous les ordres duquel ils étaient placés, ces 20,000 Bulgares, abandonnant leurs alliés, prirent la route de Sérès et de Salonique, dans l'espoir d'y arriver avant les Grecs.

Et non seulement la Bulgarie a réduit, comme il vient d'être dit, sa participation aux opérations de Macédoine prévues par les conventions, réduc-

tion qui a contraint la Serbie à une levée supplémentaire de 100,000 hommes, mais, dès la bataille de Koumanovo, à laquelle l'armée bulgare a évité de prendre part, elle demandait à la Serbie un appoint de 50,000 hommes pour le siège d'Andrinople.

Le secours demandé est énorme. Les Serbes, isolés, ont à faire toute la besogne dans la vallée du Vardar; néanmoins, sans hésiter, ils envoient les 50,000 hommes demandés.

Enfin, au moment où la Serbie est menacée par l'Autriche-Hongrie, les Bulgares ne pouvant pas mettre à sa disposition l'armée de 200,000 combattants que promettait le traité d'alliance du 13 mars 1912, la Serbie s'est vue forcée de s'incliner devant les exigences autrichiennes.

Son dévouement à la cause commune, son attitude chevaleresque dans l'exécution du traité résultent des faits suivants : au cours des conférences relatives à l'autonomie de l'Albanie, *on offrit à la Serbie toute la vallée du Vardar avec Salonique, si elle se désistait de toute prétention au littoral de l'Adriatique.*

Accepter cette offre, pourtant si avantageuse, eût été un acte de déloyauté envers les alliés. La Serbie refusa.

On lui fit savoir aussi que « *son intérêt n'était*

pas d'aider les Bulgares à obtenir Andrinople et les territoires de la Thrace ». Fidèle à l'alliance, la Serbie resta sourde aux conseils comme aux tentations.

Vint la question de l'armistice. La Serbie n'en avait nul besoin, ses armées ne trouvant plus d'ennemis devant elles. Tout autre était pour les Bulgares l'intérêt d'une suspension d'armes. Leur effort s'était brisé à Tchataldja et leur ambition se portait cependant sur toute la ville d'Andrinople, dont la Turquie ne leur cédaient encore que la moitié.

Or c'est dans l'intérêt exclusif de la Bulgarie, pour lui procurer la moitié contestée d'Andrinople, que la paix ne fut pas signée au début de décembre et que durant six mois encore le peuple serbe supporta le fardeau ruineux du maintien de 400,000 hommes sous les armes. Les frais d'entretien des troupes serbes qui, à Andrinople, se battaient pour les Bulgares furent intégralement payés par la Serbie !

La Serbie a fait plus encore. Lors de la reprise des hostilités, elle mit à la disposition de l'armée bulgare son artillerie de siège, sans laquelle Andrinople n'aurait peut-être jamais été prise (1).

(1) Voir *Les Victoires serbes*,

En résumé, les Bulgares ont, à trois reprises, manqué à leurs engagements, tandis que les Serbes sont allés au delà des leurs.

Enfin la Serbie, après avoir consenti d'énormes sacrifices d'hommes, de matériel de guerre et d'argent auxquels elle n'était pas tenue, après avoir repoussé par loyalisme des offres avantageuses, perdait encore, de par la création de l'autonomie albanaise, une grande partie des territoires qui lui revenaient et qu'elle avait chèrement payés.

Cette perte est imputable à la Bulgarie. Elle était d'autant plus sensible à la Serbie qu'elle la privait d'un débouché libre et indépendant sur lequel le traité lui donnait le droit de compter.

On ne peut donc s'étonner qu'en raison des modifications fondamentales apportées au traité d'alliance au cours de la guerre, la Serbie ait demandé une compensation à la Bulgarie et ait refusé le partage des territoires conquis tel qu'il avait été prévu primitivement et, par conséquent, qu'elle ait exigé la révision des conventions antérieures à la guerre.

L'équité voulait que les Bulgares tinssent compte des événements imprévus qui s'étaient produits. Mais leur appétit insatiable, leur

égoïsme et leur ingratitude se souciaient peu du grand et noble effort de leurs alliés.

Aveuglés par leur mégalomanie, rêvant l'hégémonie dans la péninsule, ils prirent, puis gardèrent une attitude inamicale et intransigeante qui surprit l'opinion publique européenne.

*
**

Cependant en Europe l'opinion était toute favorable aux Bulgares. Comment s'en étonner? Ils avaient habilement soigné leur réputation. Ils avaient accaparé les principaux triomphes... et les résultats qui devaient en découler.

Dans *Les Victoires serbes*, j'ai rapporté impartialement des faits notés au jour le jour, au cours de la campagne balkano-turque. Le seul mérite de ce livre fut de négliger les légendes établies et d'apporter un témoignage direct et documenté.

Souvent ces notes, crayonnées dans le tumulte immense de la guerre, révélèrent de magnifiques faits d'armes. Si le récit des exploits serbes prend parfois l'ampleur de poèmes épiques, le mérite en revient aux héros qui luttaient devant mes yeux et dont j'enregistrais simplement les faits et gestes avec une précision pour ainsi dire photographique.

Je ne faisais pas dans ce livre le procès des Bulgares, aussi est-ce à peine si, en rétablissant la vérité, j'ai été amené, dans un court chapitre, à mettre en opposition la mentalité bulgare, mentalité à coup sûr peu élevée, avec la noblesse des sentiments serbes.

Mais il est facile de réduire à néant et une fois pour toutes l'affirmation des Bulgares qui prétendent avoir eu à briser la principale résistance ottomane dans la guerre balkano-turque.

Loin de moi, ce faisant, l'idée de vouloir déprécier l'effort considérable de leur armée qui, je l'ai déjà écrit, « depuis les grands chefs jusqu'au dernier des soldats, a glorieusement démontré sa valeur ».

Il s'agit simplement d'établir avec précision le compte respectif des efforts fournis par chacun des deux alliés.

La balance laisse à l'un et à l'autre toute la gloire qu'il a su conquérir.

*
**

Tandis que les Bulgares, écrivait certains journalistes à leur dévotion, livraient les gigantesques batailles de Kirk-Kilissé (Lozengrad), de Lüle-Bourgas et de Tchorlou, leurs alliés serbes

et grecs ravissaient sans peine en Macédoine de vastes étendues de pays.

Or, sur la foi des témoins oculaires les plus sérieux, correspondants de guerre anglais et français, d'après les témoignages des combattants eux-mêmes, l'on sait aujourd'hui qu'à Kirk-Kilissé il n'y eut pas de grande bataille, il n'y eut pas choc entre les deux armées. A sept ou huit kilomètres en avant de Kirk-Kilissé, les Turcs avaient détaché quelques troupes avec mission de s'opposer à la descente des Bulgares vers le Sud. Tout enveloppée de vignobles, Kirk-Kilissé (Lozengrad, comme disent les Bulgares) n'avait d'autres fortifications que deux anciens forts, mal ou même pas armés de canons. En avant de la ville, les 22 et 23 octobre, des détachements isolés des troisième et première armées bulgares livrèrent combat aux quelques troupes détachées des 1^{er} et 3^e corps d'armée turcs. Refoulant leurs adversaires, les Bulgares progressèrent, lentement toutefois, au témoignage de mon confrère Alain de Penennrun, officier d'état-major français, qui suivait la troisième armée bulgare du général Dimitrief. Dans un de ces combats, sur l'aile gauche turque, à Petra et Seliolou, une attaque de nuit, le soir du 23 octobre, provoque dans la colonne turque engagée une panique qui rapide-

ment se propage de colonne à colonne, en prenant des proportions toujours plus grandes. Brusquement, les Turcs reculent sur toute la ligne. Seule l'extrémité de leur aile droite tient tant bien que mal; mais au matin elle doit aussi se retirer, soit qu'elle ait été gagnée elle aussi par la panique, soit qu'elle ait été menacée d'enveloppement par les Bulgares.

Toute la nuit des 23-24 octobre, les Turcs se retirèrent, en désordre, abandonnant même Kirk-Kilissé, occupée par un détachement du 3^e corps.

Le lendemain matin, 24, le calme régna sur toute la ligne de bataille : partout le silence devant les Bulgares : plus d'ennemi; il avait fui, il avait disparu.

Cette retraite des Turcs, cette fuite désordonnée, cette panique, l'abandon de Kirk-Kilissé, *les Bulgares ne les remarquèrent pas*. Ni la troisième armée du général Dimitrief, ni la première du général Koutintchef, bien qu'opérant dans la direction de Kirk-Kilissé, ne s'aperçurent de la retraite et de la fuite des Turcs. C'est ainsi que l'extrémité de l'aile gauche des troupes du général Dimitrief n'exécuta pas le mouvement tournant qui s'imposait à elle pour prendre de dos l'aile droite des Turcs!

Dans la matinée du 24 octobre, les Bulgares entrèrent dans Kirk-Kilissé abandonnée. Ne sachant ce qu'était devenu l'ennemi, après l'avoir cherché partout dans les environs sans le rencontrer, *leurs troisième et première armées s'arrêtèrent*. Une division de cavalerie fut envoyée à la découverte, afin de reprendre le contact de l'ennemi. *Au bout de deux jours*, elle y parvint dans une certaine mesure. Le général Dimitrief en fut avisé le 26 au soir et le lendemain, 27 octobre, les Bulgares reprirent leur marche sur Bounar-Hissar et Lüle-Bourgas.

Cette « grande bataille » de Kirk-Kilissé, de même plus tard celle de Tchorlou où il n'y eut en réalité aucune bataille (1), a été imaginée de toutes pièces par le fameux correspondant de la *Reichspost*, de Vienne, Wagner, pour qui la censure militaire bulgare, si rigoureuse aux autres journalistes, fut des plus libérales.

Wagner, demeuré paisiblement à Mustafa-Pacha, composait de longues dépêches où il racontait les grandes batailles sorties de son imagination. Tous les correspondants de guerre ont d'ailleurs protesté énergiquement contre ces procédés au moins bizarres de documentation.

(1) Voir René Puaux, *De Sofia à Tchataldja*, pp. 239-244.

La bataille de Lüle-Bourgas seule fut vraiment une grande et importante bataille. Elle dura cinq jours sur un front de 50 kilomètres en ligne oblique, de Lüle-Bourgas vers Bounar-Hissar, Viza.

Je dois ajouter cependant, d'après le témoignage d'Alain de Penennrun, et ceci ne diminue en rien leur mérite, que les Bulgares après Lüle-Bourgas furent si épuisés, si excédés, que leur Quartier général dut prescrire un repos de trois jours à toute l'armée. C'est seulement après ces trois jours de repos que les première et troisième armées bulgares se mirent en marche à la suite de l'ennemi, dans la direction de Tchataldja. A son arrivée à Tchataldja, toujours d'après le même auteur, l'armée bulgare prit un nouveau repos de cinq jours.

C'est ainsi que quinze grands jours s'écoulèrent entre les batailles de Lüle-Bourgas et celle de Tchataldja (17, 18 et 19 novembre).

Les Turcs s'étaient repliés sur ces positions fortifiées de Tchataldja sans être aucunement inquiétés ni poursuivis. Là, reposés, reformés et renforcés, ils attendirent l'ennemi.

Le 17 novembre seulement, la lutte reprenait. Elle durait trois jours, coûtait 10,000 morts et blessés aux Bulgares et se terminait par un insuccès complet.

Si à cet instant même n'était pas survenue la grande et décisive victoire des Serbes à Monastir, qui achevait la destruction de l'armée turque du Vardar, qui sait ce qui serait advenu?...

Les Serbes cependant avaient à leur actif d'autres exploits que cette victoire de Monastir, l'un des plus remarquables faits d'armes des guerres modernes, que le colonel Immanuel, du grand état-major allemand — peu suspect, par conséquent, de complaisance pour les Serbes — a appelé « *le plus bel exploit de toute la guerre balkanique* ».

Parmi tant de combats presque quotidiens dans le Sandjak, la vieille Serbie, l'Albanie et la Macédoine, ils avaient livré les deux autres batailles de Prilep et de Koumanovo, et celle-ci, que l'état-major ottoman appela « *notre grande bataille* », avait été véritablement le moment décisif de la guerre (1). La tactique des Turcs, consistant à prendre l'offensive du côté de la Serbie, afin de se rabattre sur Sofia et de couper de leurs bases les armées bulgares engagées en Thrace, avait définitivement échoué.

(1) Voir *Les Victoires serbes*.

*
**

Les chiffres parlent plus encore que toutes les autres considérations. Leur précision achève de détruire la légende bulgare : « *Nos armées, ont-ils dit, ont accompli les trois quarts, voire les quatre cinquièmes, de l'effort commun contre la Turquie.* »

Or Serbes et Bulgares ont trouvé devant eux des forces turques à peu près équivalentes.

Les Serbes eurent même à combattre quelques milliers d'ennemis de plus que les Bulgares.

De plus, *les principales troupes turques de première ligne* se trouvaient — depuis longtemps déjà — en Macédoine et en Albanie, où elles s'étaient aguerries en combattant l'insurrection toujours latente dans ces contrées.

Quelle fut la composition des forces turques au cours de la guerre (1) ?

En face des Monténégrins :

La 24^e division indépendante, la 1^{re} division du corps de Constantinople amenée avant la guerre à cause des Albanais, la 1^{re} division des rédifs,

(1) Ces chiffres ont déjà été publiés. (Voir le *Temps* du 22 juin 1913, F. Bianconi.)

mobilisée sur place. En tout 29 bataillons d'infanterie, 2 régiments d'artillerie de campagne avec 72 canons, un régiment d'artillerie de montagne avec 36 canons et 2 escadrons de cavalerie.

Par suite des troubles sur les frontières monténégrines, toutes ces unités étaient sur le pied de guerre, soit 20 bataillons à l'effectif de 800 hommes chacun et 9 bataillons avec 700 hommes chacun, soit un total de 22,300 hommes d'infanterie. On peut porter ce nombre à 30,000 en comprenant les trains des équipages, le génie, le service sanitaire, etc. A ajouter à cette armée 12,000 à 15,000 volontaires albanais.

En face des Grecs :

Les Turcs avaient deux divisions de nizams (22^e et 23^e), une division de rédifs et une autre division arrivée d'Asie le 20 octobre.

En face des Bulgares :

Il y avait quatre corps d'armée (1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e), diminués cependant d'une division du 1^{er} corps envoyée à Scutari ; en outre, huit divisions de rédifs, dont deux de Constantinople et le reste d'Asie, arrivées successivement sur le théâtre de la guerre. Une de ces divisions a été dirigée ensuite sur Salonique et, de là, contre l'armée

grecque. C'est celle qui est arrivée en face des Grecs le 20 octobre.

Sur les cinq autres divisions de rédifs, l'une fut envoyée à Gallipoli, une autre a été jointe aux deux divisions de Constantinople formant le 16^e corps, et les trois autres formèrent le 17^e corps, mais elles arrivèrent sur le terrain après la bataille de Lüle-Bourgas. Trois divisions de rédifs d'Andrinople ont été mobilisées dans la province.

Total des forces turques en face des Bulgares : 189 bataillons de ligne, 23 bataillons de chasseurs, en tout 212 bataillons d'infanterie s'élevant à environ 160,000 hommes. En outre, 66 batteries de campagne, 15 batteries de montagne, 8 batteries d'obusiers, 43 escadrons de cavalerie et 9 bataillons de génie. En tout, y compris les trains des équipages, les services sanitaires, l'artillerie de siège, etc., environ 200,000 hommes, dont 180,000 combattants, à la condition toutefois que les Turcs fussent arrivés à une formation complète de leurs effectifs, ce qui est douteux.

Cette armée était ainsi disposée :

Garnison d'Andrinople : une division de nizams et trois divisions de rédifs, soit environ 30,000 hommes.

Garnison de Gallipoli : une division de rédifs, 6,500 hommes.

Il restait donc pour l'armée opérante turque en face des Bulgares 143,000 combattants, dont 124,000 étaient sur place avant la bataille de Lüle-Bourgas, puisque les trois divisions formant, comme nous l'avons dit, le 17^e corps ne sont arrivées sur les lieux qu'après la bataille et alors que 50,000 Serbes de renforts, demandés par les Bulgares, étaient déjà sous Andrinople.

Il faut ajouter que les garnisons d'Andrinople et de Gallipoli avaient été renforcées d'un certain nombre de bataillons de l'armée territoriale (mustahfiz). D'autre part, l'armée placée sous les ordres de Yaver pacha, en Thrace occidentale, était composée de quelques troupes distraites de la garnison de Gallipoli ainsi que du 16^e corps, déjà compris ci-dessus dans l'armée opérante. Soit en tout 4,000 à 5,000 hommes de l'armée régulière et une dizaine de bataillons de l'armée territoriale recrutés sur place.

En face des Serbes :

Il y avait trois corps d'armée, 5^e, 6^e et 7^e, 13 divisions de rédifs d'Asie, soit en totalité 214 bataillons de ligne, 18 bataillons de chasseurs, en tout 232 bataillons d'infanterie s'élevant à environ 172,000 hommes.

Il y avait en outre 57 batteries de campagne,

18 batteries de montagne, 6 batteries d'obusiers, 33 escadrons de cavalerie, 3 bataillons de génie, en tout, y compris les trains des équipages et les services sanitaires, environ 190,000 à 195,000 hommes, dont 185,000 combattants, si les Turcs étaient arrivés à une formation complète, ce qui est plus probable dans ce cas, car ils ont toujours eu une forte part de leurs troupes de première ligne en Macédoine et sur les confins de l'Albanie, à cause des troubles sans cesse renaissants dans ce pays.

Il y a lieu de croire qu'à cause de cet état de choses qui n'existait pas en Thrace, la mobilisation en Macédoine devait être beaucoup plus avancée que partout ailleurs. D'autre part, la mobilisation en Macédoine a été faite sur place, tandis que la mobilisation de Thrace l'a été successivement par l'envoi d'effectifs d'Asie toujours beaucoup moins solides que ceux, plus aguerris, de Macédoine.

A part 5,000 à 6,000 combattants turcs envoyés dans la vallée de la Strouma pour arrêter la marche des Bulgares qui opéraient du côté de Kotchana et Djoumaja, tout le reste, soit *près de 180,000 combattants*, opéraient sur les divers champs de bataille contre les Serbes.

*
**

On le voit, la simple comparaison des forces turques opposées aux armées bulgares et serbes, suffit à détruire l'affirmation des Bulgares qui prétendirent avoir accompli une tâche beaucoup plus considérable que les Serbes.

Par le nombre des combattants, par l'opiniâtreté de la lutte et par les résultats, deux grandes batailles peuvent être comparées : Lüle-Bourgas, victoire bulgare, et Koumanovo, victoire serbe. Elles furent l'une et l'autre également glorieuses.

*
**

Bref, la Serbie, à qui les Bulgares doivent, en outre, en grande partie la chute d'Andrinople, a joué un rôle militaire considérable et pour le moins équivalent à celui de la Bulgarie. Son effort a été doublé par la générosité avec laquelle elle tint ses engagements vis-à-vis d'alliés qui ne tinrent pas les leurs.

C'était une singulière manière de l'en récompenser que de lui faire, après la victoire, dans le nouveau statut balkanique, une situation non seulement inférieure, mais véritablement dangereuse. Le projet bulgare ne tendait à rien moins qu'à ce résultat.

Dans mon article « *Les rouages secrets de l'alliance serbo-bulgare,* » paru dans le *Journal*, le 31 mai dernier, j'ajoutais, après avoir résumé ce qui précède :

« Si la Serbie s'inclinait devant l'exorbitante prétention bulgare, la disproportion des forces entre elle et sa voisine serait plus grande après la guerre qu'avant.

« Avant la guerre, la Serbie avait 48,000 kilomètres carrés et 3 millions d'âmes ; la Bulgarie 96,000 kilomètres carrés et 4,300,000 âmes.

« D'après le projet bulgare, la Serbie aurait 75,000 kilomètres carrés et 4 millions d'âmes ; la Bulgarie 183,000 kilomètres carrés et 6,600,000 âmes.

« D'autre part, le plan bulgare tend avant tout à rejoindre l'Albanie, à dresser une barrière entre la Grèce et la Serbie. Qui oserait nier que la réalisation d'un tel désir placerait tous les autres éléments balkaniques dans une situation de véritable subordination vis-à-vis de la Bulgarie ?

« Dans quelle situation se trouveraient particulièrement les Serbes, séparés de l'Adriatique par l'Albanie, de l'Égée par la Bulgarie ? Ce serait un double carcan.

« Cela, la Serbie ne peut pas l'accepter.

« Cette considération suffirait à légitimer la demande de revision. D'autres arguments interviennent encore. Les événements n'ont pas seulement bouleversé les calculs militaires, ils ont aussi modifié radicalement les prévisions des hommes d'Etat. Tandis que la Serbie se voyait arrêtée sur la route de l'Adriatique et enlever tous les territoires albanais, la Bulgarie s'étendait tout à l'aise du côté de la Thrace. Qu'on n'aille pas dire que cette expansion était prévue par les traités. L'annexe secrète de partage visait *exclusivement la Macédoine*. Et cela est si vrai que, dans les négociations préparatoires, il a été convenu de laisser la Thrace et Andrinople au *futur maître de Constantinople*. Dans l'esprit des alliés ce futur maître *devait être la Russie*.

« Voilà les raisons pour lesquelles le gouvernement serbe, écartant l'application d'un traité que les Bulgares n'ont pas exécuté, demande un nouveau partage. Cette demande il la soutiendra avec l'énergie d'une résolution inébranlable, basée sur la volonté de la nation, mais aussi avec l'esprit de modération qui convient aux discussions de famille. Il ne saurait perdre de vue l'intérêt supérieur de l'alliance balkanique. Au maintien de cette alliance il est prêt — et il l'a prouvé — à sacrifier tout, sauf des intérêts véritablement essentiels. »

Je n'ajouterai que quelques lignes.

La Serbie ne demandait pas à ses alliés, et en particulier aux Bulgares, de lui céder quelque part de ce qu'ils avaient eux-mêmes conquis contre l'ennemi commun.

Les territoires et les villes qu'elle voulait conserver, Prilep, Monastir, Ochrida et les territoires situés sur la rive droite du Vardar (ce n'était même pas la totalité de ses propres conquêtes) avaient été rougis par le sang de ses enfants, dont plusieurs milliers dormaient là leur éternel sommeil.

Les Bulgares, eux, revendiquaient ces contrées *au nom du principe des nationalités*.

Or je les ai parcourues moi-même, ces contrées, et (aucun de ceux qui les connaissent ne me démentira) une partie de leur population est d'origine slave. Cette population n'est ni bulgare, ni serbe, ou, si l'on préfère, elle est autant bulgare que serbe. Comme le dit l'historien serbe Grégoire Yakschitch, la Macédoine est une contrée quasi déserte, parsemée de lieux habités, hameaux, bourgs ou villes, dont chacun, ou peu s'en faut, offre le plus complet amalgame de toutes les langues et de toutes les religions du pays. Sauf au voisinage des anciennes frontières de la Serbie, de la Bulgarie et de la Grèce, il n'est pas un

canton entièrement grec, bulgare ou serbe, et seul un pointilliste exercé pourrait faire le portrait de cette Macédoine, où chaque hectare doit être teint d'une couleur différente de son voisin.

« Ochrida et Monastir sont bulgares », disent les gens de Sofia. La vérité est que Monastir est musulman pour une moitié, gréco-valaque pour un quart, slave pour le reste ; et comme les musulmans de Monastir sont les uns de race slave, d'autres de race turque, d'autres de race juive, tzigane, valaque, et les trois quarts de race albanaise, on peut dire que Monastir est « balkanique », mais on ne saurait dire qu'il est bulgare.

Pour Ochrida, on y connaît des Bulgares depuis qu'un clergé et des écoles exarchistes s'y sont installés ; mais avant 1890 il n'y avait à Ochrida que des Serbes ou plutôt des Slaves patriarchistes, de même race, de même religion et presque de même langue que les Serbes.

Enfin, lisez tous les « pesmés », vous y trouverez à chaque page le nom de « Kraliévitich Marko », le héros légendaire de l'histoire serbe. Or Kraliévitich Marko naquit à « Prilep ».

Certes, depuis une trentaine d'années, la propagande bulgare très active a réussi — par la me-

nace souvent — à enrôler en grand nombre les paysans macédoniens timorés sous la bannière exarchiste, et, confondant à dessein religion et nationalité, tout Macédonien exarchiste fut qualifié de Bulgare.

Mais dans ces contrées et même en Albanie, du Vardar à la côte adriatique, dans toute cette partie occidentale de la péninsule qui fut au moyen âge sous la domination des princes serbes, les coutumes et les monuments qui subsistent encore, malgré cinq siècles de joug ottoman, sont *exclusivement* des coutumes (1) et des monuments (2) serbes.

D'ailleurs les Bulgares qui réclamaient ces contrées, en s'appuyant sur le principe des nationalités, répudiaient ce même principe dès qu'il était question de l'Épire, peuplée de Grecs, ou de la Thrace, entièrement turque.

*
**

A l'heure même où l'arbitrage du tsar de Russie était officiellement accepté par les deux gouvernements, le général Savof décida, je l'ai dit

(1) La Slava.

(2) Monastères, églises, etc.

plus haut, de trancher la question par un coup ourdi à sa manière.

Dans la nuit du 30 juin, les troupes bulgares rampèrent jusqu'aux avant-postes serbes et grecs, et plus de 200,000 soldats bulgares se jetèrent traîtreusement sur leurs alliés.

Le traité fut noyé dans le sang, déchiré à coups de baïonnettes. Les avant-postes furent égorgés, les blessés sauvagement achevés, les prisonniers torturés et tués.

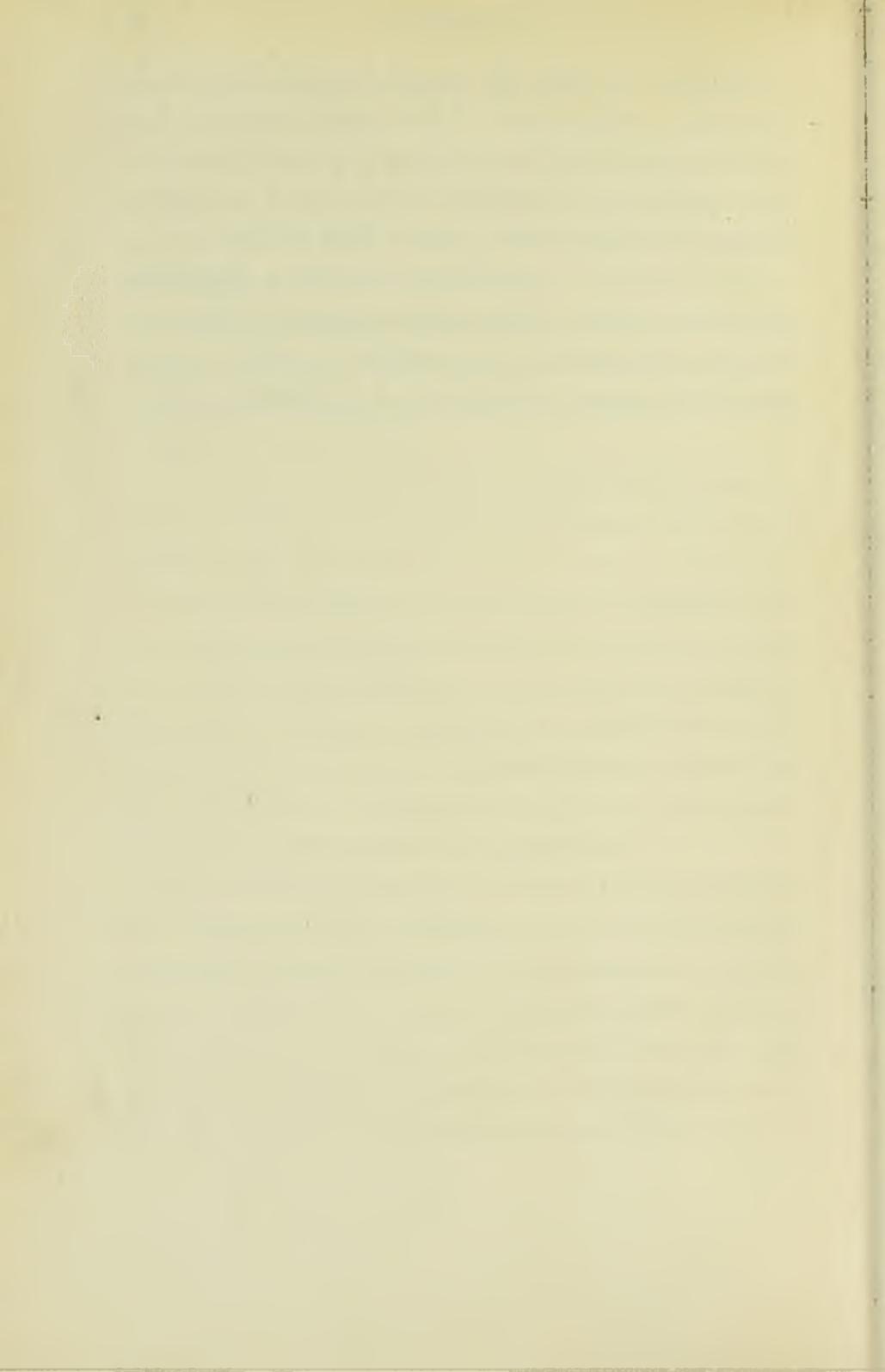
A Vienne on se réjouit des victoires bulgares. Il ne devait pas en être autrement avec ces « chiens de Serbes ».

Mais les Serbes et les Grecs veillaient. Ils n'avaient pas été sans remarquer ce qui se passait chez leur allié infidèle : les menaces proférées tout haut dans ses journaux, la concentration de son armée, les incursions hostiles de ses bandes de comitadjis et même de réguliers, ses achats d'armes et de munitions en Autriche.

Leur méfiance éveillée, Serbes et Grecs prirent des mesures en conséquence pour se défendre contre le danger commun. La Roumanie, de son côté, comprit la menace qu'était pour elle un voisin félon et rapace, et lorsque l'acte de brigandage du 30 juin fut exécuté, elle mobilisa son armée, qui plus tard franchit le Danube.

L'échec du plan de Savof et l'attitude de la Roumanie dégrisèrent l'Autriche-Hongrie. Les victoires serbes et grecques ne pouvaient plus être escamotées et la Bulgarie resta, devant le monde, battue et compromise comme État civilisé.

Le 30 juin, au lieu d'être la victoire définitive de l'armée et de la diplomatie bulgares, ne fut que le commencement d'une terrible tragédie qui eut son dénouement à Bucarest et à Constantinople.



LE GUET-APENS

Pour la seconde fois, envoyé par le *Journal*, me voici dans l'express-Orient, en route pour les Balkans, dont les brèves et rares nouvelles sont contradictoires.

Le seul fait précis que l'on connaisse, c'est qu'une nouvelle guerre ensanglante la péninsule et qu'une monstrueuse folie de meurtre et de carnage s'est emparée des alliés de la veille.

A Paris, comme le long de ma route, les faiseurs de pronostics prédisent l'écrasement final de la Serbie. Ah ! les Bulgares ont bien soigné leur réclame ! A Vienne, il n'est question que de la défaite des Serbes. Et pourtant je garde le « sourire ». Je connais trop la valeur de mes anciens camarades de guerre pour croire un désastre.



Belgrade!... une sensation à la fois douloureuse et réconfortante m'étreint dès l'arrivée. La capitale serbe m'apparaît vide, déserte, en deuil. Dans les rues quelques femmes et des enfants. A part de rares gendarmes, pas un homme. Tous, même les vieillards, ceux du moins qui sont capables de tenir un fusil, sont partis pour défendre le patrimoine national menacé.

Cette fois c'est la levée en masse, c'est l'effort suprême. La *dernière défense*, les vétérans de 46 à 60 ans, entièrement libérés du service militaire, comme les cadets de 19, de 18, de 17 ans, sont aux frontières. Dans les campagnes, je l'ai su plus tard, les vieilles paysannes déjà courbées par les ans ont décroché les antiques fusils à pierre, reliques des temps historiques où l'on se battait pour l'indépendance.

La déloyauté des Bulgares, l'engagement des hostilités sans déclaration de guerre préalable, l'attaque masquée jusqu'à la dernière heure par des assurances diplomatiques de modération, ont exaspéré l'héroïsme serbe. Le pays entier est

en armes. L'effectif de l'armée serbe approche aujourd'hui *un demi-million* d'hommes (1)!

Combien d'entre eux reviendront reprendre leur place au foyer? Combien seront fauchés par l'implacable mitraille? Combien seront atteints par le choléra, encore plus horrible, plus meurtrier, par le choléra qui vient d'apparaître? Combien resteront là-bas, sous quelques pelletées de terre?... Personne, pas une épouse, pas une mère ne s'attarde à ces pensées... La patrie est en danger!...

À peine une semaine s'est écoulée et déjà les hôpitaux de Belgrade, qui en compte une quarantaine, sont pleins. Les lits ont été dédoublés. Les médecins, les chirurgiens ne sont plus en nombre suffisant. Pourtant si les imprécations des mourants s'élèvent parfois âpres et farouches, c'est seulement quand, oublieux de leurs plaies et de leurs douleurs, les blessés crient une dernière fois vers le ciel, où le Dieu des batailles va les envoyer tout droit, l'abominable félonie des alliés, traîtres à leurs serments et à leur amitié!

(1) La Serbie ne comptait alors que 2 millions 900,000 habitants; l'effort fourni par ce peuple admirable de vaillance est colossal. Il équivaut à celui que ferait la France en mettant sur pied une armée de plus de 7 millions de baïonnettes.

*
**

Trois clairons sonnent aux champs. Le tambour roule, devant quelques gendarmes ou vieux soldats de la « dernière défense » qui marchent lentement, fusil au bras.

Femmes et enfants courent, se massent sur le trottoir, puis se signent ou se découvrent, car c'est un cercueil qui passe, drapé dans les couleurs nationales. Ce cercueil est celui du commandant Vassitch.

*
**

Tandis que l'Europe anxieuse regarde vers l'Orient et que les diplomates discutent, les troupes serbes, grecques et bulgares, échelonnées le long de la frontière, s'observent, l'arme au pied.

Près d'Istip, Serbes et Bulgares sont particulièrement rapprochés. Une rivière seulement, la Brégalnitsa, les sépare. Un pont, gardé à chaque bout par une sentinelle, sert de trait d'union.

Or le dimanche 29 juin, le commandant bulgare, en grand uniforme, s'avança, traversa le pont et pria la sentinelle serbe de l'accompagner jusqu'à la tente des officiers serbes campés à Yéjévo-Poljé.

Il venait inviter ses « brâtcha », ses frères, à un amical banquet. On se ferait ensuite photographier, disait-il, et ce document calmerait les angoisses des familles alarmées :

« Il n'y a plus de crainte de guerre, tout est aplani », affirmait-il.

Les Serbes, de bonne foi, acceptent. On festoie.

Je laisse ici la parole à un témoin, au capitaine Ianko Topalovitch, docteur en droit.

« ... Nous nous fimes photographier en commun, écrivit-il au lendemain de la félonie bulgare, non sans avoir pourtant remarqué que durant l'après-midi, tandis que les Bulgares nous traitaient, leurs troupes transportaient des caisses de munitions sur les hauteurs, à l'est et à l'ouest d'Istip.

« Nous n'avions pas prêté d'importance à ces allées et venues, car nos *camarades* nous avaient lu les journaux : de part et d'autre on semblait croire à l'arbitrage efficace du tsar.

« La nuit est tombée sur ces manifestations d'amitié.

« Le long de la rivière Brégnitsa, nous avons, en rentrant, jeté un rapide coup d'œil à la relève de nos sentinelles. A cinq kilomètres de la rivière nos trois régiments de première ligne, à vingt-

quatre kilomètres notre division dormaient paisiblement dans leurs bivouacs.

« Vers minuit, les sentinelles signalèrent du côté adverse une certaine agitation. Le commandant Vassitch, réveillé, n'y prêta pas attention.

« Soudain, dans le calme de la nuit, une terrible fusillade éclatait, accompagnée, sur un front de 10 kilomètres, de clameurs et du cri mille fois répété de « Hourrah ! ».

« Deux divisions bulgares avaient traversé la rivière. Derrière elles, des musiques militaires jouaient éperdument des marches guerrières. On eût dit une ruée de hordes tartares.

« L'ennemi connaissait à merveille tous les points de nos premières lignes.

« Il y fit, dans les premiers moments, un horrible massacre parmi les dormeurs ; nous dûmes nous replier en hâte, tandis que des soldats grimpaient au pas de course sur les hauteurs pour allumer des feux et donner l'alarme à l'arrière... »

*
**

Ainsi donc, le 29 juin, les Bulgares préparent une sournoise attaque ; étrangers à tous les usages de la guerre, ils donnent à leurs alliés, à leurs

frères serbes, le baiser de Judas et, tandis qu'ils retiennent leur attention dans cette hypocrite manifestation d'amitié, ils massent des troupes dans l'ombre et secrètement mettent en batterie 36 canons.

Quelques heures plus tard, tout est prêt. Les Serbes reposent confiants. Tout à coup une pluie de mitraille s'abat sur eux. Leurs retranchements, leurs bivouacs, repérés à l'avance, sont littéralement couverts de shrapnels et de balles; ils doivent reculer, abandonnant leurs morts et leurs blessés, sous un feu infernal.

L'attaque brusquée, le guet-apens sont notoires, indéniables. Cela n'empêche pas la Bulgarie d'essayer de donner le change à l'Europe, en protestant, dès le lendemain, dans les chancelleries et même à Belgrade par l'entremise de son ministre, M. Tochef, contre l'agression dont ses armées, prétend-elle, auraient été victimes de la part des Serbes.

Me voici, dès les premières lignes de ce livre, obligé de relater ces inqualifiables procédés des Bulgares, qui, méconnaissant les lois de l'honneur et de l'humanité, semblent n'avoir eu qu'une devise : la fin justifie les moyens.

Les troupes serbes, obligées de se retirer en hâte devant des forces ennemies par trop supé-

rieures, laissèrent sur place, je l'ai dit, leurs blessés. Sans souci de la convention de Genève, les Bulgares n'hésitèrent pas. *Ils achevèrent tous les blessés tombés entre leurs mains*, ajoutant ainsi la sauvagerie à la trahison.

Certes, je tiens à le dire à leur honneur, de nombreux officiers bulgares protestèrent contre des forfaits dont ils rougissaient ; mais, hélas ! ils ne furent pas la majorité. On verra plus loin, dans un chapitre spécial, à quelles atrocités la haine entraîna l'armée bulgare.

Les hostilités ouvertes ainsi devaient continuer de même.

Dès les premiers engagements, on verra les Bulgares lever, crosse en l'air, leurs fusils, ou hisser le drapeau blanc, et mitrailler ensuite à bout portant les Serbes confiants, ou se jeter sur eux à la baïonnette.

A la faveur de la nuit ils crieront à l'infanterie adverse : « Ne tirez pas, nous sommes des Serbes ! », et profiteront de la confusion ainsi produite pour massacrer leurs adversaires et leur prendre leurs canons. Heureusement l'aube se lève, les Serbes s'aperçoivent de la ruse dont ils viennent d'être encore victimes. Exaspérés, furieux, ils s'élancent et à la baïonnette reprennent leur batterie.

Ces premières heures de combat furent affreusement meurtrières. Le 6^e régiment, celui dont les officiers avaient été invités à dîner par leurs collègues bulgares, subit, comme ceux qui eurent à supporter le premier et terrible choc de l'ennemi, des pertes énormes :

La 1^{re} compagnie du 4^e bataillon, commandée par le sous-lieutenant T. Antoniévitch, s'est battue littéralement jusqu'au dernier homme. Ce dernier, un caporal, lança sa dernière bombe et se suicida pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi.

Le commandant du régiment, le colonel Djoura Dokitch, fut blessé, ses trois chefs de bataillon, Milan Vassitch, Sava Matzitch, Milan Tomitch, furent tués, mais le 6^e régiment ne recula pas.

Quelques jours plus tard, le lieutenant-colonel Ristitch, en faisant son rapport au général Yankovitch, lui déclarait simplement :

— Mon général, j'ai sur les rangs 2,600 hommes !

Les deux officiers échangèrent un long regard, et ce fut tout.

Ainsi en la seule journée du 30 juin, le 6^e régiment avait perdu 1,400 hommes ! Sur ses officiers, 36 étaient tombés, 25 seulement survivaient !

*
**

Partout, sur tout le front, après le premier recul, les Serbes résistèrent ainsi, permettant aux troupes d'arrière de se ressaisir, et, dès l'arrivée des renforts, l'ennemi fut immobilisé et sur aucun point n'avança plus.

Sur tout ce front, sur environ 100 kilomètres, de Tsrni Vrh à Djevdjeli, ce ne furent que corps à corps et massacres à l'arme blanche.

Djevdjeli n'est défendu que par des troupes de troisième ban, des territoriaux armés de vieux fusils. Ils résistent cependant, arrêtent, puis repoussent eux aussi les Bulgares. Aidés par un détachement grec, ils leur font même prisonnier un bataillon entier.

En 24 heures, le 30 juin, les Serbes avaient perdu environ 3,500 morts et blessés !

Cette journée et la suivante, 1^{er} juillet, furent terribles. On en aura une idée lorsque j'aurai dit qu'une *seule division serbe* a dépensé en ces deux jours 3,600 obus et 1 million 390,000 balles de fusil.

Et les Bulgares, numériquement supérieurs, consommèrent encore plus de munitions.

*
**

Un premier document, tombant entre les mains des Serbes, apporta la preuve que le guet-apens avait été régulièrement et minutieusement préparé par l'état-major bulgare.

Ce document ayant été aussitôt communiqué à toute l'Europe, Sofia lança un démenti dont voici les termes :

« Nous sommes autorisés à démentir de la façon la plus catégorique la nouvelle du bureau de la presse de Belgrade, suivant laquelle un ordre pour le commencement des opérations, émanant de la seconde brigade de la 4^e division bulgare, aurait été trouvé dans les archives du 31^e régiment d'infanterie bulgare.

« Nous déclarons de même que le quartier général bulgare n'a jamais donné de pareil ordre aux autorités militaires.

« Le document dont il est question doit, par conséquent, être considéré comme apocryphe. »

On sait aujourd'hui ce qu'il faut penser de ce démenti officiel. Il montre simplement qu'après leur trahison, les Bulgares n'eurent même pas le courage d'avouer la matérialité des faits.

J'ai vu le document, qui tomba aux mains des Serbes ; je l'ai même photographié. Il n'a rien d'apocryphe, comme on peut le constater.

Écrit au crayon, sous la dictée du colonel Entcheff, qui l'a signé, à Bania, à 6 kilomètres au sud-ouest de Kotchana, cet ordre est daté du 16 juin (style russe), c'est-à-dire du 29 selon notre calendrier. Il prescrit l'attaque générale pour le lendemain 17/30 juin, à trois heures du matin. Et l'attaque eut lieu !

Voici la traduction *in extenso* de ce document historique :

CARTE. — 1/210,000^e.

QUI. — *Commandant de la 2^e brigade, 4^e division.*

A QUI. — *Aux commandants des détachements et de l'intendance.*

D'OU. — *Village Bania.*

N^o. — 21.

1913, 16/6. — 8 heures soir.

1. — *Demain commenceront les opérations de guerre contre les Serbes et les Grecs.*

Contre le front de la brigade, les Serbes tiennent la ligne de la rivière de Slétovo.

La hauteur de Tsrni Vrh est occupée par un régiment serbe d'infanterie, avec 2 batteries de montagne et 4 mitrailleuses.

2. — *L'armée s'avancera demain 17, à trois heures du matin (1), et attaquera l'ennemi.*

A notre droite agira vers Karadli-Sultan la milice de Macédoine-Andrinople, et à gauche, vers Stoubalj et plus au sud, la 7^e division (de Rilo).

3. — *A la brigade qui m'est confiée il est ordonné d'attaquer et de prendre la cote 550, à l'ouest du village de Dobrévo.*

Pour cela j'ordonne :

- | | |
|---|--|
| <p>a) COLONNE DE DROITE
Colonel Kisslov
8^e régiment de Primorski, 3 bataillons;
3^e division d'artillerie,
3 batteries.
En tout 3 bataillons,
3 batteries.</p> | <p><i>Doit s'avancer par Svilanovo-Toursko-Roudaré-Dreven et après avoir pris la hauteur au nord du village Dreven doit attaquer du sud-est la cote 550.</i></p> |
| <p>b) COLONNE DE GAUCHE
Colonel Markoff
31^e régiment de Varna,
3 bataillons,
8 canons de montagne,
1 batterie.</p> | <p><i>Doit s'avancer par Raïtchani-Néokasi-Kalnichté et attaquer du sud la cote 550.</i></p> |

A ma disposition restera un bataillon du 8^e régiment de Primorski qui se dirigera derrière la colonne de droite.

(1) Heure bulgare, donc 2 heures du matin, heure serbe.

4. — Les détachements des deux colonnes doivent venir à trois heures du matin (demain) à la rivière de Slétovo, de laquelle ils doivent s'approcher sans bruit, et anéantir les avant-postes de l'adversaire. *Après cela ils avanceront vers les points désignés. L'ennemi doit être surpris.*

5. — *Les commandants des colonnes doivent complètement utiliser les détachements d'éclaireurs et entretenir un lien étroit aussi bien entre eux qu'avec les autres colonnes voisines.*

6. — *Les commandants des colonnes doivent prendre des mesures pour la sécurité des flancs extérieurs.*

7. — *La colonne des munitions et l'hôpital de campagne à Svilanova.*

8. — *Les trains d'approvisionnements au village de Bania.*

9. — *Les dépôts mobiles d'artillerie à Tsarévo-Selo.*

10. — *Le quartier général près du bataillon du 8^e régiment, qui est laissé à ma disposition.*

Le commandant de la brigade,

Signé : Colonel ENTSCHEFF.

Le chef de la section de l'état-major.

Signé : Commandant KOUYOUNDJIEFF.

Reçu le 16/6 à 10 heures 20 minutes du soir.

COMMENT AVAIT ÉTÉ ORGANISÉE L'AGRESSION BULGARE

Les Serbes et les Grecs eurent bientôt d'autres preuves de l'agression sournoise dont ils avaient été victimes.

Les archives abandonnées un peu partout par l'armée bulgare en fuite, les papiers trouvés dans les poches des soldats, des officiers ou des comitadjis capturés ou tués, apportèrent les révélations les plus décisives sur l'« attaque brusquée » des Bulgares.

Il est inutile, aujourd'hui, de publier toutes ces pièces. Cependant trois documents, dont les originaux se trouvent maintenant au ministère de la guerre de Grèce, présentent un intérêt trop vif et une force probante trop considérable pour être passés sous silence.

Pour ne pas surcharger ce volume, j'en publie le texte intégral en Appendice, et je me borne ici à les résumer.

Ils montrent que la trahison bulgare avait été préparée de longue main ; ils montrent que les instructions les plus précises avaient été données, longtemps à l'avance, non seulement à l'armée régulière, mais encore aux corps que l'on baptisa « irréguliers » dans le seul but de leur donner la liberté criminelle de mieux violer les lois de la guerre et de satisfaire leur férocité.

En réalité, on va le voir, ces corps faisaient partie de l'armée régulière au même titre que les réservistes et les territoriaux. S'ils ne s'astreignaient pas aux mêmes obligations, ils avaient les mêmes droits et relevaient des mêmes autorités ; leurs postes de combat étaient déterminés par l'état-major, et leurs chefs étaient assimilés aux officiers de l'armée régulière.

Les titres seuls de ces documents sont autant de révélations. Les voici, dans leur texte original :

I. — *Instructions aux bandes de comitadjis de la milice macédo-andrinopolitaine qui opéreront en Macédoine sur les derrières de l'ennemi.*

II. — *Règlement des bandes devant opérer en Macédoine.*

III. — *Instructions pour le service d'éclaireurs que doivent faire sur les derrières de l'ennemi les agents du corps de volontaires macédo-andrinopolitains.*

Ces textes portent une date précise, celle du **5 juin**. Le 5 juin, vingt-cinq jours avant l'agression de la Bregalnitsa, l'état-major bulgare écrit officiellement « *l'ennemi* » en parlant des Serbes et des Grecs.

Le premier de ces documents (voir Appendice) traite de l'organisation des bandes ayant pour mission « d'organiser moralement et d'armer les « habitants en vue de la sainte lutte pour la libération de notre patrie la Macédoine et pour son « annexion intégrale à la Grande Bulgarie » (*sic*). Cette organisation est minutieusement précisée ; elle est inspirée d'un esprit de discipline qui ferait honneur à toute troupe régulière. Minutieusement aussi l'état-major bulgare enjoint aux bandes la destruction des ponts, voies ferrées, dépôts d'armes et de vivres, communications télégraphiques, etc., etc., sur les derrières de l'« *ennemi* ». N'oublions pas que l'ennemi, c'est le Serbe, c'est le Grec, — c'est l'allié, le frère d'armes. — Cette pièce est signée p. c. c. et p. o., lieutenant-colonel *Protogerof*, commandant la 2^e Fraternité Macédo-Andrinopolitaine.

Le deuxième document (voir Appendice) est une annexe au précédent; les deux réunis constituent le règlement qui a été imprimé et distribué aux bandes. On y détermine la façon dont les bandes doivent se procurer des guides, et on y règle avec précision les conditions du mouvement des armes, des munitions... et des fonds. Il est revêtu du sceau du comité exécutif de la Fraternité Macédo-Andrinopolitaine et porte les signatures suivantes : lieutenant-colonel *Nicolof*, lieutenant-colonel *Protogérof*, commandant *Darvinkof*.

Le troisième document (voir Appendice) n'est pas le moins curieux. Sous le titre hypocrite d'*Instructions pour le service d'éclaireurs*, il organise dans le plus grand détail le service d'espionnage que la Bulgarie entretenait, à grands frais, dans les territoires occupés par les armées serbes et grecques, ses alliées, toujours appelées « *l'ennemi* » dans le texte. C'est une instruction en quinze points, nette, claire, précise, détaillée, faite pour procurer à l'état-major bulgare le maximum de renseignements sur « *l'ennemi* », avec le minimum de risques.

La dernière ligne a une saveur et une autorité particulières, dans une nation où le courage physique est porté à un si haut degré : « Une infor-

mation importante est plus appréciée qu'un grand acte de bravoure personnelle. » Il faut, d'ailleurs, rendre cette justice au « service des renseignements » de l'armée bulgare, qu'il l'a emporté de beaucoup sur celui de l'armée serbe.

Les Serbes, entre autres analogies, ont encore avec nous, Français, ce point commun d'être inaptes au métier d'espion, métier utile, indispensable même, mais inélégant, et, en quelque sorte, malodorant. Les Bulgares, au contraire, l'ont pratiqué avec une virtuosité que ne désavoueraient pas les Allemands, passés maîtres en la matière.

Souvent de paisibles paysans macédoniens gardaient des troupeaux sur les collines avoisinant les positions occupées par les Serbes, qui longtemps ne se méfièrent nullement de leurs allées et venues.

Or ces bergers étaient des comitadjis bulgares. S'ils conduisaient un troupeau de brebis, c'est que de l'infanterie serbe s'avavançait. Des chevaux signifiaient : voici de la cavalerie, et des bœufs : voici de l'artillerie.

Pendant le combat, si le troupeau se déplaçait horizontalement, l'artillerie bulgare savait que son tir était bon. Le troupeau descendant correspon-

dait à « trop court » ; s'il montait vers la crête, les coups étaient « trop longs », les obus dépassaient les lignes serbes.

*
**

Voici enfin, *in extenso*, le texte de deux télégrammes historiques, preuves écrasantes et définitives de la mentalité bulgare :

*Quartier général. Sofia, le 15/27 juin, 8 h. soir.
Chiffrée, très urgente.*

*Au commandant de la quatrième armée à
Radovichté.*

Afin que notre silence sur les attaques des Serbes n'influe pas sur le moral de nos troupes et afin que l'ennemi ne soit pas encouragé davantage, je vous ordonne d'attaquer l'ennemi de la façon la plus vigoureuse sur toute la ligne, sans démasquer toutes vos forces et sans vous laisser entraîner à un combat ininterrompu. Vous vous efforcerez en même temps de vous installer fortement à Krivolak, sur la rive droite de la rivière Bregalnitsa, sur la hauteur 350 de Bogoslav, sur la hauteur 550 du village de Sahad (Outchépolie) et près du village de Dobrevo.

Ouvrez le feu de préférence le soir, et dans la nuit, à la faveur de l'obscurité, opérez une attaque violente sur toute la ligne. Cette opération devra s'effectuer demain, 16 juin, au soir. N° 5,597.

*L'adjoint généralissime,
Général de division SAVOF.*

Le second document est daté du jour même de l'attaque :

*Quartier général, Sofia, le 17/29 juin,
3 h. 15, soir.*

Chiffrée, très urgente.

Aux commandants d'armée.

Par un ordre précédent j'ai enjoint à la quatrième armée de continuer sa marche en avant, à la seconde, après avoir achevé ses opérations contre Tcayézi, de se concentrer sur la ligne fixée, afin d'attaquer Salonique.

Messieurs les commandants d'armée prendront en considération que nos opérations contre les Hellènes et les Serbes se font sans déclaration officielle de guerre et qu'elles ont été dictées par ces importantes raisons :

1° Relever autant que possible le moral de nos

troupes et leur faire considérer nos ex-alliés comme des ennemis.

2° Par la menace d'une déclaration de guerre entre les alliés, forcer la politique russe à hâter la solution de la question, ce qui nous évitera les attermoiements.

3° Par les coups violents que nous porterons à nos alliés, les contraindre à se faire plus conciliants.

4° Comme nous revendiquons des territoires que ceux-ci détiennent actuellement, réussir par la force des armes à occuper de nouveaux territoires, ce que nous pourrons faire jusqu'à ce que l'intervention des puissances mette terme à nos opérations militaires. Et comme cette intervention peut se produire d'un moment à l'autre, vous avez l'obligation d'agir promptement et activement.

La quatrième armée s'efforcera, à tout prix, d'occuper Vélès, dont la prise aura une grande importance au point de vue politique. Il va de soi qu'il faudra préalablement occuper la ligne Sultan-Tépé (1), Kratovo et Klisseli.

La deuxième armée, ayant achevé sa concen-

(1) Nom turc de Tsar-Vrh.

tration, recevra l'ordre, si les opérations de la quatrième armée le permettent, d'attaquer Salonique. Dans ce cas, elle sera renforcée par deux ou trois brigades.

Si la section de la voie ferrée Krivolak-Djevdjeli et la section de Djevdjeli sont occupées par nos troupes, on construira immédiatement des retranchements qui seront gardés par de fortes colonnes. Ainsi sera assurée l'occupation du Vardar. N° 5,647.

*L'adjoint généralissime,
Général de division SAVOF.*

*
**

Tout commentaire serait superflu.

1870
The following is a list of the names of the persons who have been appointed to the various positions in the office of the Secretary of the Board of Education, for the year 1870.

Secretary: [Name]
Assistant Secretary: [Name]
Clerk: [Name]
Treasurer: [Name]
Auditor: [Name]
Comptroller: [Name]
Sergeant-at-Arms: [Name]
Deputy Sergeant-at-Arms: [Name]
Messenger: [Name]
Librarian: [Name]
Printer: [Name]
Stationer: [Name]
Clerk of the Board: [Name]
Clerk of the Board of Health: [Name]
Clerk of the Board of Charities: [Name]
Clerk of the Board of Lunacy: [Name]
Clerk of the Board of Prisons: [Name]
Clerk of the Board of Public Works: [Name]
Clerk of the Board of Public Safety: [Name]
Clerk of the Board of Public Health: [Name]
Clerk of the Board of Public Education: [Name]
Clerk of the Board of Public Finance: [Name]
Clerk of the Board of Public Administration: [Name]
Clerk of the Board of Public Justice: [Name]
Clerk of the Board of Public Order: [Name]
Clerk of the Board of Public Safety: [Name]
Clerk of the Board of Public Health: [Name]
Clerk of the Board of Public Education: [Name]
Clerk of the Board of Public Finance: [Name]
Clerk of the Board of Public Administration: [Name]
Clerk of the Board of Public Justice: [Name]
Clerk of the Board of Public Order: [Name]

Лука Ђеловић
БЕОГРАД
Luka Čelović
BEOGRAD

LE PLAN BULGARE

La façon anormale dont commença la guerre est un fait unique dans l'histoire, où l'on ne trouve pas d'exemples d'hostilités s'engageant ainsi à la même minute, sur un front d'une telle étendue.

Les armées bulgare et serbe, en effet, se trouvaient réparties, à peu près également, tout le long de la frontière serbo-bulgare et de la ligne idéale (1) qui constituait la frontière conventionnelle en Macédoine.

(1) Cette ligne de démarcation partait de Rouïen, sur l'ancienne frontière bulgare-turque, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Kustendil; elle descendait à l'est de Kratovo et suivait les cours des rivières Sletovska et Brègalnitsa, puis, au sud d'Istip, celui de la Lakavitsa, pour passer ensuite à mi-chemin entre le lac Doïran et le Vardar, qu'elle rejoignait à Djevdjeli, où commençaient les territoires occupés par l'armée grecque.

Le généralissime Poutnik, en chef prévoyant, n'avait rien laissé à l'imprévu. Avant même que le différend se fût envenimé, il avait créé une triple ligne de défense sur tout son front.

Dans *Les Victoires serbes*, j'ai détaillé l'organisation et la composition de l'armée serbe, je n'y reviendrai donc pas.

Mobilisées et en campagne depuis octobre 1912, les troupes étaient parfaitement entraînées. Seul leur encadrement, principalement dans les corps du deuxième ban, laissait à désirer. Cette pénurie d'officiers était grave, mais les contingents bulgares n'étaient guère mieux partagés sous ce rapport et présentaient la même faiblesse.

*
**

Résumons d'abord et dans leur ordre les événements, depuis la fin de la guerre balkano-turque jusqu'au jour du deuxième conflit balkanique.

N'ayant pu faire naître la discorde entre la Serbie et la Grèce au cours des pourparlers de paix, la Bulgarie après le 1^{er} mai, date de clôture des travaux de la conférence de Londres, tenta d'avoir par la force ce que sa diplomatie n'avait pu obtenir.

Le gros de ses forces se trouvait à Tchataldja et à Andrinople. Elle en détacha cinq régiments qu'elle lança dans la vallée de la Danguista, occupée par un seul régiment grec. A cette manifestation s'ajoutait la menace de la concentration de 80,000 hommes devant le front grec.

Ce procédé n'amena pas la Grèce à se séparer de la Serbie; mais au contraire, consolidant l'union serbo-grecque, il eut pour résultat la convention militaire signée le 2 juin entre les deux pays.

La Bulgarie poursuivit visiblement ses préparatifs hostiles. Ses troupes, ramenées de Tchataldja à Sofia, furent envoyées en secret à la frontière serbe. Le haut commandement serbe, avisé de ces mouvements insolites, concentra aussitôt ses forces autour d'Uskub, d'où, par la ligne ferrée et les routes, elles pouvaient rapidement gagner les points menacés.

Bientôt, plusieurs escarmouches se produisirent, engagées par les Bulgares qui cherchaient à occuper les positions importantes jalonnant la ligne de démarcation.

Devant leur fréquence, l'ordre du jour suivant fut envoyé, le 8 juin, à tous les commandants de division serbes, précisant leur rôle en cas d'attaque.

« ORDRE DU HAUT COMMANDEMENT SERBE A
TOUTES LES TROUPES DE LA RÉGION DU VAN-
DAR.

« *Uskub, le 8 juin.*

« *Les Bulgares, tout en abusant des relations amicales qui unissent les alliés, se sont montrés, en plusieurs circonstances, prêts à rompre ces relations. Ils ont attaqué les troupes alliées par surprise. Ils renouvelleront probablement et à la première occasion contre nous ce qu'ils ont tenté contre les Grecs.*

« *En conséquence, les troupes doivent se tenir, surtout la nuit, constamment sur le qui-vive. Elles doivent être prêtes à repousser toute attaque et à y répondre par une vigoureuse offensive.*

« *Actuellement, les Bulgares ont concentré à Istip environ 20 bataillons munis d'artillerie de montagne et de campagne et 5 escadrons de cavalerie.*

« *Faisant face à ces forces, la division de la Drina, premier ban, occupe la route Istip-Vélès, à la cote 319.*

« *I. — Si les troupes bulgares d'Istip attaquent, les troupes suivantes coopéreront avec la division de la Drina, premier ban :*

« La division de la Morava, deuxième ban, dans la direction de Saint-Nicolas.

« La division du Timoc, deuxième ban, par la route Krivolak-Istip.

« La division de la Morava, premier ban, campée sur la route Vélès-Istip, sur la rive gauche du Vardar, à la cote 392, avancera à marches forcées et servira de réserve principale aux divisions ci-dessus énumérées.

« Pour assurer plus sûrement leurs objectifs, la division de la Morava, deuxième ban, rapprochera du front ses troupes de seconde ligne vers Saint-Nicolas, la division du Timoc, deuxième ban, jettera immédiatement sur la rive gauche du Vardar tous ses effectifs, à l'exception de ceux qui se trouvent devant Stroumitsa. Elle occupera les positions utiles pour exécuter sa tâche et pour protéger ses derrières et le pont sur le Vardar.

« II. — Il est probable qu'ordre sera donné plus tard à la division de la Drina, premier ban, de ne laisser sur sa position actuelle qu'un seul régiment avec un peu d'artillerie et de se retirer sur son ancienne position fortifiée de Djournalie. Si, ce faisant, elle est attaquée, on suivra les prescriptions du paragraphe I.

« Au cas où l'attaque bulgare principale s'exécuterait sur Saint-Nicolas, les divisions du Timoc, deuxième ban, de la Morava et de la Drina, premier ban, prendront l'offensive dans la direction d'Istip.

« III. — D'après nos informations, à Kustendil et à Kotchana ne se trouvent que de faibles contingents ennemis incapables d'une action sérieuse ; il n'est pas impossible cependant qu'ils soient renforcés et qu'ils prennent l'offensive contre nos troupes en partant, soit de Kustendil, soit de Kotchana, soit simultanément de ces deux points.

« Le rôle principal appartiendra alors aux divisions du Danube, premier ban et deuxième ban.

« Le commandant de la division du Danube, premier ban, doit avoir à l'esprit que la disposition actuelle de ses troupes est conçue dans le sens plutôt offensif que défensif. En conséquence, en cas d'attaque par un ennemi supérieur, il devra se maintenir aussi longtemps que possible sur ses positions. Toutefois, il opérera sa résistance principale près de Stratsin. Les positions situées à son aile droite ont une grande importance pour la défense de Stratsin, clef de

la route Kotchana-Outchepolie. Il doit donc les occuper fortement.

« La division du Danube, deuxième ban, le *secondera dans la défense de Stratsin. A cet effet, cette division doit, dès à présent, s'y porter.*

« La division de la Morava, deuxième ban, *occupera et défendra les positions situées entre Pesova et Kalinovtsé.*

« IV. — *Dans ces divers cas, la division de la Choumadia, premier ban, servira de première réserve générale. La division de la Choumadia, deuxième ban, et la division indépendante de cavalerie (dès son arrivée à Koumanovo) la remplaceront ensuite.*

« V. — *Les commandants de division doivent demeurer constamment en communication les uns avec les autres. Ils se communiqueront les mouvements de l'ennemi, leurs intentions, leurs plans et leurs mesures, et, en cas d'attaque, ils se soutiendront mutuellement. Ceci est la condition principale pour coordonner les opérations d'ensemble et pour obtenir l'unité d'effort et la victoire.*

« *Il va de soi que chacun doit en outre informer immédiatement ses chefs directs de tous les*

événements au fur et à mesure qu'ils se produiront, afin de rendre possible par leurs communications l'émission d'ordres utiles.

« Confirmer par dépêche la réception de cet ordre.

« Le chef de l'état-major, aide de camp honoraire de S. M. le roi,

« Voïvode R. POUTNIK.

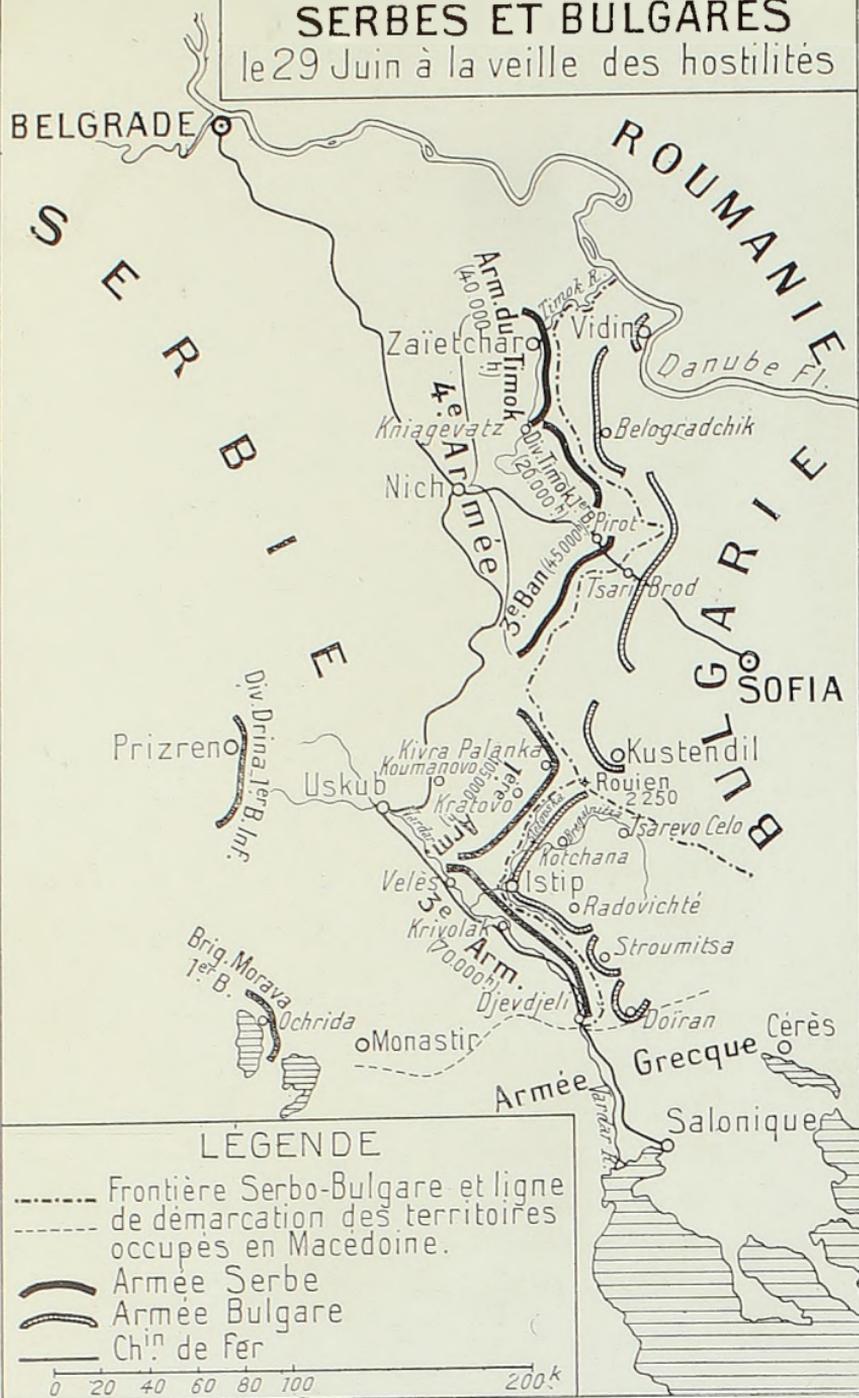
« (De sa main propre.) »

Il ressort de cet ordre que, le 8 juin, l'aile droite serbe, autour d'Istip, se composait d'un groupe de 4 divisions et l'aile gauche, entre Kriva-Palanka et Kratovo, de 2 divisions en première ligne et de 3 divisions, dont la division indépendante de cavalerie, en deuxième ligne (Koumanovo-Uskub).

Le généralissime Poutnik prévoyait déjà, non seulement que la région du Vardar deviendrait le théâtre des principales opérations, mais aussi que l'attaque bulgare serait particulièrement violente vers Istip-Vêles. (Les événements ont confirmé ces prévisions.)

Il envisageait également l'offensive ennemie dans les directions de Kotchana et de Kriva-Palanka. Enfin il estimait que les premières lignes ne pourraient pas résister jusqu'à l'arrivée des renforts.

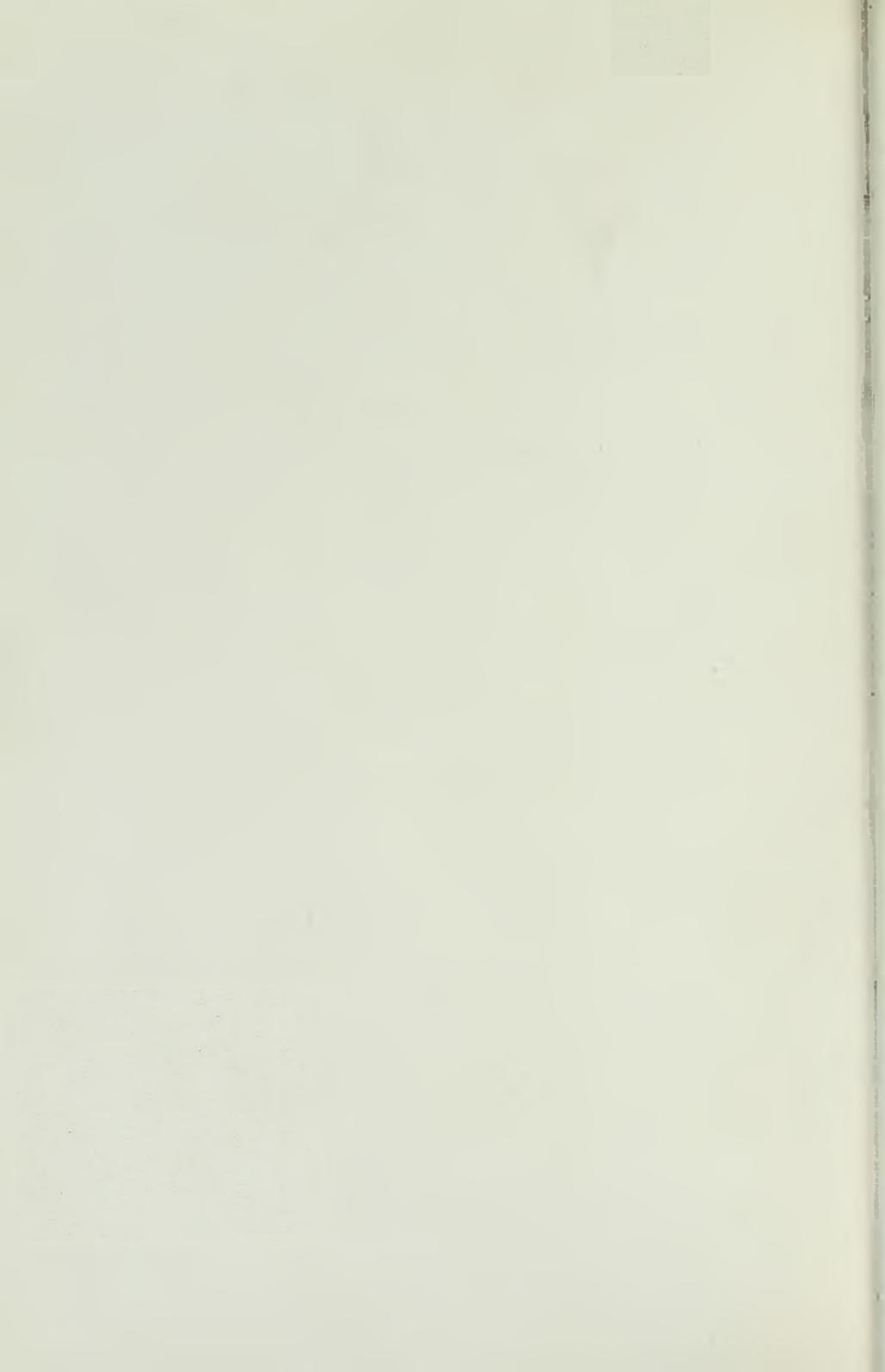
LES POSITIONS DES ARMÉES
SERBES ET BULGARES
 le 29 Juin à la veille des hostilités



LÉGENDE

- Frontière Serbo-Bulgare et ligne de démarcation des territoires occupés en Macedoine.
- Armée Serbe
- Armée Bulgare
- Chⁱⁿ de fer

0 20 40 60 80 100 200^k



Les trois divisions en réserve permettaient de pallier à l'imprévu.

D'ailleurs, le haut commandement, continuant à être renseigné sur les mouvements des Bulgares, savait bientôt qu'ils concentraient leurs forces principales sur le front Kotchana-Istip et qu'ils augmentaient l'effectif de leurs troupes le long de l'ancienne frontière serbo-bulgare, particulièrement sur la ligne Vidin-Belogradchik.

Une remarquable partie stratégique commença sur le vaste échiquier macédonien où chaque généralissime faisait manœuvrer ses troupes. Plusieurs pointes, poussées en territoire serbe par les comitadjis bulgares, n'avaient d'autre but que de reconnaître les forces et leur disposition à Retké-Boukné et à Tsar-Vrh.

Il devenait de plus en plus évident que l'instant critique approchait et que l'attaque principale s'effectuera dans la zone Kotchana-Istip.

Les Bulgares massaient les trois quarts de leurs forces contre les Serbes; aussi le général Poutnik demanda-t-il aux Grecs de concentrer trois de leurs divisions autour de Djévdjeli, de façon à pouvoir, en cas d'attaque, prendre immédiatement l'offensive dans la direction Koukouch-Doïran pour assurer la concordance d'action des deux armées alliées.

Soudain, le commandant de la première armée annonçait le 25 juin qu'à une heure du matin, les Bulgares avaient ouvert le feu de la rive gauche de la Sletovska. Ils traversaient cette rivière en forces considérables du côté de Sletovo et de Ratavitsa.

Les mesures prises immédiatement par le haut commandement permirent de les arrêter, et, dès le lendemain, à l'aube, de les refouler sur l'autre rive de la Sletovska.

En avisant l'armée grecque de la tentative bulgare, le général Poutnik insista pour obtenir la concentration de trois de ses divisions à Djevdjeli.

Le roi de Grèce répondit qu'il estimait que la présence à Goumentgé d'une de ses divisions — la 10^e — était suffisante.

L'attaque bulgare eut d'ailleurs pour résultat d'accroître la vigilance de l'armée serbe. L'instant critique approchait.

*
**

La disposition des troupes bulgares, d'après les renseignements recueillis par l'état-major serbe, était, à la date du 29 juin, la suivante :

Dans la région du Timoc :

Sur la ligne Belogradchik-Ferdinandovo, les 5^e et 9^e divisions (12 régiments d'infanterie);

Autour de Vidin : une division nouvellement formée (4 régiments d'infanterie).

Dans la région Sofia-Tsari-Brod :

La 1^{re} division et la division de cavalerie (4 à 6 régiments d'infanterie et 4 régiments de cavalerie).

Autour de Kustendil :

La 4^e division renforcée (6 régiments d'infanterie).

Sur le front Kotchana-Istip-Rodovichté :

L'armée principale du général Koratchef, avec sur la ligne Istip-Kotchana :

Les 7^e et 8^e divisions, plus 2 régiments de la 3^e division (14 régiments d'infanterie).

A Kotchana :

3 brigades de volontaires.

A Radovichté :

La 2^e division (4 régiments d'infanterie).

Autour de Stroumitsa :

1 brigade.

Autour de Doïran :

4 régiments de la 3^e division — 2 régiments

contre les Serbes et 2 régiments contre les Grecs.

*
**

Selon les Grecs, les Bulgares leur opposaient :

Près de Doïran :

2 régiments de la 3^e division.

Sur la ligne Cérès-Koukouch :

Les 10^e et 11^e divisions.

On supposait qu'une autre division, nouvellement formée, la 15^e, se trouvait également devant les Grecs.

Enfin on ignorait les emplacements de la 6^e division et de trois autres divisions nouvellement formées; on présumait cependant que les deux tiers de leurs effectifs devaient être opposés aux Serbes et un tiers aux Grecs.

*
**

Voici quel était à ce jour le dispositif des forces serbes :

Troisième armée, commandant en chef, général Boja Yankovitch, 70,000 hommes (55,000 combattants), soit :

44 bataillons d'infanterie,
8 escadrons de cavalerie,

96 canons,
64 mitrailleuses,
6 compagnies du génie ;

Deux bataillons du 5^e régiment du troisième ban à Djevdjeli, sur les positions de la rive gauche du Vardar ;

Un bataillon du 14^e régiment et une section de mitrailleuses à Valandovo, pour la protection de la station de chemin de fer de Stroumitsa ;

Trois bataillons du 14^e régiment du deuxième ban sur la route qui, de cette station, va à Krivolak ;

Une compagnie d'infanterie et un régiment de cavalerie avec une section de mitrailleuses sur la position de Gavran ;

Les avant-postes de la *division du Timoc, deuxième ban*, sur la crête au sud-ouest de Dragovo et sur la ligne de séparation des eaux du Vardar et de la Lakavista ;

Le gros de cette division au blockhaus de Chéoba.

La *division de la Drina, premier ban* : 6^e régiment et une batterie au-dessus de Souchevo ; 4^e régiment et une batterie à la cote 319 ; 5^e régiment et une batterie à la cote 650 ;

La réserve de la division sur la cote 339 ;

La *division de la Morava, premier ban*, concentrée à l'est de Vélès, autour de la cote 392 (Dinler, Tjoumali, Vicherli).

*
**

Première armée, commandants en chef, le prince héritier Alexandre et le général Boyovitch, 105,000 hommes (67,000 combattants), soit :

60 bataillons d'infanterie,
26 escadrons de cavalerie,
145 canons,
92 mitrailleuses ;

La *division indépendante de cavalerie* autour de Barbarevo ;

La *division de la Choumadia, premier ban* : 19^e régiment et un groupe d'artillerie de campagne sur la ligne Plechintsi-Toublá, avec ses avant-postes du village de Lézovo à la rivière Koritnitsa ; 10^e régiment, avec deux batteries de campagne et une batterie d'obusiers à Tsrni-Vrh ; 11^e régiment, avec trois batteries de campagne à Asanitsa, un bataillon sur la pente Barbarevo-Strouymantsi ; 12^e régiment, avec une batterie de campagne et une batterie de siège à Plotcha et à Gradichté ; le régiment divisionnaire de

cavalerie à Torhali, avec avant-postes sur la ligne Torhali-Lezovo ; l'état-major de la division à Gradichté.

La division de la Morava, deuxième ban, sur les positions qu'elle céda le jour même à la division de la Choumadia, premier ban, pour aller prendre position le 30, au matin, sur les hauteurs de la Plavitsa, Petchenitsa, Staro-Mouchkovo ;

Un bataillon rentrait également de Retké-Boukvé, où il était remplacé.

La division du Danube, premier ban :

8^e régiment, avec une batterie à Tsrni-Vrh ;

9^e régiment, avec une batterie à Kriva-Palanka ;

7^e régiment à Kratovo, un bataillon se dirigeant à Retké-Boukvé ;

18^e régiment, avec la plus grande partie de l'artillerie à Stratsin.

La division du Danube, deuxième ban :

7^e régiment, avec ses quatre bataillons respectivement à Golemi-Vis, Kiselitsa, cote 1669, et Gradats ;

8^e régiment au sud du monastère de Karpina ;

9^e régiment à gauche de Stratsin ;

4^e régiment surnuméraire en marche sur Tsrni-Vrh, où il arriva le 30 juin.



En *deuxième ligne*, à Uskub (région du Vardar), se trouvaient : la *division monténégrine* (10,000 hommes) et une *brigade de volontaires* (6 bataillons).



L'*ancienne frontière serbo-bulgare* était défendue par la *deuxième armée*, général Stepan Stépanovitch, avec :

A Vlasina, un bataillon, troisième ban, et une batterie de Bange.

Près de Pirov : 35 bataillons et 106 canons, en tout 45,000 hommes; à Dechtchani-Kladenatz et à Saint-Nicolas, la *division du Timoc*, premier ban, renforcée par cinq régiments du troisième ban;

Sur le front Zaïetchar, Kniagévatz, Pisané-Boukvé, l'*armée du Timoc*, formée par la division de la Choumadia, deuxième ban, trois régiments du troisième ban et trois bataillons surnuméraires du troisième ban.

En tout : 31 bataillons, 68 canons, soit 40,000 hommes.



Il restait du côté de l'Albanie septentrionale la *division de la Drina, deuxième ban*, renforcée (40,000 hommes), et du côté de l'Albanie méridionale, la brigade de la Morava, premier ban (40,000 hommes).



L'effectif total des armées serbes de campagne des premier, deuxième et troisième bans, sans compter les contingents de dernière ligne, s'élevait en chiffres ronds à 348,000 hommes.

Comme je viens de l'indiquer, la force principale se trouvait dans la région du Vardar ; elle était divisée en deux armées groupées, la *première*, sur l'étendue Kriva-Palanka, Kratovo, cote 550, et la *deuxième* sur le front Istip, Krivolak, Vélès.

Ainsi, les troupes serbes se trouvaient échelonnées parallèlement à la ligne ferrée Nisch, Vrania, Koumanovo, Uskub, Vélès, Djevdjeli ; cette situation facilitait beaucoup leur ravitaillement et permit plus tard une évacuation relativement aisée des blessés.

*
**

La tactique bulgare était simple : s'emparer rapidement et à tout prix des positions serbes les plus importantes, puis des points stratégiques de la voie ferrée.

Les forces serbes auraient été morcelées, dépourvues de liaisons entre elles et avec l'armée grecque, et, les territoires contestés en partie conquis, l'arbitrage du tsar de Russie se trouvait fort simplifié. Il n'y avait plus qu'à s'incliner devant le fait accompli.

De l'avis des officiers d'état-major serbe, de notre attaché militaire, le très compétent lieutenant-colonel Fournier, et du général Boyovitch, commandant en chef de la première armée, qui me fit maintes fois l'honneur de s'entretenir avec moi au cours de la guerre, le plan du général Savof n'aurait eu chance de réussir que si, massant le gros de ses forces, il avait attaqué sur un seul point, deux au plus, la ligne serbe, dont l'énorme étendue, nécessitée par la disposition même des troupes adverses, causait aussi la faiblesse.

Au contraire, le généralissime bulgare morcela pour l'attaque ses troupes en petites colonnes,

incapables en vérité d'un effort considérable et ne pouvant pas, au cas où elles se buteraient contre une résistance sérieuse — ce qui se produisit — se prêter, par suite de la nature accidentée du terrain, un mutuel appui.

institutions in which the chief responsibility is
to provide for the education of the young
and to maintain the standards of the
profession. The chief responsibility is
to provide for the education of the young
and to maintain the standards of the
profession.

The chief responsibility is to provide for the
education of the young and to maintain the
standards of the profession. The chief
responsibility is to provide for the
education of the young and to maintain the
standards of the profession.

The chief responsibility is to provide for the
education of the young and to maintain the
standards of the profession. The chief
responsibility is to provide for the
education of the young and to maintain the
standards of the profession.

The chief responsibility is to provide for the
education of the young and to maintain the
standards of the profession. The chief
responsibility is to provide for the
education of the young and to maintain the
standards of the profession.

LA BATAILLE DE LA BRÉGALNITSA

Pour se faire une idée de ce que fut la grande bataille de la Brégalnitsa, il faut connaître les événements qui se produisirent successivement au cours de la journée du 30 juin.

Vers *une heure du matin*, les Bulgares franchirent la Brégalnitsa près d'Istip et attaquèrent les avant-postes des 4^e et 6^e régiments d'infanterie à *2 heures 10*.

S'agissait-il d'une escarmouche locale ou d'une offensive générale ? On l'ignorait. L'obscurité de la nuit cachait et le nombre et la direction des assaillants.

Le grand quartier général fut informé de cette attaque à *5 heures 10* par une dépêche (datée de *4 heures 30*) du commandant de la troisième

armée qui ajoutait : « A 3 heures 40, les Bulgares ont ouvert le feu d'artillerie. »

A 6 heures 30, nouveau rapport : « L'ennemi s'avance sur le front Testemeltsé-Balvan, où il s'est emparé de la cote 256. »

A 7 heures 25, on apprenait que, soutenu par un vigoureux feu d'artillerie, il s'avancait également vers la cote 650, où le 6^e régiment d'infanterie en avant-postes avait été repoussé.

A la même heure arrivait le rapport du commandant de la première armée : Les Bulgares se sont emparés de Retké-Boukvé, où ils ont mis deux batteries d'artillerie en position. Près de Lésovo, ils ont également refoulé les avant-postes de la division de la Choumadia, premier ban. Repliés sur le Drenek, ceux-ci résistent de nouveau.

Enfin, à 8 heures 30, on annonçait de Djevdjeli que trois régiments d'infanterie avec de l'artillerie y avaient attaqué le détachement serbe.

Il devenait clair que, sans déclaration de guerre, les Bulgares ouvraient les hostilités sur le front Retké-Boukvé, Istip, Djevdjeli.

A midi, ils avaient repoussée vers Krivolak le détachement de Gavran et, sur la rive droite du Vardar, celui de Djevdjeli.

De Retké-Boukvé et de Kotchana, ils tentaient

de s'emparer du Tsar-Vrh. Depuis 6 heures du matin, un combat acharné se livrait autour de la cote 550.

La destinée de la Serbie dépendait de la décision qu'allait prendre le haut commandement serbe, trois hommes : le généralissime Poutnik, le général Michitch, le colonel Givko Pavlovitch.

Allait-il décider le retrait des première et troisième armées et leur concentration sur la ligne des positions fortifiées : Stratsin, Tsrni-Vrh, Gradichté, Vélès, d'où, au moment favorable, elles reprendraient l'offensive ?

Ordonnerait-il l'offensive immédiate et énergique de toutes les forces contre l'ennemi, pour tenter de le refouler coûte que coûte ?

La première solution, c'est l'esprit d'offensive des armées serbes abattu dès le début de la guerre. Les troupes ébranlées douteront du succès. La dépression morale sera très forte (1). De plus, enveloppées, clouées sur leurs positions, les troupes seront dans l'incapacité presque complète de manœuvrer. Seules, de grandes réserves — ce n'est pas le cas — permettraient de reprendre l'offensive.

(1) D'autant plus forte, expliqua le colonel Pavlovitch, quand on considère les qualités caractéristiques du soldat serbe, comparables à celles du soldat français.

Après avoir examiné froidement et sagement la situation, le haut commandement serbe n'hésita pas :

Rapidement, les mesures nécessitées par la situation furent prises et à 3 heures 30 de l'après-midi, après avoir nettement désigné aux troupes leurs objectifs, ordre était donné aux commandants des troisième et première armées de prendre l'offensive.

*
**

Voici, à la fin de la journée, quels étaient les résultats obtenus et les positions des troupes adverses :

Du côté de la troisième armée :

La brigade ennemie qui, venant de Doïran, avait attaqué le détachement de Djevdjeli (deux bataillons du troisième ban), n'avait réussi, malgré sa force quatre fois supérieure, à s'emparer de cette ville qu'à la nuit tombante.

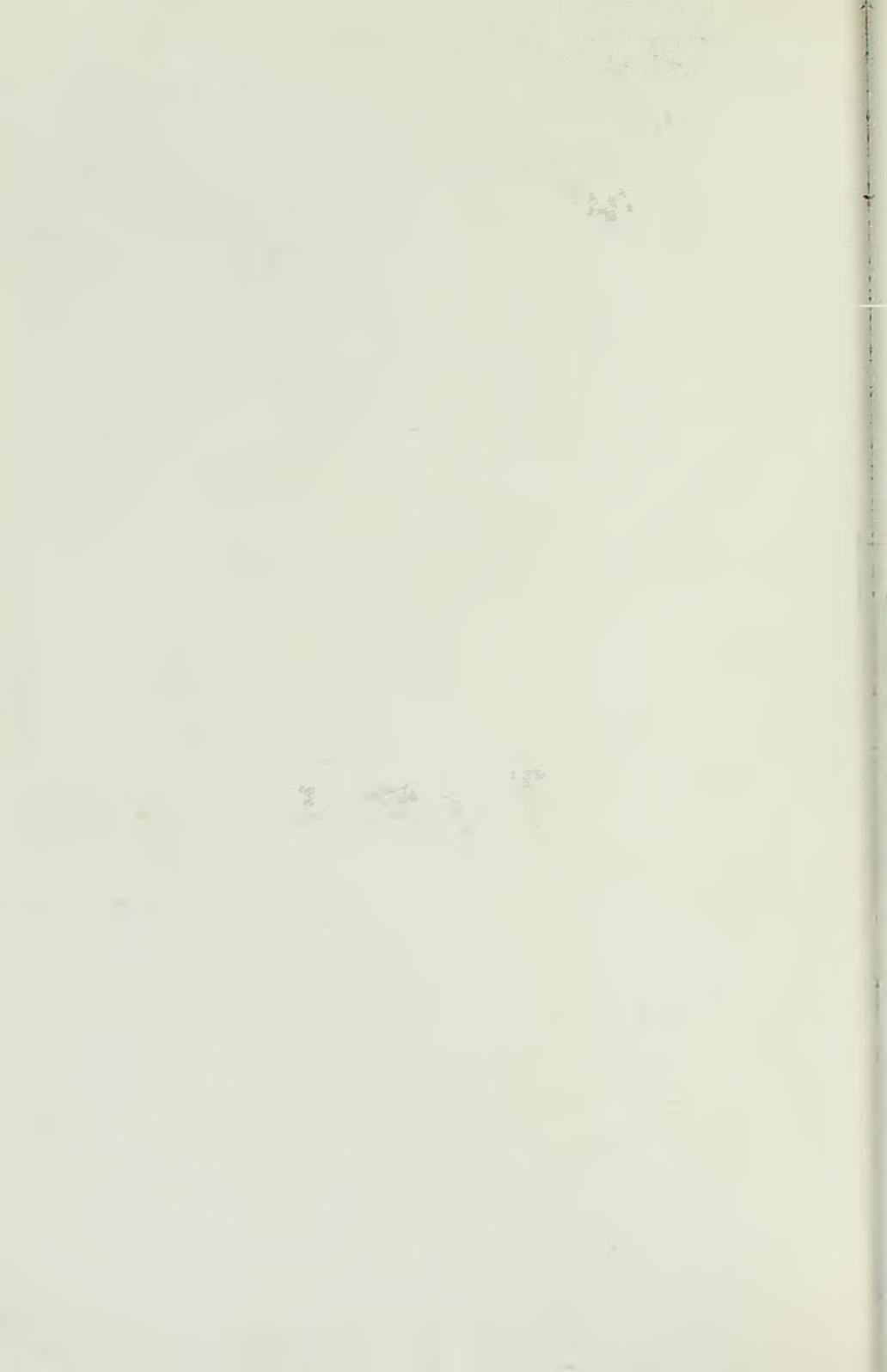
Du côté de Stroumitsa, une autre brigade bulgare avait rejeté les Serbes (un bataillon du deuxième ban, une section de mitrailleuses et



Le combat terminé. (Phot. Tchernoff).
Les soldats serbes causent sans animosité
avec les blessés bulgares.



Prisonniers bulgares. (Phot. Tchernoff).



une compagnie du troisième ban) sur la rive droite du Vardar, à Gradsko.

La deuxième division bulgare, après la prise de Gavran, s'était avancée en deux colonnes sur Krivolak, refoulant le détachement serbe qui, tout en reculant, continuait à défendre le terrain pied à pied.

L'arrivée du 15^e régiment d'infanterie avec une batterie d'artillerie, puis celle du 14^e régiment d'infanterie avait permis d'arrêter la marche des colonnes ennemies, malgré les renforts qui leur arrivaient de Radovichté.

Près d'Istip, l'attaque bulgare s'était opérée, on l'a vu, sur le front Testemeltsi-Balvan, défendu par la division de la Drina, premier ban. La division de la Morava, premier ban, accourue à Varsakli, l'avait renforcée, et malgré la violence de leur offensive, les Bulgares s'étaient vu arrêter au centre et repousser à l'aile gauche, après un combat qui s'était prolongé jusqu'à 4 heures du soir.

La bataille s'était étendue au nord jusqu'à la cote 650. L'ennemi avait tenté sur ce point d'envelopper l'aile gauche de la première armée ; il y avait obtenu un succès partiel ; néanmoins, la troisième armée conservait ses positions et l'attaque principale des forces bulgares d'Istip avait

été arrêtée sur les premiers escarpements de la rive de la Brégalnitsa.

Les pertes énormes subies de part et d'autre montrent l'intensité et l'acharnement de la bataille. Les Serbes avaient près de 4,000 hommes hors de combat. Les Bulgares plus encore. Le champ de bataille autour de certaines positions était littéralement couvert de cadavres.

Deux divisions entières, Drina et Morava, premiers bans, la moitié de la division du Timok, deuxième ban, et deux bataillons du troisième ban, soit environ dix régiments d'infanterie, avaient arrêté les forces bulgares (14 à 15 régiments d'infanterie) concentrées à Istip, Stroumitsa et Doïran.

Du côté de la première armée :

Les Bulgares avaient pris Retké-Boukvé, s'y étaient retranchés, mais avaient tenté vainement d'avancer vers Tsrni-Vrh.

Quatre régiments ennemis, trois batteries d'artillerie, postées près de Ratavitsa, et plusieurs compagnies de volontaires avaient cherché à briser le front serbe Sletovo, Neokasi, Petrichino,

Lesovo, occupé par les divisions de la Choumadia, premier ban, et de la Morava, deuxième ban.

A midi, les avant-postes de la division de la Choumadia, premier ban, avaient dû reculer jusqu'aux villages Stoubla et Pletchintsi, premières défenses de Tsrni-Vrh. L'infanterie ennemie s'était arrêtée sur le Drenek, mais son artillerie n'avait pas réussi à y prendre position, gênée par le feu des obusiers serbes, qui tiraient de Tsrni-Vrh. Immobilisée à l'est de cette hauteur, elle avait battu de là, sans grands résultats, la cote 550.

Cependant, après un combat très violent, la division de la Morava, deuxième ban, avait pris l'avantage sur la ligne Dreveno, Lesnovo, Loukovo, Mouchkovo, Drenik. Sa cavalerie et celle de la division du Danube, premier ban, entretenaient la liaison entre ces divisions et le 7^e régiment d'infanterie qui, au sud de Zaïmitsé, avait repris l'offensive contre Retké-Boukvé.

Enfin la division indépendante de cavalerie campée autour de Barbarevo avait envoyé deux régiments soutenir le 5^e régiment d'infanterie qui avait fléchi sous le nombre à la cote 550.

A la nuit, l'offensive bulgare contre la première armée, moins violente il est vrai que celle qu'avait eu à supporter la troisième armée, était également brisée.



Le combat autour de la cote 550.

L'importance que prit le lendemain la lutte autour de la cote 550 fut si considérable qu'il convient de détailler cet épisode de la bataille de la Brégalnitsa.

Ainsi que les faits le démontrèrent, la tactique du général Kovatchef, commandant les forces bulgares d'Istip-Kotchana, consistait à porter son effort dans deux directions principales, contre la cote 550 et contre Tsrni-Vrh, où s'étaient repliées les troupes serbes, surprises et désespérées.

Une colonne s'était avancée à droite vers le Drenek, hauteur située immédiatement devant Tsrni-Vrh, et, obliquant à gauche, une seconde colonne avait pris comme objectif la cote 550, position excellente, comme point de départ d'une attaque contre la gauche d'Ovtchepole, dont la prise eût entraîné celle de toute la série des défenses jusqu'à la cote 1,000, presque derrière Tsrni Vrh.

La première colonne, dès l'occupation du

Drenék, devait ensuite attaquer de front Tsrni Vrh, que la deuxième colonne, de la cote 550, menaçait de flanc et même par l'arrière.

L'armée bulgare, très supérieure en nombre au commencement de l'action, exécuta, après une lutte courte, mais acharnée, la première partie de ce programme. Le Drenék et en partie la cote 550 tombèrent entre ses mains.

Cependant, les troupes serbes, qui avaient cru d'abord à un incident local, s'étaient ressaisies.

L'action de la division indépendante de cavalerie du prince Arsène a joué au cours de cette journée du 30 juin et le lendemain 1^{er} juillet un rôle extrêmement brillant. Grâce à elle, le 5^e régiment d'infanterie put résister toute la première journée sans un seul canon au choc de l'ennemi.

Du village de Barbarevo, où il se trouvait instruit à l'aube par héliographe de l'agression bulgare, l'état-major de cette division avisait aussitôt les régiments de l'arrière et l'artillerie.

Cependant le colonel Dounitch, avec le 3^e régiment de cavalerie, se dirigeait le long de la Belositsa, vers Lesovo. Le major Atanasiévitch prenait le commandement du 1^{er} régiment Obilitch et réussissait, après deux heures de marche, à atteindre Koukovo, maintenant constamment la liaison avec le 5^e régiment d'infanterie.

Déjà les Bulgares s'étaient fortifiés au-dessus de Petrachin, à 1,600 mètres des positions serbes. Vers 10 heures du matin, ignorant l'arrivée du régiment de cavalerie, ils essayèrent de tourner l'aile gauche du 5^e régiment, mais arrêtés par un escadron et le feu de sa section de mitrailleuses, ils durent battre en retraite dans leurs tranchées, en abandonnant un grand nombre de morts et de blessés.

De son côté, la deuxième brigade de cavalerie (2^e et 4^e régiments), sous les ordres du lieutenant-colonel Lontkiévitch, aidée du 3^e régiment de cavalerie, qui s'était dirigé de Barbarevo vers le Drenek, Lesovo et la Sletovska, défendait avec succès le flanc droit de la division de la Choumadia, 1^{er} ban, à l'aile droite de la première armée.

Le lieutenant-colonel Todorovitch, commandant l'artillerie de cette deuxième brigade de cavalerie, ne permit à aucune nouvelle troupe bulgare, de traverser la Sletovska. Il balayait littéralement celles qui se montraient, tellement la précision de son tir était grande.

Le combat dura jusqu'à 5 heures du soir et tandis que la division indépendante de cavalerie immobilisait momentanément l'ennemi, l'armée serbe se préparait déjà à une contre-attaque de nuit.

Le retard de quelques régiments, dont la marche était rendue très difficile et très lente par le terrain montagneux, obligea à attendre le lendemain, *1^{er} juillet*.

Trois régiments se retranchèrent sur Tsrni Vrh, un quatrième, le 11^e d'infanterie, alla remplacer les troupes devant la cote 550, et la nuit s'acheva à proximité immédiate de l'ennemi.

*
* *

1^{er} juillet.

L'aurore est saluée par le canon. Les Bulgares, poussant leur colonne gauche, commencent l'attaque de Tsrni Vrh; mais la réalisation de leur plan est entravée dès le début, et ce sont les trois régiments serbes qui, dévalant les pentes abruptes de Tsrni Vrh, s'élancent à l'assaut de la haute montagne rocheuse du Drenek, où l'ennemi s'est fortifié durant la nuit avec trois batteries d'artillerie.

Le combat qui s'engage, terrible, effroyable, sur les pentes inférieures du Drenek gagne en peu de minutes toutes les positions serbes, d'où les lignes d'infanterie bondissent hors des

tranchées, se dispersent en tirailleurs et prennent l'offensive.

Cette fois, l'un des adversaires n'est plus très supérieur à l'autre, comme pendant la campagne contre les Turcs : les deux combattants se valent en courage et en science militaire ; ils déploient dans la lutte un acharnement formidable.

Ce sont deux grandes armées européennes qui sont aux prises, deux grandes armées exercées et aguerries depuis un an.

L'infanterie est superbe de sang-froid. Son tir est incomparable. L'artillerie, de part et d'autre, fait merveille.

Pendant l'assaut du Drenek, la lutte reprenait pour la possession de la cote 550. Ce fut l'un des épisodes les plus sanglants de la bataille de la Brégalnitsa.

Cette hauteur, aux flancs très escarpés, présente une seule pente relativement douce. C'est celle à laquelle les Serbes font face ; mais sur toute sa longueur il n'existe ni angle mort, ni abri contre la mitraille.

Seules les vagues d'un champ de blé ondulant sous la brise matinale permettent de se dissimuler imparfaitement quelques instants.

Les Bulgares occupent la crête fortifiée devant

Petrachin avec quatre mitrailleuses, deux batteries d'artillerie de campagne et une batterie de montagne. La position est protégée en outre par l'artillerie bulgare postée près du Drenek; vouloir reprendre cette position paraît chose impossible!

Mais les Serbes savent maintenant de quel guet-apens ils ont été victimes. La conduite de leurs anciens alliés les a rendus furieux. Fantassins, cavaliers, artilleurs ne sont plus seulement des soldats, ce sont des êtres capables des plus héroïques folies pour venger leurs grand'gardes massacrées et plus de 3,000 des leurs tués ou blessés.

Deux batteries légères de la division de cavalerie et une batterie de campagne tirent avec rage. Les calottes blanches des shrapnells éclatent avec précision sur les retranchements ennemis.

Les Bulgares, sous cet orage de plomb et d'acier, quittent leurs tranchées. Leurs officiers, revolver au poing, doivent employer la menace pour les obliger à y demeurer.

Il est 9 heures du matin. Le 11^e régiment n'a encore que peu progressé. Le feu terrible de l'infanterie et de l'artillerie bulgares creuse de sanglants sillons dans ses rangs. Les blessés s'écartent péniblement, retournent en trébuchant en arrière, et dans le champ de blé, les épis

mûrs se teignent de rouge, couchés sous l'entassement des morts !

Le capitaine Douchan Georgevitch, le capitaine Miloutin Milosaviévitch tombent. Le commandant Touffegitch est littéralement égorgé par un éclat d'obus.

Pourtant on est loin de penser à la possibilité de la défaite. Tous les soldats sont pénétrés du même esprit, de la même pensée, celle de l'imminente victoire, car, me déclarèrent plus tard ces paysans héroïques, *la droiture devait vaincre la mauvaise foi !*

Tous, grinçant des dents, commencent à avancer à découvert. Les officiers, les chefs de compagnie, les commandants de bataillon, le colonel du régiment sont au milieu des hommes. Les mitrailleuses, à l'aile gauche, crépitent, protègent leur marche en couvrant les tranchées bulgares d'une nappe de projectiles, et tandis que les ceintures de douilles vides enchevêtrent leurs anneaux métalliques autour des servants, la masse serbe avance lentement, mais sans arrêt.

La chaleur est devenue torride.

Peu à peu, la supériorité des Serbes se manifeste malgré la résistance opiniâtre des Bulgares. L'artillerie ennemie fait une terrible besogne.

Les réserves bulgares arrivent, participent au combat, dont la violence redouble ; mais rien n'arrête plus les Serbes.

Poussant de rauques défis, ils bondissent par échelons de cinquante mètres. Ils atteignent le pied de la pente, au sommet de laquelle canons et mitrailleuses crépitent et tonnent sans discontinuer.

Voici de nouveaux renforts bulgares : un escadron de cavalerie accourt au galop ; mais l'artillerie serbe a repéré le terrain. En quelques secondes, il ne reste plus de l'escadron haché que des débris désemparés, affolés, qui tournent bride et disparaissent derrière la crête.

La bataille est à son apogée. Le vacarme est assourdissant. Partout flammes et tonnerre. Tout tremble, le sol labouré par les projectiles, l'air secoué par un formidable ouragan de mitraille. Des fantassins ne peuvent plus tenir leurs fusils dont les canons sont si brûlants qu'ils carbonisent la monture. Ils les jettent et prennent ceux des blessés ou des morts.

Soudain, dominant les rugissements de la bataille, une salve puissante se fait entendre à droite. Est-ce un renfort d'artillerie bulgare ? Non, ce sont de nouveaux canons serbes.

Une immense clameur « Jivio ! » salue les

petits canons de campagne Schneider. Ils descendent la pente, puis escaladent des rochers où l'artillerie de montagne manœuvrerait avec peine. Ils tournent la position bulgare, la prennent de flanc et avec une précision terrible la couvrent de toutes parts d'un feu effrayant, et coiffent de la fumée de leurs shrapnells la crête entière.

De part et d'autre l'infanterie se tait. Seule l'artillerie a la parole. A trois reprises le 11^e régiment d'infanterie, commandé par le lieutenant-colonel Yérémitch, s'est déjà lancé à l'attaque des positions ennemies. Le prince Arsène donne l'ordre aux 1^{er} et 3^e régiments de cavalerie de sa division de le renforcer.

Le 1^{er} régiment et sa section de mitrailleuses, mettant pied à terre, se rangent à côté des fantassins, tandis que le 3^e régiment reste en réserve.

Le feu de mousqueterie a repris. Tout à coup, et pour la quatrième fois, le commandement « Yourich ! » (Attaquez !) retentit.

Les cavaliers sautent sur leurs montures, s'élancent. La charge furieuse fait trembler la terre.

Derrière, les fantassins escaladent la pente, les fusils silencieux dans leurs mains crispées. Ils atteignent les tranchées bulgares. Les fusils se

lèvent d'un seul geste, les baïonnettes brillent dans le soleil couchant...

Les Bulgares en fuite laissent aux mains des Serbes une batterie d'artillerie à tir rapide et une section de mitrailleuses avec leurs munitions, leurs officiers et leurs servants. La cavalerie serbe les a entourés au moment précis où l'ordre leur était donné de fuir.

Cependant la bataille continue, l'ennemi recule, mais en se défendant vigoureusement. Le 4^e régiment de cavalerie s'élançe à son tour, et le repousse enfin jusqu'au village de Lepopeltz, où, après une dernière défense, les Bulgares fuient définitivement.

C'est la victoire !

Sur la terre sanglante, le silence tombe, coupé seulement par les plaintes et les râles des blessés et des mourants.

*
**

La cote 550 n'est plus qu'un vaste champ de morts. Des centaines de cadavres gisaient de tous côtés. Pas un mètre de terrain où il n'y eût des corps étendus.

Dans quelques instants, le soleil va disparaître

derrière les hauteurs de Gradichté. Les soldats, harassés, en sueur, le visage et les mains noirs de poudre, restent silencieux, assis sur les pierres et le sol rougis, parmi les blessés et les morts, et le vent du soir, avec la fraîcheur, apporte les notes du chant funèbre que là-bas chante, pour ceux qui firent à la patrie le sacrifice de leur existence, le pope Manuélo...



Pendant ce temps l'ennemi avait été également culbuté sur le Drenek, puis repoussé sur la Sletovska, par la division de la Choumadia, premier ban. Ces deux succès, auxquels avait puissamment contribué la grosse artillerie et les obusiers postés à Tsrni-Vrh, étaient confirmés par une dépêche sans fil bulgare qu'intercepta un poste de T. S. F. serbe. Cette dépêche contenait, entre autres détails, la phrase suivante : « *Les Serbes ont écrasé notre 7^e division et continuent à avancer.* »

Sur le front Dreveno, Lesново, Loukovo, Mouchkovo, l'ennemi était rejeté derrière la Sletovska.

Plus au nord, le Retké-Boukvé fut repris pendant la nuit, par le 3^e régiment du deuxième ban et les 7^e et 8^e régiments de la division du Danube, premier ban.

Sur le front de la division du Danube, deuxième ban, aile gauche de la première armée, devant l'ancienne frontière bulgare-turque, l'ennemi avait occupé Dévé-Bair et les Serbes s'étaient emparés de Golemi-Vis.

La première armée serbe passait la nuit sur la ligne Gouinovtzi, Lesovo, Ratavitsa, Drenik, Tsar-Vrh.



Au sud, du côté de *la troisième armée*, les Serbes, refoulés à Djevdjeli et devant Stroumitsa, battaient en retraite dans les montagnes de la rive droite du Vardar.

Dès 5 heures du matin, les deux colonnes bulgares en marche sur Krivolak avaient repris le combat contre la division du Timok, deuxième ban, et l'avaient contrainte, vers le soir, à se replier sur Krivolak.

Sur le front des divisions de la Drina et de la Morava, premier ban, la bataille avait été particulièrement violente autour de la cote 650, où elle avait repris à 1 heure du matin. La situation des troupes serbes devenait des plus critiques vers 5 heures et le demeurait jusqu'à 7 heures et demie. A ce moment, la division de la Choumadia, premier ban, commença à progresser vers l'aile gauche de la troisième armée.

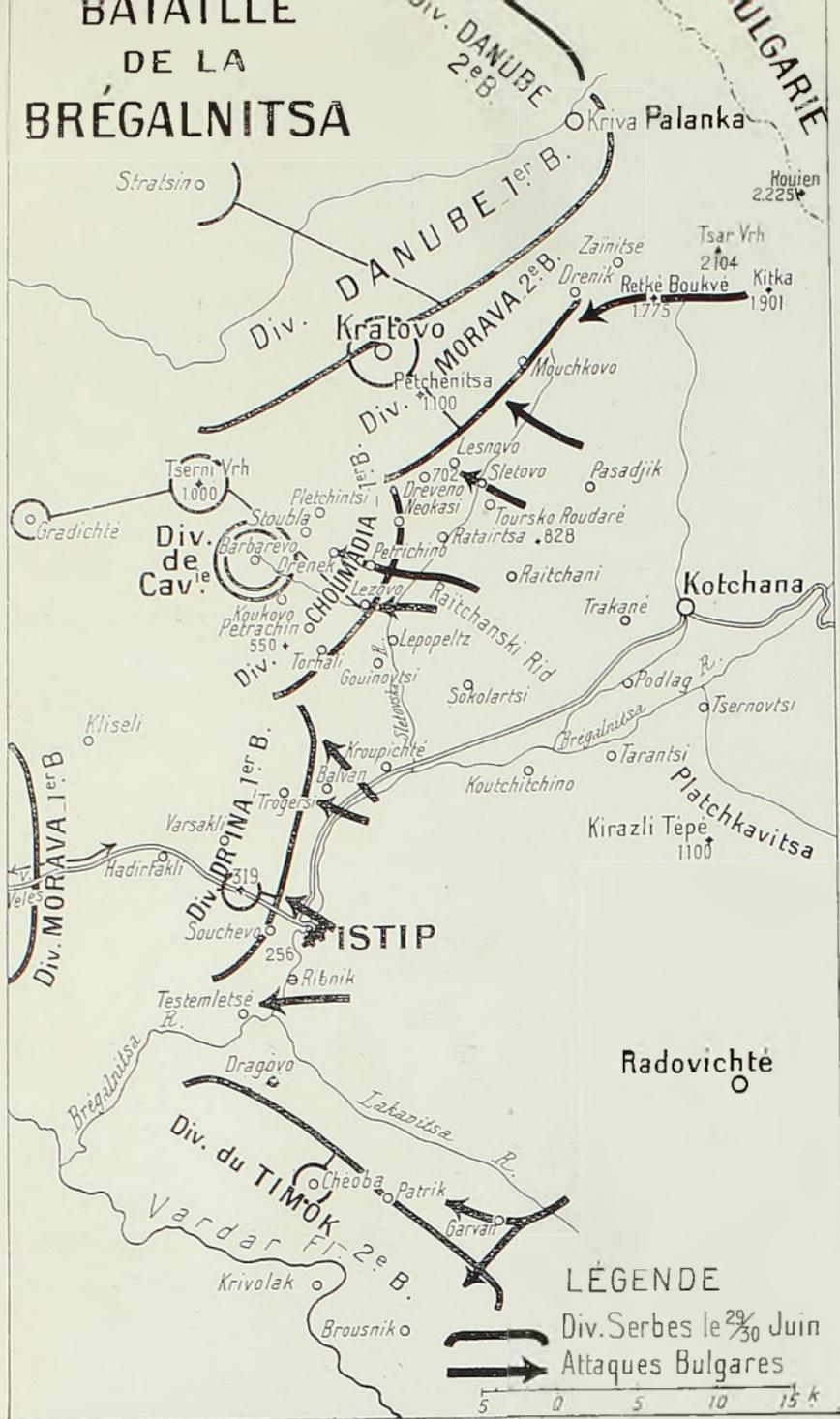
Peu à peu les Bulgares perdirent l'avantage et à 1 heure après midi la division de la Morava, premier ban, les refoula sur la ligne Trogueri-Balvan.

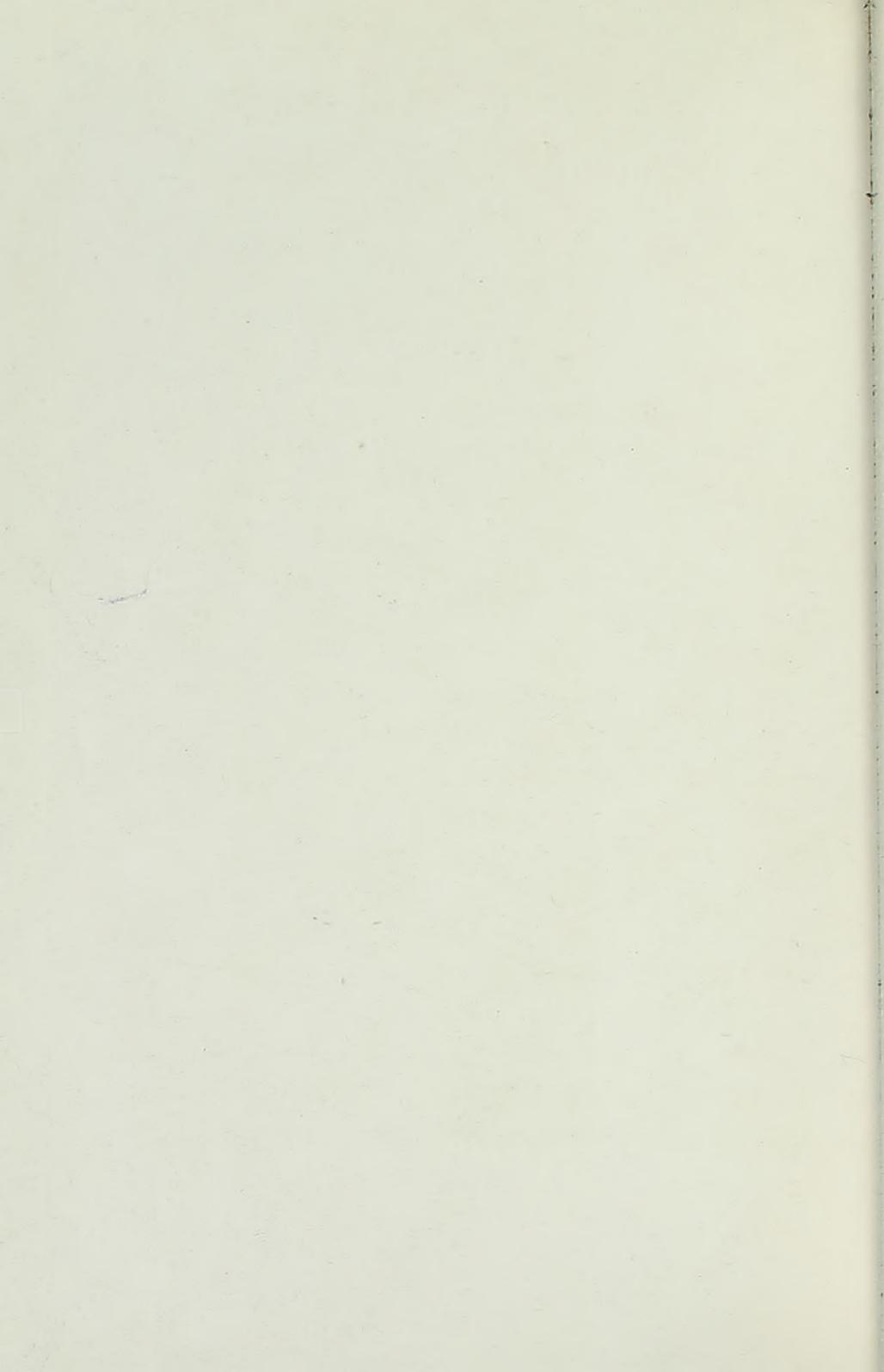
A 3 heures après midi, la 8^e division bulgare était rejetée sur la rive gauche de la Brégalnitsa. Deux régiments avec deux batteries restaient seuls, bien retranchés sur les hauteurs, à Souchévo.

*
**

Dans cette journée du 1^{er} juillet, les Serbes s'étaient emparés de 7 canons de campagne, 20 caissons, 7 canons de montagne, 1 section de mitrailleuses. Ils avaient fait prisonniers le colo-

BATAILLE DE LA BRÉGALNITSA





nel du 13^e régiment, 17 officiers, 150 sous-officiers et 954 soldats.

Le calme continuait à régner le long de la frontière serbo-bulgare.

2 juillet.

Sur tout le front, la bataille continuait, sauvage. Si l'armée serbe avait fléchi sur un point, un seul, les hordes bulgares se fussent engouffrées dans la trouée. C'eût été la défaite.

Depuis trente-six heures, y compris deux nuits de luttes sans merci ni trêve, personne n'avait dormi. Beaucoup n'avaient pas mangé.

Ce ne furent qu'attaques et que contre-attaques à la baïonnette, au milieu de l'assourdissant vacarme de près de 300 pièces d'artillerie tirant sans discontinuer.

Que d'actes héroïques au cours de ces luttes épiques sur l'énorme front ! Ce volume ne suffirait pas à les relater tous en détail.

A Retké-Boukvé, l'armée serbe avait fait prisonniers 760 soldats, 62 sous-officiers et 16 officiers, mais c'était une victoire chèrement acquise, et le nom de Retké-Boukvé restera éternellement

gravé dans la mémoire des mères, car le sang avait coulé à flots !

Ainsi, sur tout le front, les Bulgares avaient dû reculer. Devant la Sletovska, ce n'est que grâce à l'énergique résistance de leur infanterie qu'ils avaient sauvé la presque totalité de leur artillerie et qu'ils purent se retirer jusqu'à la rivière, où ils opposèrent une nouvelle résistance. Mais, acculés à des berges très escarpées, leur situation critique s'était aggravée d'heure en heure.

Ils employèrent, pour gagner du temps et reprendre haleine, une ruse déshonorante : ils hissèrent le drapeau blanc et envoyèrent des parlementaires. Les Serbes s'immobilisèrent aussitôt. Les Bulgares en profitèrent pour transporter toute leur artillerie d'une rive à l'autre.

Au sud, ils avaient employé le même stratagème vis-à-vis de la troisième armée serbe, on avait vu s'avancer en parlementaires un colonel d'artillerie et un commandant d'état-major bulgares, envoyés, disaient-ils, par leur quartier général pour négocier la cessation des hostilités. Profitant de l'arrêt des hostilités, les Bulgares mirent leur artillerie en position et rouvrirent le feu.

Lorsque les deux parlementaires — d'honnêtes gens ceux-là — virent les leurs reprendre le

combat sans avoir attendu leur retour, leur indignation fut telle qu'ils s'écrièrent, émus jusqu'aux larmes : « Nous venons de nous déshonorer !... Ce que font les nôtres est une trahison ! » Et, rouges de honte, ils arrachèrent leurs insignes d'officiers, criant : « Fusillez-nous ! » Les Serbes n'usèrent pas de leur droit. Les deux officiers supérieurs bulgares furent simplement gardés prisonniers.



Le haut commandement serbe, trouvant possible, après la prise de Retké-Boukvé et du Drenek, l'offensive vers Kotchana, ordonna à la première armée de s'emparer du terrain compris entre la Sletovska et la rivière de Kotchana, tout en se protégeant contre une tentative éventuelle des troupes bulgares de Kustendil.

Les divisions du Danube, premier et deuxième bans, furent chargées de ce dernier soin, tandis que les divisions de la Choumadia, premier ban, de la Morava, deuxième ban, les Monténégrins et la division de cavalerie prenaient Kotchana pour objectif.

La division de la Choumadia, premier ban, marcha sur Raïtchanski-Rid, chassant l'ennemi devant elle. La division de la Morava, deuxième ban, s'avança par Toursko-Roudaré vers Raïtchani, refoulant également l'ennemi. Toutes deux s'arrêtèrent sur la ligne Gouinovsi, Lezovo, Ratavitsa, Toursko-Roudaré, Grn-Pasadjik, la division de cavalerie maintenant la liaison avec la troisième armée.

Sur Raïtchanski-Rid, qui constituait la dernière sauvegarde de leurs communications entre Istip, Kotchana et Tsarevo-Celo, les Bulgares avaient massé six régiments d'infanterie et deux régiments d'artillerie.

*
**

Au sud-ouest d'Istip, devant la troisième armée, l'ennemi se trouvait encore entre Souchevo et Testemletsé, sur la rive droite de la Brégalnitsa. A la fin de la journée, les divisions de la Drina et de la Morava, premiers bans, réussirent à le refouler sur l'autre rive.

Cependant plus au sud, la situation de la division du Timok, deuxième ban, s'était encore

aggravée. On décida de lui envoyer en renfort une brigade de volontaires et une brigade de Monténégrins.

Au soir, la troisième armée avait pour front la ligne Kroupichté, Balvan, Ribnik, Dragovo, Chéoba, Krivolak.

3 juillet.

La division du Timok, deuxième ban, aux prises avec un ennemi trois fois supérieur en nombre, était acculée au Vardar, sans un pont pour le traverser. Heureusement, les Bulgares, épuisés eux-mêmes, passèrent la journée sans attaquer.

Cependant, la première armée préparait l'assaut de Raïtchanski Rid, la division de la Choumadia, premier ban, à l'ouest, celle de la Morava, deuxième ban, avec les Monténégrins au nord, la division de cavalerie demeurant entre les première et troisième armées.

Les Bulgares, pour affaiblir l'offensive serbe vers Kotchana, tentaient une diversion contre les divisions du Danube, premier et deuxième bans,

aile gauche de la première armée. Dans un violent combat, ils réussissaient, soutenus par un puissant feu d'artillerie, à s'emparer de Duvé-Bair et de Gédilovo; mais l'attaque qu'ils tentèrent ensuite contre Kali-Kamen par Duvé-Bair, Rouïen et Kitka fut repoussée à midi.

RAITCHANSKI RID

4 juillet. — On a vu dans les chapitres précédents quels terribles conflits s'étaient produits jusqu'au 3 juillet. A cette date, les chancelleries avaient pris le parti de nier l'existence de la guerre. « Il n'y a pas de guerre », disait-on à Vienne. « La guerre n'est pas déclarée, écrivait-on ailleurs, il n'y a donc pas de guerre ». On annonçait *officiellement* que M. Danef se préparait à partir pour Pétersbourg, par la voie de Varna, où l'attendait un torpilleur russe.

Et les hostilités continuaient ! Et le canon grondait des frontières bulgares à Salonique !



Les Bulgares en retraite s'étaient retirés en hâte sur Raïtchanski Rid, où, derrière leurs retran-

chements, ils se préparaient à une vigoureuse résistance.

Raïtchanski Rid, pris aux Turcs par l'armée serbe, avait été abandonné aux Bulgares. Pour éviter toute mésentente avec ses alliés, la Serbie avait accepté la Sletovska comme ligne de démarcation des régions occupées par ses troupes.

Cette hauteur sur la rive gauche de la Sletovska, devait être la première étape des Serbes victorieux en territoire bulgare.

Durant les pourparlers diplomatiques, les Bulgares en avaient fait une véritable forteresse. A l'abri de ses défenses et le long de la Brégalnitsa, ils avaient rassemblé le reste de leur quatrième armée, notamment leur fameuse division de Rilo, quelques brigades de volontaires et plusieurs batteries d'artillerie à tir rapide et d'obusiers, en tout environ 80 canons

Mais rien ne pouvait plus arrêter l'élan des Serbes, ni les difficultés de terrain, parfois colossales, ni la résistance désespérée des adversaires.

Les Bulgares comprenaient en effet que perdre cette position importante, c'était pour eux le commencement de la défaite.

L'ordre d'attaque fut donné à 11 heures du matin. Un premier shrapnel éclate et sa fumée, ouateuse et blanche, n'a pas eu le temps de

dérivée sous la brise que de toutes les positions serbes la canonnade commence. La bataille s'engage par un terrible duel de trois heures, entre les artilleries adverses.

Mais l'artillerie serbe ne comprend que des canons Schneider-Creusot du dernier modèle, et peu à peu la précision, la portée, la rapidité de son tir l'emportent sur l'artillerie bulgare (1), moins moderne.

L'infanterie serbe attendait. Les officiers retenaient avec peine les hommes éternés.

Enfin le moment est venu. L'une après l'autre, les batteries ennemies sont réduites au silence, et sous le dôme d'acier des shrapnels serbes, l'infanterie serbe s'élanche furieusement.

Pourtant, elle ne réussit pas à enlever tous les obstacles. Bien abrité au faite d'une pente escarpée, un régiment bulgare résiste, narguant canons et fusils.

La journée est indécise si cette position ne tombe pas. Il faudrait la prendre à la baïonnette,

(1) L'artillerie bulgare, qui fit d'ailleurs maintes prouesses au cours de cette campagne si meurtrière, était composée d'une majorité de canons Schneider-Creusot, mais d'un modèle moins récent que celui des pièces serbes, et de pièces Krupp. Ni les unes, ni les autres n'étaient munies des derniers perfectionnements, tels que récupérateurs à air, ligne de mire indépendante, etc...

mais comment, sous le feu de l'ennemi, escalader ces rochers presque à pic ?

Le commandant de l'armée serbe hésite : donner l'ordre de l'assaut, c'est envoyer des centaines de soldats à une tuerie certaine...

« Mon commandant, dit une voix, je vous demande pour mes montagnards l'honneur d'enlever cette hauteur. »

Celui qui venait de parler était un Monténégrin, l'un des officiers de ces 12,000 hommes — les survivants de Scutari — qui au premier bruit de conflit avaient traversé à marches forcées le Sandjak et la vieille Serbie et étaient venus à Uskub se joindre à leurs frères de race.

Les trompettes sonnent la charge. Les Monténégrins s'ébranlent. La montagne, ils la connaissent ; ses difficultés, ses dangers ne comptent pas pour eux. Soudain des lignes bulgares, jusque-là silencieuses, une première salve part.

Une vingtaine d'hommes tombent. Les autres continuent l'ascension, sans tirer, sans se ménager un abri.

Les officiers, le sabre haut, sont devant, retenant ceux dont l'élan menace de les déborder. Les balles pleuvent, écaillent les roches ou s'enfoncent dans les poitrines. L'escalade s'accélère. Enfin, les montagnards arrivent presque en

ligne sur la tranchée ennemie, hérissée de baïonnettes... Un dernier bond ; le choc va se produire.

D'un seul geste les Monténégrins ont fait passer leurs fusils dans leur main gauche et tirent de leur ceinture le revolver qui ne les quitte jamais ; à bout portant, ils les déchargent sur les Bulgares ahuris. Avant que ceux qui ne sont pas atteints aient eu le temps de revenir de leur surprise, les montagnards ont sauté dans les tranchées.

Cependant un régiment serbe renforcé d'une batterie de montagne a tourné la position et l'attaque de flanc. Les Bulgares tentent encore une fois leur ruse favorite. Ils hissent le drapeau blanc ; mais, instruits par les précédents, les Serbes cette fois refusent de recevoir les parlementaires. Pas de pourparlers. L'ordre de l'assaut général est donné. Tout ce qui résiste est anéanti. Raïtchanski Rid est pris à 5 heures du soir !

Les Serbes trouvèrent les tranchées comblées par les cadavres bulgares (1). Le temps matériel

(1) Un des combattants de Raïtchanski Rid m'a déclaré : « Quand nous avons pris les positions bulgares, elles étaient tellement couvertes de cadavres que nous avons été obligés, chose terrible ! de passer la nuit au milieu des cadavres ! »

manquait pour les enterrer. Quelques pelletées de terre convertissent en cimetières ces tranchées qu'avaient déjà bouleversées les obus.

*
**

La 7^e division bulgare du Rilo avait été taillée en pièces par la division de la Choumadia, premier ban. L'aile droite des armées bulgares en Macédoine, forte de 60 bataillons et de 120 canons, était complètement défaite et dispersée.

Le succès coûtait aux Serbes plus de 6,000 hommes hors de combat. Quant aux pertes bulgares, elles furent énormes. Les combattants avaient été véritablement décimés. Les ambulances regorgeaient de blessés, dont la moitié de Bulgares qui avaient été abandonnés par les leurs sur les champs de bataille.

*
**

Le même jour se livrait la première bataille gréco-bulgare, dans laquelle les Bulgares étaient repoussés sur leur ligne Koukouch-Lahana.

On allait pouvoir compter sur la coopération grecque, dont jusqu'alors l'effet ne s'était pas révélé.

★
★★

Dès le début des hostilités, l'action principale s'était portée au nord d'Istip, bien que la bataille fût générale, non seulement le long des vallées de la Brégalnitsa et de la Sletovska, de Tsar Vrh à Istip, mais aussi au sud d'Istip, de l'autre côté de la Brégalnitsa, le long de la Lakavitsa, entre cette rivière et le Vardar.

Peu à peu, bien qu'on continuât à s'y battre furieusement, en particulier autour de Krivolak, cette seconde ligne de bataille perdait de son importance stratégique.

Les Serbes, maîtres de Raïtchanski-Rid, menaçaient Kotchana, dont la perte imminente devait être désastreuse pour l'ennemi. Cette ville est, en effet, située au croisement des routes reliant la Bulgarie, la Macédoine centrale et la vieille Serbie.

Les dernières positions autour de Kotchana tombaient le 5 et le 6 juillet, à 10 heures 50 du

matin, la cavalerie serbe n'éprouvait plus aucune difficulté à pénétrer dans la ville.

Toutes les troupes bulgares qui se trouvaient encore au sud étaient coupées de la frontière. Il ne leur restait plus, pour battre en retraite, qu'une route : la vallée de Brégalnitsa jusqu'à Tsarevo-Celo, d'où en pleine montagne elles pouvaient rejoindre la vallée de la Strouma.

*
**

L'artillerie serbe eut l'occasion d'accomplir, autour de Kotchana, de véritables tours de force. Voici, par exemple, une lettre écrite par un simple sous-officier d'artillerie à son père, lettre qui a été publiée dans les journaux de Belgrade :

« Mon cher père,

« Je suis d'autant plus heureux de t'écrire que c'est pour t'annoncer de nouveaux succès de la 3^e batterie.

« Dès que nos avant-postes eurent refoulé les Bulgares, ma batterie reçut l'ordre d'avancer, et le 2 juillet nous occupions déjà une impor-

tante position... (1), d'où nous avons pour tâche de protéger l'aile droite de notre division... (1).

« Dès le soir, notre chef de batterie, le capitaine Petkovitch, ayant reconnu la situation, donnait au lieutenant Stoïanovitch le commandement de la section de gauche, et au sous-lieutenant Georgevitch celui de la section de droite. J'étais, dans cette section de droite, chef de la première pièce.

« Le 3 juillet, jusqu'à midi, le calme régna, mais soudain, je ne me rappelle plus au juste à quelle heure, le commandant ordonna :

« — A vos postes!... La batterie silencieuse!... La section de droite sous mes ordres!... Sur l'infanterie ennemie qui passe sur la crête de Kitka!... Pointez angle de site 48 millièmes!...

« Nous étions tous très émus. Dès que ma section eut dirigé ses canons sur l'infanterie ennemie et eut pris ses éléments de tir, un nouveau commandement retentit :

« — Feu par la droite!...

« Les chefs de pièce répétèrent le commandement. L'air fut ébranlé par les détonations et

(1) Comme je l'indique plus loin, les soldats serbes, comme les correspondants de guerre, étaient tenus de n'indiquer ni les positions où ils se trouvaient, ni le corps auquel ils appartenaient.

sur le faite de Kitka on vit la fumée blanche des shrapnels.

« Après quelques projectiles, les Bulgares se replièrent.

« Nous « reconnûmes » ensuite une batterie ennemie qui, sur la route de Kotchana, causait de gros dommages à l'extrémité de notre aile droite.

« Le capitaine donna à la troisième pièce l'angle convenable. La distance était supérieure à 5,500 mètres. Nos projectiles n'atteignaient pas la batterie ennemie qui continuait à faire grand mal à notre aile.

« Le capitaine fit alors creuser le sol sous les crosses de nos petits canons, qui furent employés comme des canons de forteresse. Leurs gueules semblaient viser le ciel ; l'angle ainsi obtenu était de 22 degrés.

« Un shrapnel, un second, encore quelques-uns. La batterie ennemie ne bougeait pas.

« — A obus explosifs !... cria le capitaine.

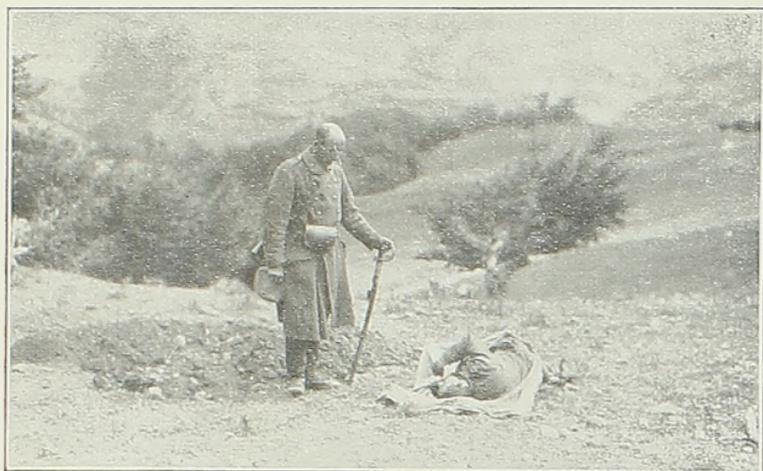
« Cette fois, les canons bulgares furent atteints. Pendant quelques minutes, nous leur envoyâmes une rafale d'enfer et bientôt ils furent réduits au silence.

« Nous pensions pouvoir dormir tranquilles après tant de nuits d'insomnie. Hélas ! à minuit,



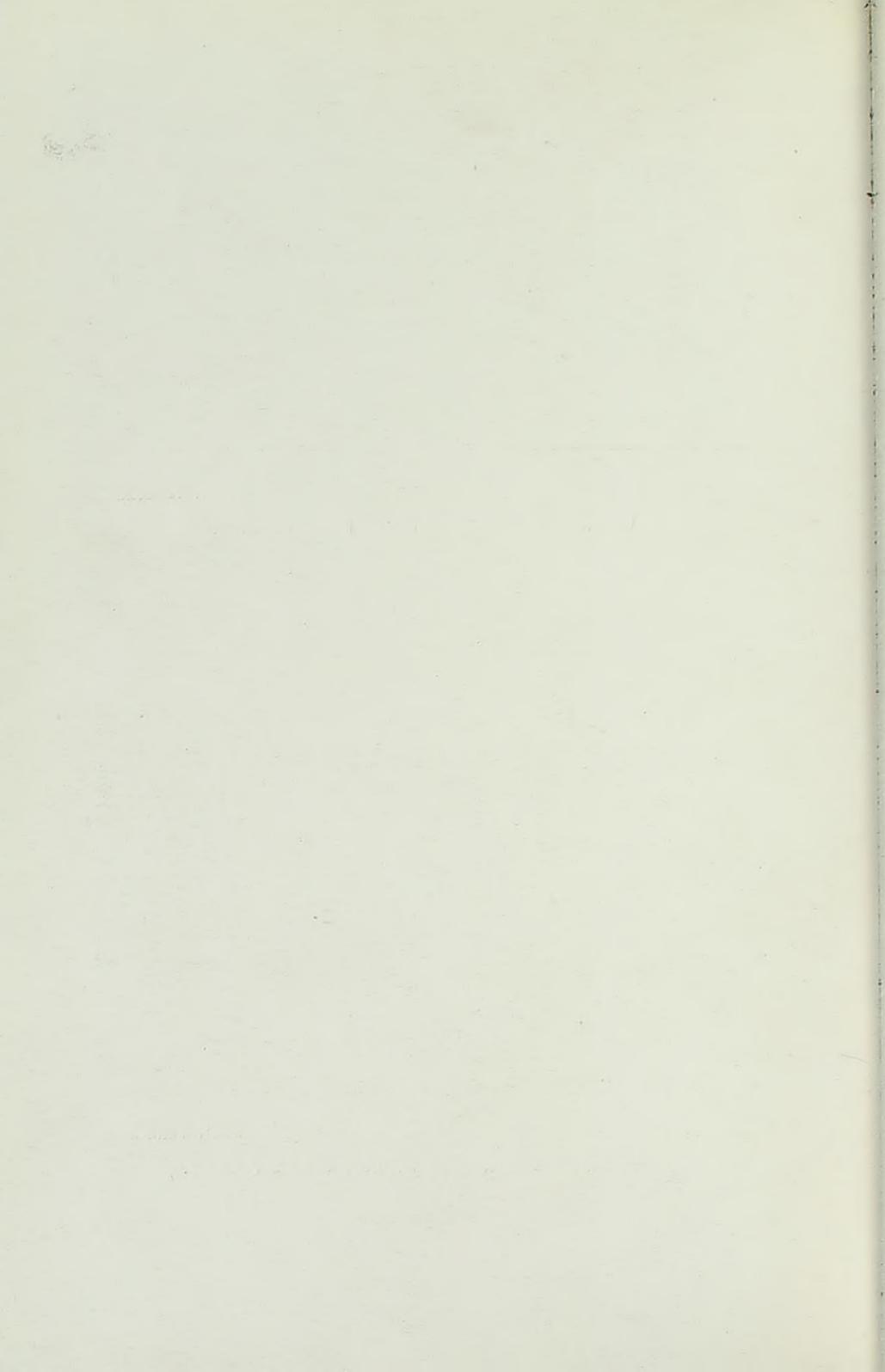
(Phot. Tchernoff).

Cadavres bulgares dans une tranchée.



(Phot. Tchernoff)

Adieu d'un vieux sous-officier à une recrue.



l'infanterie de nos « frères » bulgares essayait d'avancer de Kitka sur Tsar Vrh. La fusillade réveilla notre batterie en sursaut.

« Quelques shrapnels illuminèrent la nuit et suffirent à effrayer les « Japonais des Balkans ».

« Le lendemain, 4 juillet, nous n'eûmes que quelques escarmouches pour nous distraire. L'infanterie nous glorifiait. Les fantassins venaient nous féliciter jusqu'à nos batteries. Si vous saviez comme notre infanterie nous aime !

« Le 5 juillet fut notre grande journée. Vers 10 heures du matin, l'infanterie bulgare apparut à nouveau sur la crête du Kitka et leur batterie recommença ses dégâts contre notre aile droite.

« Aussitôt notre capitaine cria :

« — La section de droite au commandement de son chef!... La section de gauche sous le mien!...

« Nous tirâmes à la vitesse accélérée. Les rafales de shrapnels et d'obus explosifs hachèrent les pauvres Bulgares. La section de droite arriva à tirer à très grande distance, jusqu'à 7,600 mètres! — C'est un cas unique dans l'artillerie de campagne! — Elle a réussi à forcer la batterie bulgare à abandonner sa position, délivrant ainsi notre aile droite qui s'avança, sur la route

de Kotchana, vers cette ville, à la rencontre des Monténégrins.

« Au même moment, ce qui restait de l'infanterie bulgare quitta brusquement Kitka pour défendre la route de Kotchana, mais les Monténégrins l'obligèrent à déguerpir.

« Cependant les nôtres occupaient la crête de Kitka, sans brûler une cartouche, sans éprouver une perte. Derrière l'avant-garde, un détachement agitait des fanions pour nous indiquer par signaux qu'ils étaient des Serbes.

« Les Bulgares battaient en retraite, incendiant tout sur leur passage.

« Le 6 juillet, le capitaine nous fit changer de position pour protéger la retraite de nos troupes en cas d'insuccès, mais ce fut là une mesure de précaution inutile, car les Bulgares ne tentèrent aucun retour offensif.

« Le 7 juillet, nous étions à la frontière bulgare, où j'attends le moment d'assister à de nouvelles victoires.

« RADOSAV. »



Krivolak (30 juin-7 juillet).

Bientôt les succès remportés par la 1^{re} armée étaient complétés au sud par la prise d'Istip, point principal occupé par les Bulgares depuis l'origine des hostilités, et par leur défaite autour de Krivolak.

Là, deux divisions du premier ban, l'une appartenant à l'armée du général Kovatchef, l'autre à l'armée du général Ivanof, s'étaient ruées sur les positions occupées par la division du Timok, deuxième ban.

Pendant quatre jours, la lutte n'avait pas discontinuée, disproportionnée, effrayante. Les Serbes étaient exténués de fatigue, d'insomnie, de faim même, car bientôt les vivres manquèrent. Obligés de se battre quand même et sous un soleil de plomb, ils tombaient en grand nombre, frappés d'insolation. Lorsque le commandant de la place de Krivolak avait dû abandonner ce vil-

lage, de 1,000 hommes, il ne lui restait plus que 150 combattants valides !

Néanmoins, dès le 3 juillet les Serbes, on l'a vu, avaient réussi à arrêter l'ennemi qui, terriblement décimé lui-même, n'osait plus avancer. Le 4 juillet la division du Timok dans un violent combat devait encore reculer, disputant pied à pied le terrain aux Bulgares. Le 5 elle se concentrait autour du village Kaslaré.

Des renforts arrivaient. Les hommes, en sautant du train, se trouvaient directement sur la ligne de combat. Les Bulgares à leur tour allaient être refoulés.

Le 7 juillet, dans la nuit, ils tentèrent un désespéré et suprême effort, mais, repoussés de toutes parts, ils durent battre en retraite, poursuivis l'épée dans les reins.

Le malheureux village de Krivolak n'était plus que cendres !

L'ennemi laissait sur le terrain 2,000 morts et blessés, 150 prisonniers, 2 médecins avec leurs ambulances et une quantité considérable de munitions.



Istip (4-8 juillet).

Autour d'Istip, la bataille s'était poursuivie, particulièrement meurtrière aussi.

A notre époque de tir à longue portée, de poudres puissantes, d'explosifs terribles permettant la tuerie à grande distance, Serbes et Bulgares, pourtant formidablement équipés à la moderne, en sont venus chaque jour littéralement « aux mains ».

Partout, sur tout le front de cette colossale bataille de la Brégalnitsa, la surexcitation des adversaires les jeta les uns sur les autres en de féroces corps à corps. Malgré fusils et canons à tir rapide, on se tua à coups de sabres, de baïonnettes, de haches, on se massacra à tour de bras, avec la sauvage fureur des guerriers d'autrefois.

Autour d'Istip, les artilleurs eux-mêmes se servirent de leurs pièces à « bout portant » ! Deux batteries serbes de montagne firent ainsi un tel carnage qu'une compagnie bulgare fut,

en quelques secondes, réduite à douze combattants valides!

Les Bulgares occupaient toutes les crêtes qui convergeaient vers Istip, devenu le centre d'une véritable souricière qu'il fallait détruire, sans y laisser trop de monde, avant de marcher sur la ville.

Un détachement fut chargé de cette tâche périlleuse. Composé de deux bataillons des 4^e et 16^e régiments et de deux batteries de montagne, il reçut à une heure du matin, dans la nuit du 3 au 4 juillet, l'ordre d'aller occuper avant le jour la cote 256 qui, s'élevant par des ondulations du terrain, domine Istip et la Brégalnitsa.

Deux projecteurs ennemis lançaient sur le terrain des gerbes de lumière. Partis du village de Souchevo, les Serbes se faufilèrent en silence, comme des ombres, entre chaque faisceau lumineux. Ils savaient qu'ils marchaient à une mort presque certaine, mais ils étaient de l'étoffe de ceux qui font des miracles et, sans que l'éveil eut été donné, à trois heures du matin la cote 256 était occupée.

Sans bruit on creusa des tranchées, et quand l'aurore se leva, les canons étaient en position.

Prévenu par des comitadjis de la présence de

ce détachement, le commandant bulgare expulsa un petit crachat dédaigneux, « Pfitt ! » puis il donna l'ordre d'anéantir les imprudents qui s'étaient fourvoyés dans sa souricière.

La cote 256 devint aussitôt le point de mire de toutes les batteries bulgares. Enfin, la croyant bouleversée de fond en comble, l'infanterie s'avança en masse compacte.

Immobiles, silencieux, véritables soldats de plomb, les Serbes, bien abrités, invisibles derrière leurs remparts de terre, la laissèrent approcher sans tirer.

La pente bientôt fut noire de fantassins ennemis, qui poussaient déjà de victorieux hourrahs.

Soudain, le tonnerre !

Huit détonations se confondirent avec huit éclatements immédiats, puis un roulement ininterrompu d'explosions secoua pendant une minute l'air et le sol, et... la pente devant les Serbes apparut nette de Bulgares, comme balayée.

Les « montagnards » (1), les huit petits canons Schneider, avaient tiré à *mitraille à la vitesse maxima*.

(1) Abréviation par laquelle l'armée serbe désigne ses canons de montagne.

Résultat : un effroyable carnage (1). Par rangs entiers, l'infanterie bulgare avait été littéralement fauchée. De-ci de-là, quelques rares survivants, affolés, fuyaient à toutes jambes...



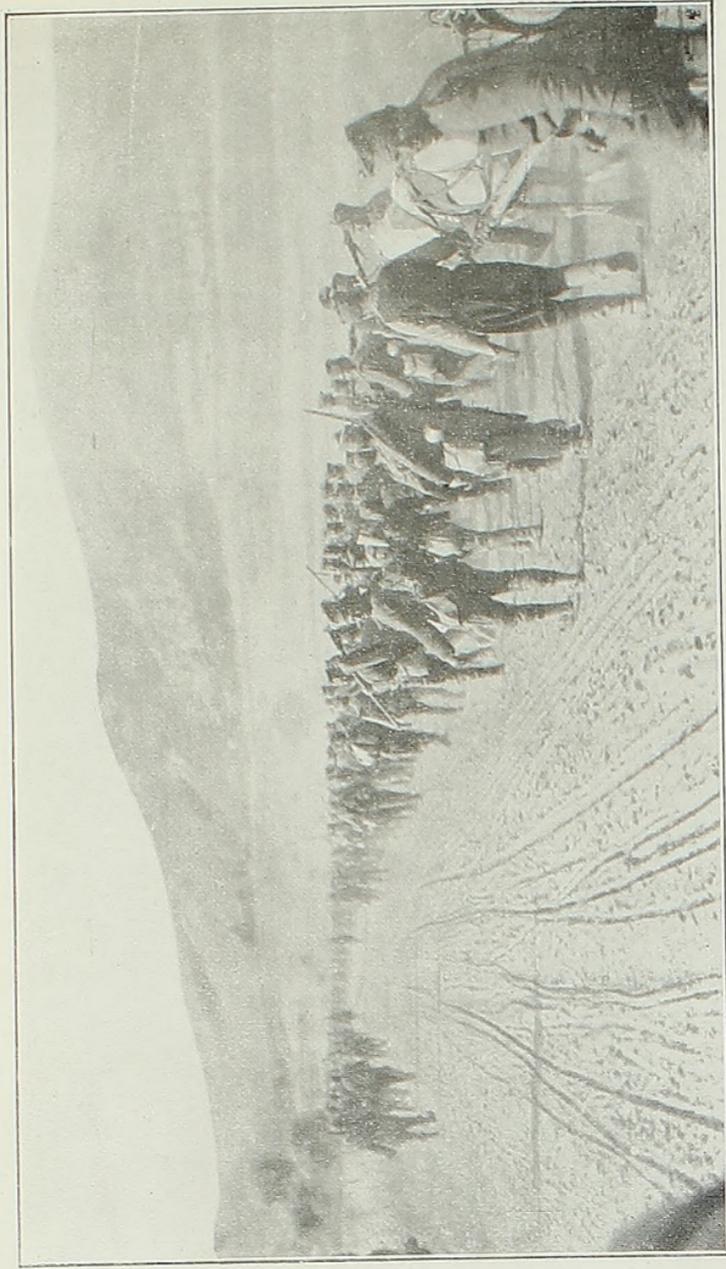
La situation précaire de la division du Timok, deuxième ban, à Krivolak, obligeait le général Boja Yankovitch, commandant de la troisième armée, à rester sur la rive droite de la Brégalnitsa.

Le haut commandement lui envoya la division de la Choumadia du premier ban, qui, détachée de la première armée, arriva après vingt-quatre heures de marche forcée à Hadrifaklik, le 5 juillet, à 8 heures du soir. Le commandant de la troisième armée, malgré ce renfort, ne se décidait, ni le 6, ni le 7 juillet, à prendre l'offensive.

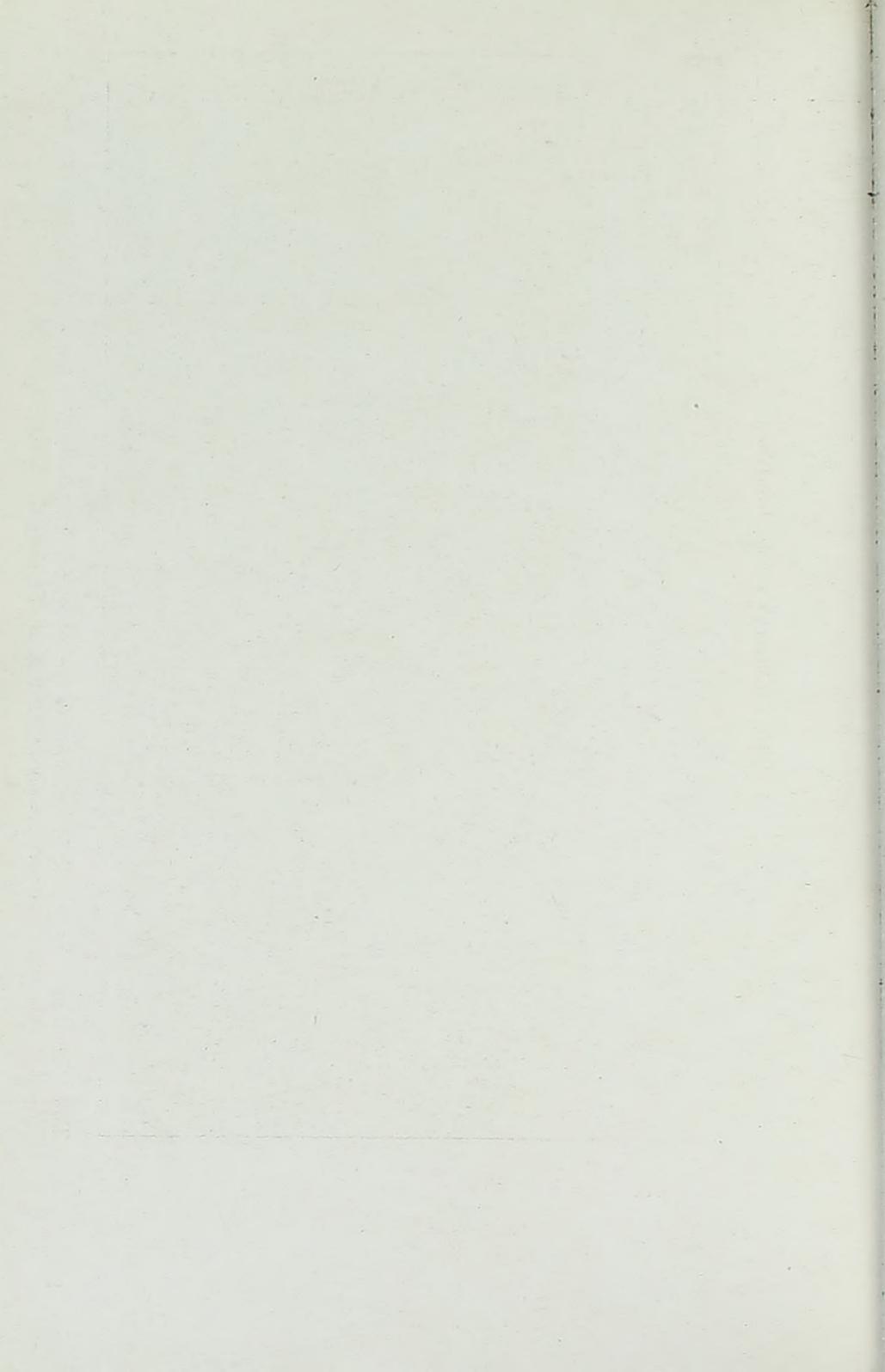
(1) Dans ce tir à mitraille, les artilleurs serbes ont réglé les fusées des shrapnels à zéro, produisant leur éclatement dès leur sortie, à 10 ou 15 mètres à peine de la gueule des canons. Chaque shrapnel contenant environ 250 balles, et le canon de montagne Schneider-Creusot lançant facilement 20 projectiles à la minute, les deux batteries, huit pièces, avaient lancé : $8 \times 20 \times 250 = 40,000$ balles en une minute!

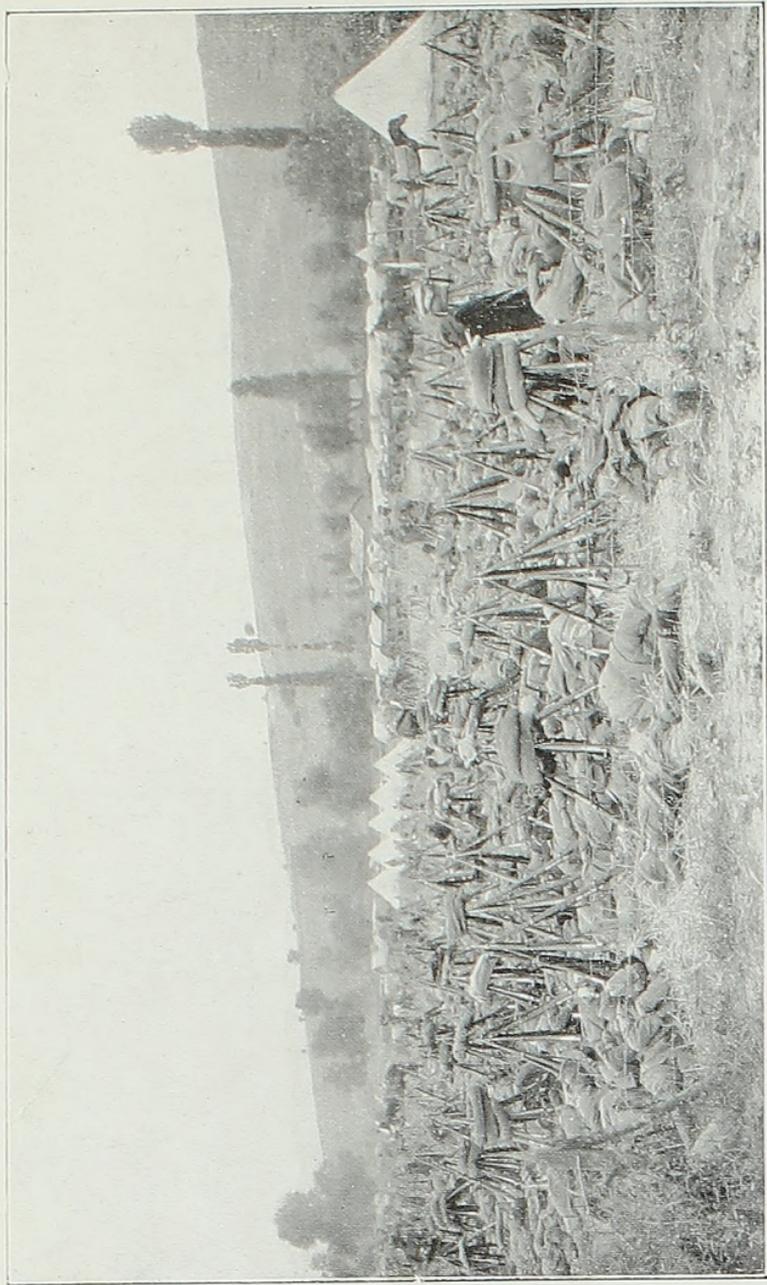
110 kilomètres en 48 heures.

(Phot. Tchernoff).



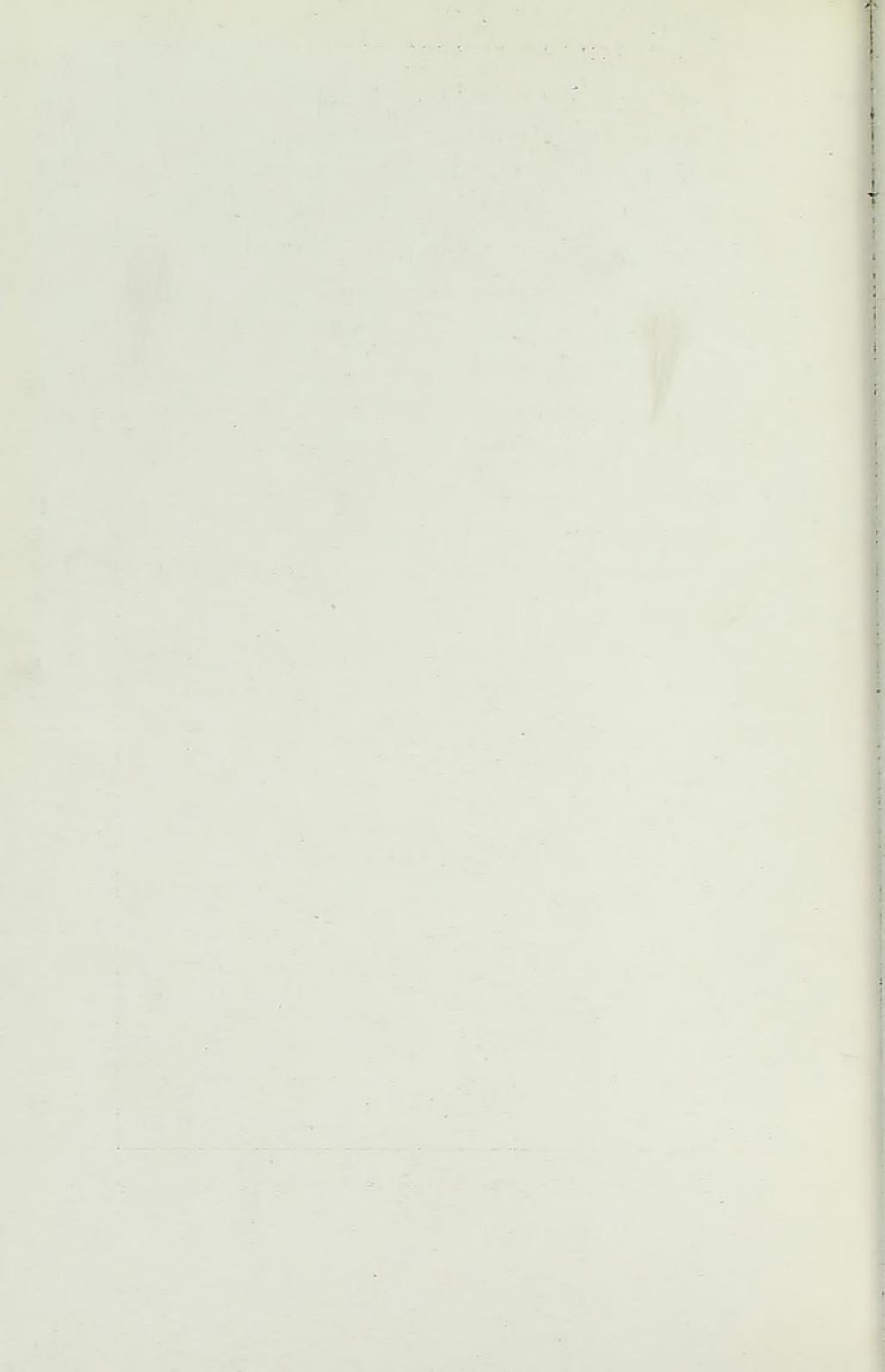
Telle fut la marche prodigieuse, sous une chaleur torride, de la division de la Choumadia, 1^{er} ban, envoyée en renfort à la division du Danube, 2^e ban.





A la limite des forces humaines.

(Phot. Tchernoff).
La division du Danube 2^e ban, après les combats de T'choupino-Brdo et de Retké-Boukvé.



Le généralissime **PUTNIK** se vit contraint d'abandonner momentanément la poursuite des troupes bulgares chassées de Kotchana, et, tandis que ces dernières profitaient de ce répit pour se retrancher fortement sur les hauteurs qui vont de Tsrni Kamen à Golek, il ordonnait à la première et à la troisième armée de s'emparer d'Istip. Le 8 juillet, la division de la Morava, deuxième ban, de la première armée, traversait la Brégalnitsa entre Tsernovtsi et Kouchitchino. Aussi, cessant leur vigoureuse résistance, les Bulgares abandonnèrent-ils précipitamment Istip, dont la prise rendit complète la victoire serbe sur tout le front de la bataille.

Les Bulgares, désemparés, fuyaient de Kotchana vers Tsarevo-Celo et d'Istip vers Radovichté, où, dès le lendemain 9 juillet, entraient la cavalerie lancée à leur poursuite.

La grande bataille de la Brégalnitsa, à la fois l'une des plus longues et l'une des plus meurtrières de l'histoire des guerres modernes, était terminée.

De leur côté, les Grecs avaient pris Stroumitsa et entraient ce jour en contact avec l'armée serbe.

LES VAINCUS D'HIER

A Belgrade, dans un hôpital, j'ai rencontré un des blessés de la bataille qui se livra pendant huit jours autour de Krivolak. Ce blessé mérite quelques lignes.

C'était un Turc d'Ochrida, le lieutenant Djafer Djouré. Agé de 26 à 28 ans, il avait fait ses études à Monastir, puis à l'école militaire de Constantinople.

Officier de l'armée ottomane, il s'était battu contre les alliés lors du premier conflit balkanique. Pendant deux mois il avait tenu la campagne autour de Voden et de Lérina contre les Grecs; mais, après la bataille de Monastir, comprenant que la Turquie d'Europe s'écroulait, il s'était retiré chez lui, à Ochrida, où déjà se trouvait l'armée serbe.

Profondément patriote, il avait, pendant sept mois, gardé, le cœur brisé, le deuil de sa patrie.

Cependant, l'esprit de tolérance et la douceur des Serbes faisaient des vaincus, de ces gens qui paraissaient devoir rester des ennemis irréductibles, mieux que des annexés. Lors de l'agression bulgare un grand nombre d'entre eux, Turcs et Albanais, demandèrent à entrer dans l'armée serbe.

C'est ainsi que Djafer Djouré vint s'offrir comme volontaire, avec 210 mahométans, dont 40 Albanais, qui s'étaient mis spontanément sous ses ordres.

Ils furent envoyés à Krivolak, où ils se battirent comme des « lions », m'a déclaré un capitaine serbe qui combattit à côté d'eux.

L'officier serbe n'exagérait pas, car après la victoire, il ne restait de la petite troupe du lieutenant Djafer Djouré que quarante survivants !

Leur chef, un second officier, le sous-lieutenant Moussa, étaient grièvement blessés ; un troisième, le sous-lieutenant Makmoud, avait été tué.

— Pourquoi vous êtes-vous battus pour la Serbie ? ai-je demandé au lieutenant Djafer Djouré, qui venait de recevoir la médaille de la bravoure.

« — Parce que, me répondit-il, les Serbes

sont justes, honnêtes et aussi sincères que courageux, tandis que les Bulgares sont faux, fourbes et voleurs. Partout, les Serbes ont respecté nos personnes et nos propriétés ; les Bulgares, eux, ont pillé et tué. Moi-même, vers la fin du mois de décembre dernier, je fus leur victime. Quatre Bulgares d'Ochrida pénétrèrent de force dans ma maison et firent main basse sur tout ce qu'ils purent emporter.

« En luttant pour les Serbes, j'ai lutté pour la liberté ! »

Et après quelques secondes de silence, Djafer Djouré ajouta :

« — Que serait-il advenu de nous, en effet, si les Serbes avaient été vaincus?... En peu d'années, tous, Serbes et Turcs, nous aurions été obligés de disparaître... J'ai lutté pour ma liberté, pour notre liberté commune !... »

*
**

Les vaincus d'hier étaient devenus pour les Serbes de solides et loyaux alliés qui leur apportèrent, en de multiples circonstances, leur concours sincère.

Loin de profiter de l'absence des troupes d'occupation, entrées dans la fournaise serbo-bulgare, pour fomenter des soulèvements qu'ils jugèrent contraires à leurs intérêts, Turcs et Albanais des territoires conquis se sont enrôlés en grand nombre sous les plis du drapeau tricolore serbe, si bien que dans les services du ravitaillement, et même dans les troupes opposées aux Bulgares, ils furent nombreux ceux qui échangèrent contre la « chaïkatcha » serbe le fez rouge ou la calotte blanche.

Dès la nouvelle de l'agression bulgare, les « hodjas » (prêtres musulmans) avaient dit aux croyants : *Dans le Coran, il est écrit que nous devons aimer le pays qui protège notre religion. Tous les musulmans doivent donc se lever pour défendre la Serbie, notre nouvelle patrie.*

A Plevljie, dans le Sandjak de Novi-Bazar, pour ne citer que cette ville, le monastère et les neuf mosquées célébrèrent des offices pour demander à Allah d'accorder la victoire aux armées serbes. Au cours d'une assemblée populaire où se réunirent chrétiens et musulmans, au nombre de 3,000, cent volontaires s'inscrivirent en moins d'une heure et la personnalité turque la plus en vue de la ville, Hadji-Peg-Pajrovitch, se présenta, déclarant qu'il équipait à ses frais 150 musulmans

qu'il conduirait lui-même à la bataille. Cent cinquante infirmières s'offrirent à servir dans les ambulances.

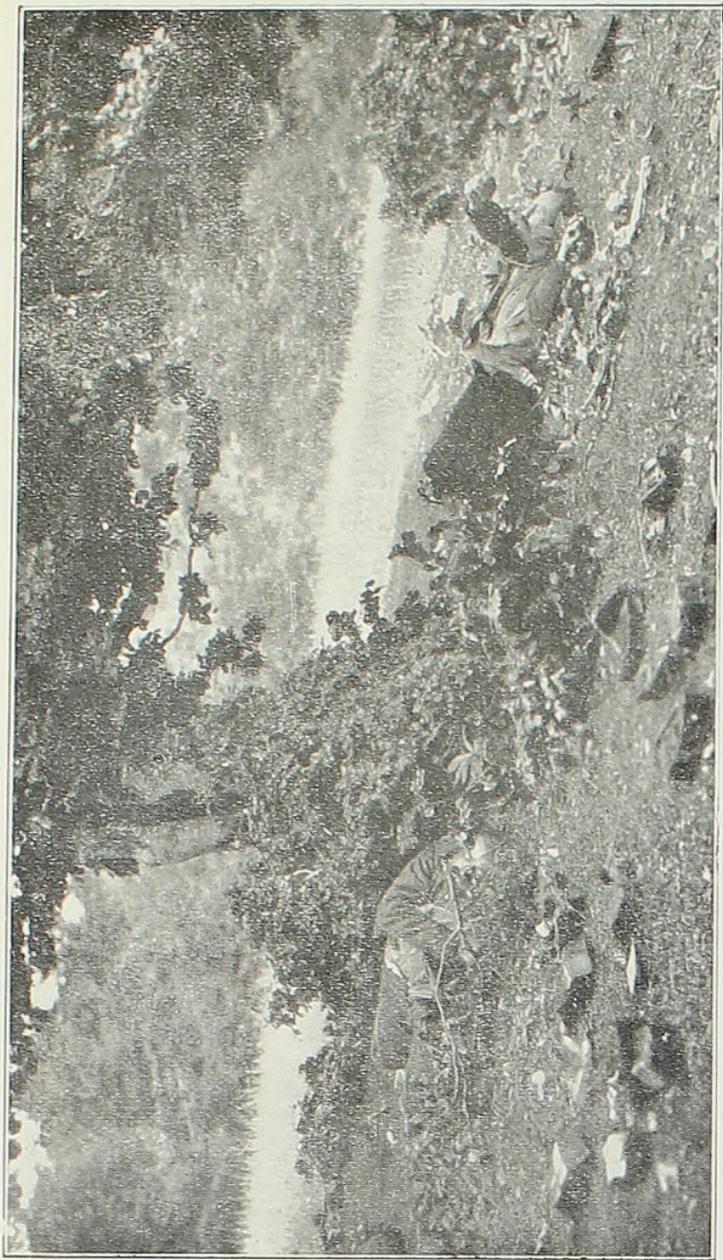
La sympathie des populations naguère ottomanes s'était d'ailleurs étendue au delà des territoires occupés par les troupes serbes.

Les habitants d'Istip, à l'exception de la minorité bulgare, se réjouirent ouvertement de l'entrée des Serbes dans la ville. Les Turcs s'empressèrent auprès des soldats. Ils leur apportaient de l'eau fraîche.

— Donnez-nous des fusils, disaient-ils, et nous combattons dans vos rangs ces sauvages de Bulgares !

Turcs et israélites avaient, en effet, terriblement souffert des exactions des soldats et des comitadjis du roi Ferdinand. La victoire serbe fut pour eux la délivrance. Pour marquer leur joie, ils édifièrent sur le passage de l'armée des arcs de triomphe en feuillage et en fleurs.

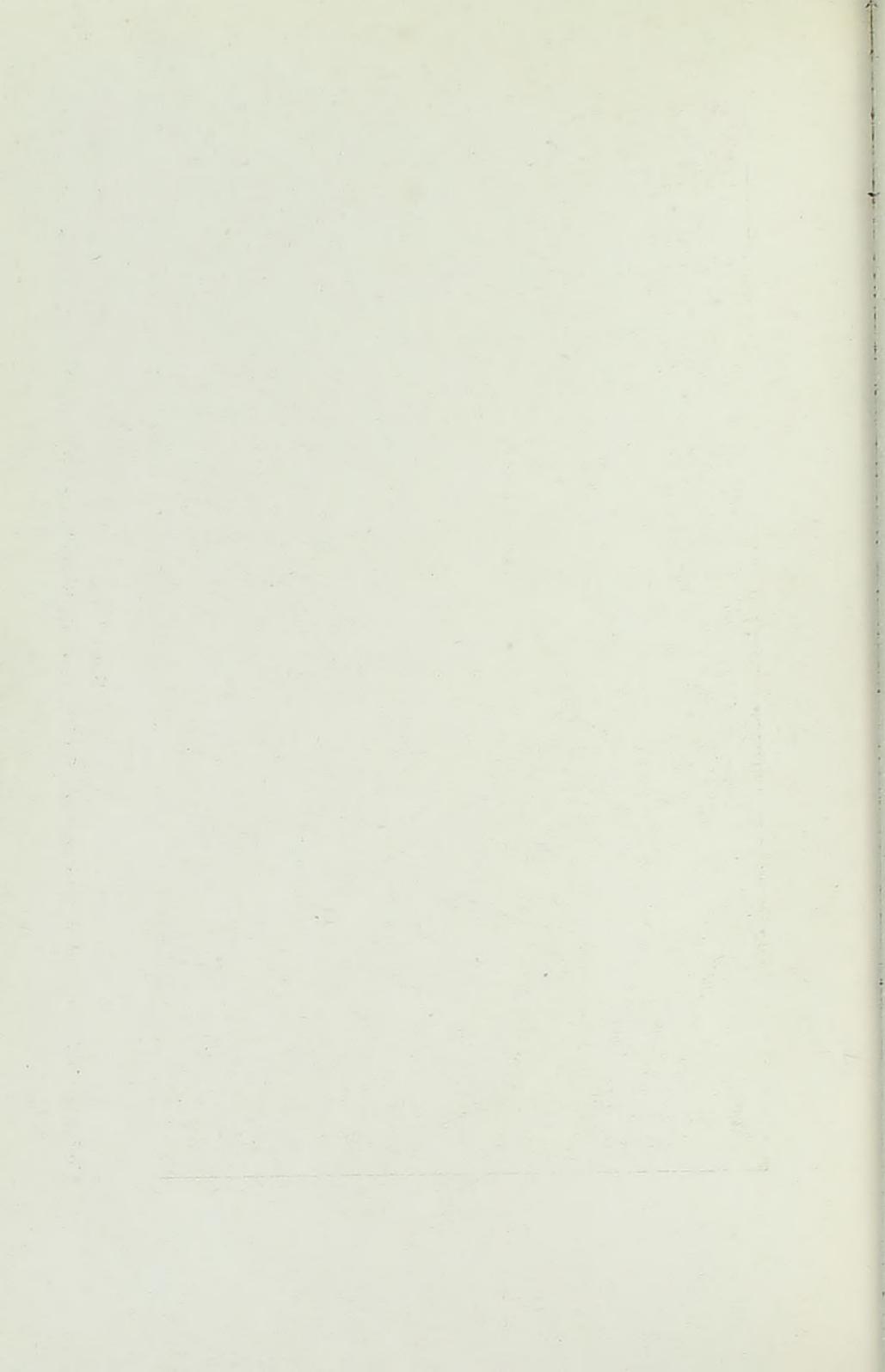
Beaucoup d'entre eux, avec une rare charité et malgré le danger, avaient soulagé les souffrances de nombreux blessés serbes échappés aux bulgares. On trouva dans presque toutes les maisons musulmanes ou juives un et parfois plusieurs blessés ramassés et transportés en cachette et dissimulés dans les caves ou les greniers.



Sous bois.

(Phot. Tchernoff).

Cadavres bulgares à demi couverts de feuillages et de branches coupés par les balles et les schrapnels.



EN ROUTE POUR LE FRONT

12 juillet. — J'ai eu juste le temps, à mon départ de Paris, de prendre en hâte une pauvre petite valise, la même qui me sert pour passer deux jours à Tours ou trois à Agen, et me voici en « expédition ». Pour combien de temps? C'est bien le cas de dire : à la guerre comme à la guerre !

Il n'y a pas une minute à perdre : là-bas, en avant, la bataille fait rage. Heureusement que, de la première campagne, j'ai conservé en Serbie de bonnes et solides amitiés ; aussi les plus grandes difficultés sont bien vite aplanies pour le représentant du *Journal*, qui fut naguère soldat serbe (1).

(1) Voir *Les Victoires serbes*.

« — Quelle armée désirez-vous rejoindre ? » me demande le colonel Nicolaiévitch, aide de camp du roi.

« — Celle, vous le pensez bien, qui est engagée le plus vigoureusement ! »

C'est la première armée, commandée par le général Boyovitch et le prince héritier Alexandre. La division du Danube, deuxième ban, du général Rachitch, forme l'une de ses unités ; il me serait particulièrement agréable de rejoindre cette division pour y retrouver le 3^e régiment d'artillerie avec lequel, sous Andrinople, j'ai essuyé le feu des batteries turques ; aussi mon ami le colonel Nicolaiévitch téléphone-t-il devant moi, au nom du roi, au généralissime Poutnik, à Uskub.

Il demande que le nécessaire soit fait pour me permettre de gagner sans retard Koumanovo et de là, directement, le front de bataille, sans passer par le quartier général des armées serbes.

*
**

Avant de sauter dans le train, une visite rapide à la forteresse de Belgrade s'impose, car ces vieux remparts servent pour le moment de dépôt de prisonniers de guerre.

Les Bulgares, que le sort des armes vient de trahir, y sont mêlés à des Turcs détenus depuis longtemps et qui n'avaient pas encore été libérés au moment de la reprise des hostilités.

Les Bulgares sont atterrés par la tournure qu'ont prise les événements. Le colonel P..., que j'interroge sur l'inqualifiable attaque des siens, me répond textuellement en pur français :

« — *Nous étions persuadés qu'il n'y avait qu'à souffler sur l'armée serbe pour l'envoyer au diable !* »

Et un capitaine qui assiste à notre conversation ajoute :

« *Nous avons, hélas ! creusé nous-mêmes notre propre tombe !* »

*
**

Vite à la gare. Mais là les difficultés commencent : « Plus de trains ! » affirment les employés. Comment, plus de trains ? Sur les voies, des rames de wagons sont alignées, des locomotives sifflent... C'est vrai, mais il n'y a plus de trains réguliers, uniquement des convois militaires.

Qu'à cela ne tienne ! Le chef de gare principal,

un ami lui aussi, me reçoit très gentiment et donne aussitôt des ordres pour qu'un coupé me soit réservé dans le premier convoi en partance pour Nisch. Là, par exemple, il me faudra abandonner mon compartiment ; mais, toujours grâce à l'obligeance de ce charmant homme, les employés des postes me donneront, jusqu'à Koumanovo, l'hospitalité dans leur wagon.

Mon confrère et ami André Tudesq, chargé par le *Journal* d'une importante enquête sur la *félonie bulgare*, se trouve, comme moi, en quête d'un train qui l'emmène vers Uskub. Tout est pour le mieux, puisque, quand il y en a pour un, il y en a pour deux, surtout dans un compartiment réservé : nous ferons donc route ensemble.

En voiture ! Un bruit étrange, ponctué d'une énergique imprécation, m'avertit que je viens de causer un irréparable malheur.

En hâte nous avons acheté quelques vivres, car le voyage menace d'être long et il ne faut pas songer à se ravitailler en route. Hélas ! je viens, en m'asseyant, d'anéantir notre provision d'œufs frais. Une horrible bouillie englu la poche où l'ami Tudesq les abritait soigneusement.

Cependant le train, composé presque totalement de wagons de marchandises, bondé de territoriaux du troisième ban qui vont rejoindre,

s'ébranle lentement et bientôt nous roulons à une vitesse de... six bons kilomètres à l'heure !

A proximité des bourgades quasi désertes, le long de la voie ferrée, les femmes et les enfants, veuves et orphelins du lendemain, sont rangés, et lorsque nous passons, les pauvres gens ont encore des gestes d'encouragement et d'enthousiasme pour saluer les derniers défenseurs du pays.

A côté des vieux soldats du troisième ban, qui, cette fois, voient leur désir exaucé — ils se sont battus, en effet, comme leurs cadets du premier et du deuxième ban — on trouve dans le train des blessés de la guerre turque qui, à peine rétablis, retournent reprendre leur place dans les régiments. Il y en a jusque sur les toits des wagons ! Nous roulons lentement, très lentement.

Dans les rampes, les deux locomotives qu'on a dû accoupler halètent comme des chevaux trop chargés. La ligne est encombrée par les convois de blessés amenant leur lamentable chargement aux hôpitaux de Belgrade où pourtant, je l'ai constaté moi-même, il n'y a plus de place.

D'après les renseignements officiels, depuis le début des hostilités, en une semaine, les Serbes ont déjà eu 30,000 hommes tués et blessés. Hécatombe formidable que ne virent jamais les plus mauvais jours de la campagne balkano-turque. Et

les pertes bulgares, très supérieures encore, sont évaluées à 60,000 hommes hors de combat, pour le moins !

Avant d'arriver à Nisch, quartier général de la deuxième armée (général Stépanovitch), on nous gare pour laisser passer de nouveaux trains sanitaires allant vers l'arrière. La surprise, grâce à laquelle les Bulgares ont pu obtenir un succès éphémère, leur a livré presque sans défense tous les avant-postes serbes, et ce fut un massacre sans nom.

Il y a déjà plus d'une heure que nous attendons et les convois de blessés continuent à nous croiser. J'en ai compté *quarante* ! Et il y en a d'autres encore qui attendent.

Ne serait-ce que pour vous dégourdir un peu les jambes, nous descendons. Devant nous une file de wagons à bestiaux, remplis des victimes du guet-apens, étend sur plusieurs centaines de mètres le long ruban de ses infirmeries improvisées.

J'entre au hasard dans l'un de ces wagons. Quatorze soldats le remplissent. Le sang apparaît sur les pansements, dérangés par les cahots du voyage.

Les yeux vitreux, la tête enveloppée de toiles maculées, recouvrant une plaie qu'on devine affreuse, un tout jeune garçon, un *Marie-Louise*

de dix-huit ans peut-être, tiré de son engourdissement par la bouffée d'air frais, se dresse avec une plainte. Il reconnaît à ses côtés un camarade de régiment sans doute, puisqu' il l'appelle par son nom. Il lui parle doucement, en phrases hachées.

On me traduit ses paroles et des larmes me viennent aux yeux.

« — Pierre ! mon ami, lorsque je serai mort,
« rends-moi un suprême service... Chez nous, au
« village, tu verras la mère ; embrasse-la... puis
« dis-lui que son fils la supplie d'envoyer cinq
« dinars (francs) à la femme de son sergent...
« Il est tombé l'autre jour devant moi. Je lui
« avais emprunté cette somme. Il ne faut pas
« que sa veuve la perde... Et puis... dis à la
« mère que je suis mort bravement... pour le
« pays !... »

Épuisé par son effort, le blessé s'est tu. Quelques secondes plus tard, pendant que j'interroge son camarade, il se raidit. Alors, chapeau bas, je m'éloigne, affreusement ému.

*
**

Plus loin, un autre blessé est en loques. Son uniforme ne porte plus aucune indication. Je l'interroge :

« — De quel régiment est-tu ? »

« — De celui qui ne recule pas ! » me répond-il.

C'est un des survivants du 6^e régiment.

« — Tu n'as pas eu peur ? »

« — Peur ! Si nous avions été effrayés, pas un de nous ne serait vivant !... Il y avait bien les « jeunes » qui n'étaient pas habitués, ajoute-t-il. Ils nous demandaient, à nous, les anciens : « Que faut-il faire ? » Nous leur répondions : « Tenez bon !... Les Serbes ne reculent jamais !... »

*
**

13 juillet. — Le voyage se poursuit, interminable. Nous avons abandonné les banquettes confortables de notre compartiment réservé, et nous sommes installés, tant bien que mal, au milieu des colis et des sacs de dépêches du wagon-poste.

Bientôt, Tudesq, allongé sur la table qui court tout le long du wagon, devant les casiers de triage, part pour le pays des songes, un ballot entouré de grosse toile sous la tête pour oreiller.

A Vrania, grand remue-ménage, un colis précieux — il contient 150,000 francs en billets — destiné au trésorier-payeur de l'une des armées serbes, est introuvable. Les employés et moi-même, très ennuyés, cherchons de tous côtés. Seul Tudesq continue à dormir du sommeil du juste. Il m'agace. Je le secoue. Il se dresse, à demi éveillé, inquiet devant notre affairément et se demandant ce qui arrive. Mais au même moment le chef postier exhale une exclamation de soulagement. Le colis disparu est retrouvé. Tudesq dormait sur une fortune !

Nous roulons depuis vingt-six heures ! Enfin voici Ristovatz, gare qui marquait l'année dernière encore la frontière serbo-turque.

Des baraquements ont été élevés près de la gare. C'est le lazaret où tous, valides ou blessés, font une quarantaine de cinq jours avant de poursuivre leur route en Serbie. Plus terrible, en effet, que les shrapnels, les balles et les baïonnettes bulgares, le choléra fait de nombreuses victimes dans les rangs serbes.

Les troupes avaient su se préserver du fléau au cours de la campagne contre la Turquie et après la fin des hostilités ; mais il vient de s'abattre soudain sur elles, dès l'occupation des positions où avaient séjourné les Bulgares. Les

blessés qu'elles y relevèrent, les prisonniers qu'elles y firent, soignés dans les hôpitaux côte à côte avec des blessés serbes, ou transportés en arrière, achevèrent de tout contaminer, jusqu'aux recrues qui n'ont même pas encore vu le feu.

Cependant le service sanitaire prend les plus grandes précautions, les mesures les plus énergiques. Les cadavres, les vêtements, les équipements des cholériques sont brûlés. On désinfecte tout, armes, chariots, wagons. Des ordres formels prescrivent aux soldats de ne pas se serrer la main entre camarades, de ne manger ni légumes, ni fruits, s'ils ne sont cuits, enfin pour prévenir la contagion, d'éviter tout contact extérieur avec les gens comme avec les choses.

Mais ce que je vois à Ristovatz n'est rien : « Attendez d'être « à Koumanovo », me dit-on ; « là vous connaîtrez toute l'étendue du mal ; vous aurez une idée de ses ravages. »

Le train nous emporte ; la ligne ferrée maintenant suit la vallée de la Morava et l'ancienne route impériale ottomane, qui, par Uskub, gagne Salonique.

C'est là que se livrèrent les premiers combats de la guerre balkano-turque. Combien de cada-

vres y ont engraisé la terre et rendu la moisson florissante ! Elle sera belle la récolte ! De place en place, dans les épis dorés, on aperçoit des rangées de petites croix rustiques. Ce sont les places où les Serbes ont marqué les tombes de leurs frères. Sur la route, ce sont toujours les mêmes files interminables des chariots qui vont, au pas tranquille des bœufs, porter là-bas les munitions et les vivres de ravitaillement.

Enfin, après trente et une heures en wagon, nous voici, moi et ma valise, en gare de Koumanovo.

Une boue blanchâtre colle aux chaussures, aux vêtements. Les quais de la gare, les murs, les arbres, les armes même des soldats sont recouverts de chaux vive.

Après du gradé de service je me renseigne immédiatement, pour savoir si l'on a des ordres du général Poutnik me concernant.

« — Parfaitement », me répond l'officier, « mais nous désespérons de vous voir. »

J'apprends alors qu'une automobile m'a attendu toute la nuit et n'a quitté la gare qu'au petit jour. On n'avait pas songé que je pouvais voyager au milieu des sacs de lettres !

Je me décide à quitter notre wagon-poste et à

gagner la ville, située à deux ou trois kilomètres de la gare.

Tudesq continue vers Uskub. Nous nous séparons, un peu émus : « Rendez-vous au *Journal*, à Paris... si nous y revenons... l'un et l'autre ! »

DE KOUMANOVO A GRADICHTÉ

Sur la route poussiéreuse, je rencontre encore et toujours les mêmes chariots à bœufs chargés de munitions et de vivres. Peu de soldats. La guerre n'est plus ici. Pourtant, en entrant à Koumanovo, je tombe au milieu d'une batterie d'artillerie.

Dans le lourd roulement des pièces et des caissons, les hommes vont gaiement vers la victoire ou vers la mort.

Dans la ville, des ruines causées par la grande bataille de la première campagne, rien n'a été réparé. Où trouver, d'ailleurs, la main-d'œuvre nécessaire ? Les rares hommes disponibles qui n'ont pas rejoint, pour une raison ou une autre, sont occupés à recevoir et à soigner les cholériques. Koumanovo, en effet, est avec Véles, au sud d'Uskub, l'une des capitales du choléra.

Partout, dès la gare, une couche de chaux vive

recouvre le sol et les murs. Les quelques officiers du troisième ban que je rencontre vont gantés, évitant tout contact.

Si la situation n'était pas si navrante, si on ne rencontrait à chaque instant les chariots chargés de cercueils, on sourirait à la vue de tous ces « brummels » soigneusement gantés.

Hélas! malgré les précautions prises, le nombre des victimes augmente chaque jour, et les menuisiers eux-mêmes qu'on avait fait venir pour construire des baraquements sont morts du terrible mal. Ces baraquements sont devenus insuffisants. C'est en grande partie sous la tente, pataugeant dans la boue gluante de chaux vive, que les malades attendent la mort.

Les officiers me donnent des renseignements sur la gravité du fléau.

Là-bas, sur la ligne de combat, les rivières, surtout la Brégalnitsa, sont, paraît-il, contaminées. Comment empêcher les soldats assoiffés par une chaleur torride, dans une contrée où le sol n'est que roches surchauffées, de se désaltérer?

Lorsqu'ils atteignent une rivière, les sentinelles qu'on y a placées sont aussitôt débordées malgré les officiers.

— Tuez-nous! disent les troupiers; nous préférons cela à mourir de soif!

Et maintes fois, après avoir tenté, par devoir, de maintenir ses hommes, l'officier, se voyant impuissant, boit à son tour, lui aussi, de cette eau empoisonnée.

L'armée serbe, parfois, n'a même que des mares croupies pour étancher sa soif. Après l'absorption d'une telle eau, on a dû retirer deux sangsues de la gorge d'un soldat.

Le général Voukotitch a raconté qu'un de ses détachements monténégrins ayant puisé de l'eau dans un puits, 140 hommes tombèrent malades.

Les Bulgares avaient attaché le cadavre d'un cholérique à une grosse pierre et l'avaient jeté dans ce puits.

D'ailleurs, l'armée bulgare semble avoir eu la coutume de se débarrasser de ses morts en les jetant par centaines dans les rivières. Le Vardar et la Brégalnitsa roulent tant de cadavres que, par endroits, ils forment de véritables barrages.

Mais c'est surtout dans la troisième armée que le choléra a fait et fait encore les plus grands ravages.

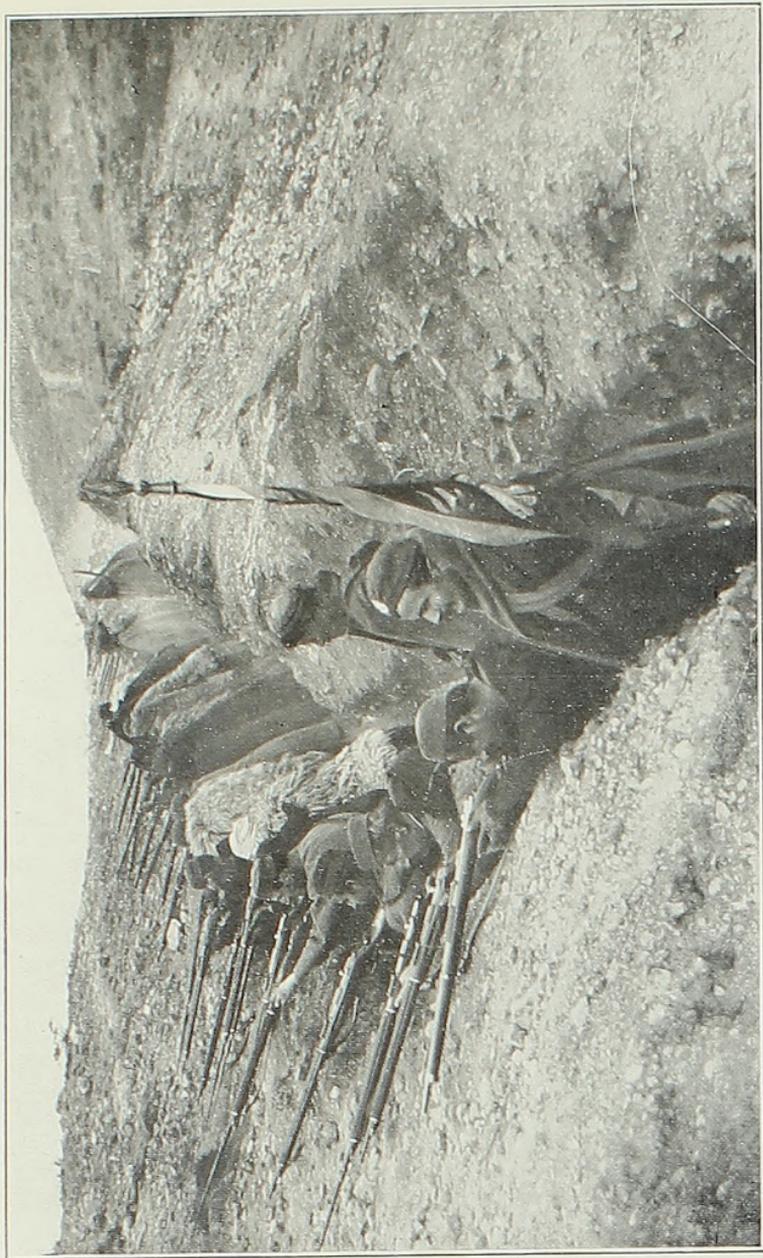
Il y avait, à Sara-Hamzali, entre Vélès et Istip, avec l'état-major de cette armée, trois hôpitaux de campagne. A peine y avait-on pansé les blessés des 30 juin et 1^{er} juillet qu'au bout de deux jours les cholériques commençaient à

affluer. Bientôt ils étaient plusieurs milliers. Le médecin en chef était atteint lui-même par le mal, les ambulances regorgeaient de blessés; alors les pauvres gens s'installèrent d'eux-mêmes pour mourir dans un champ dont ils fauchèrent le blé pour édifier des cahutes.

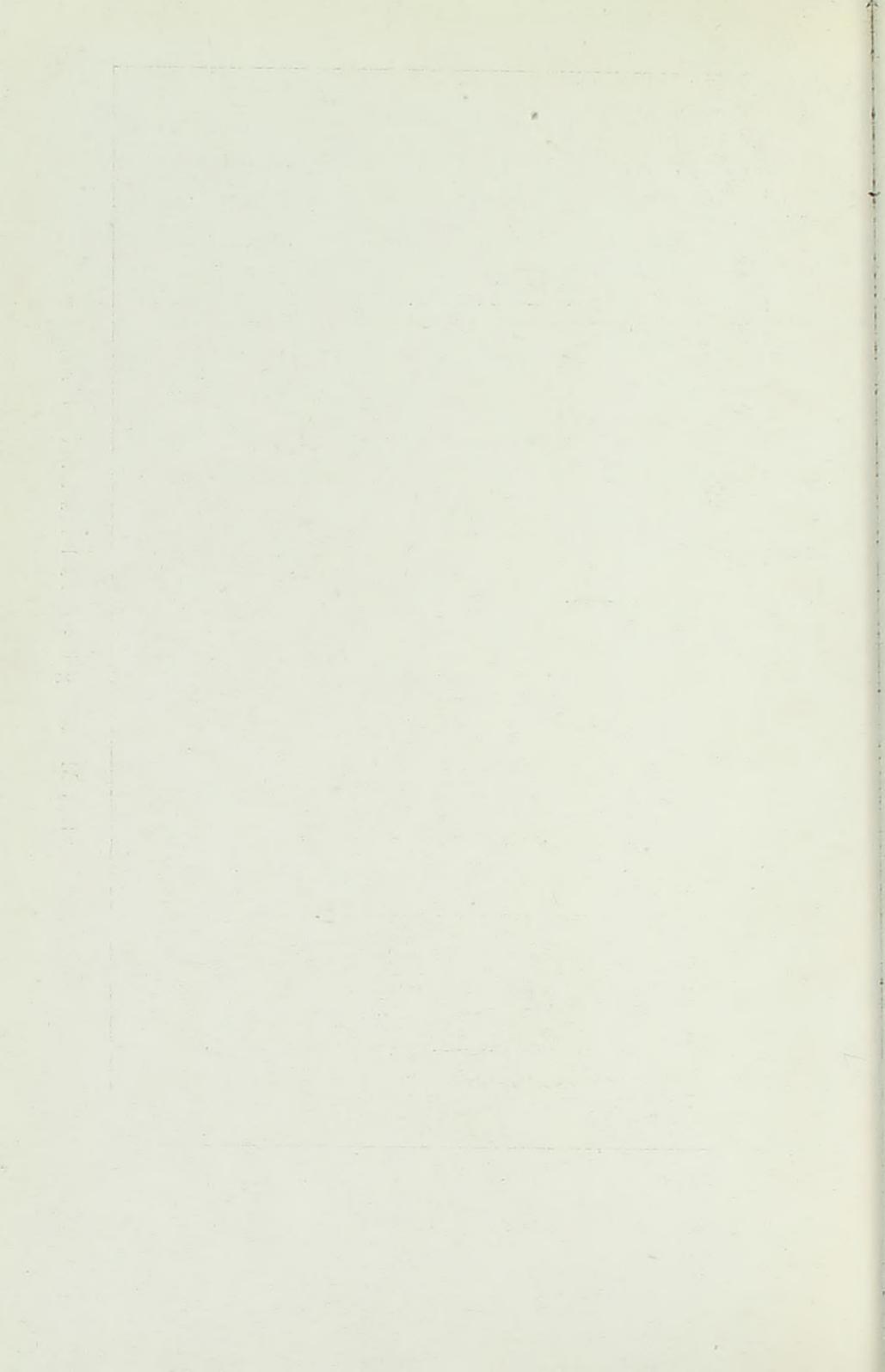
Ce champ de blé de Sara-Hamzali restera à jamais tristement célèbre. Un de mes confrères, un journaliste de Saraiévo, M. Bochko Patrovitch, y paya de sa vie le souci d'informations qui l'avait conduit jusqu'à ce *champ de la mort*.

*
**

Me voici au bureau de la place. Un lieutenant du troisième ban me reçoit de suite, saluant en moi la France, la « grande amie ». Il téléphone au quartier général des armées serbes, puis à celui de la première armée; on lui confirme mes autorisations de rejoindre. Il faut, maintenant, en trouver le moyen. A Paris, en province, à l'étranger, ici même, en temps ordinaire, on trouve à louer sinon une auto, du moins une simple voiture, un véhicule quelconque. Actuellement, même avec de l'or, pareille chose est impossible. Tout a été réquisitionné.



Les Monténégrins dans leurs tranchées.



Heureusement, j'ai la bonne fortune, en sortant du bureau de la place, de me trouver nez à nez avec un capitaine d'artillerie, pour le moment en mission à Koumanovo, et avec lequel j'ai vécu dans les tranchées serbes devant Andrinople. Il m'offre aussitôt son précieux concours, et grâce à l'obligeance de l'officier de la place, un planton dégourdi, auquel on explique le cas, part en quête du moyen de locomotion qui m'est indispensable.

En attendant, nous prendrons un café turc. Mon ancien camarade de siège sort un petit flacon de sa poche et verse quelques gouttes dans notre brûlant breuvage. Je l'interroge. C'est de l'acide lactique. Mon café a un goût prononcé de citronnade! Avec le sublimé, dont chacun fait un ample usage « externe », l'acide lactique est, paraît-il, le meilleur préservatif « interne » contre le bacille du choléra.

Je cherche à me procurer l'un et l'autre. Impossible. L'unique pharmacien de Koumanovo n'en a plus. Je tâcherai de m'en faire céder par une infirmerie régimentaire.

Le soldat est de retour avec un fiacre. Quel équipage! Le dernier de nos sapins branlants stationnant la nuit aux portes des gares passerait pour la plus luxueuse des voitures de maître auprès du véhicule qui s'offre à ma vue.

Les roues, auxquelles manquent plusieurs rayons, sont reliées par du fil de fer aux essieux mangés de rouille. Le coffre a des allures préhistoriques.

Quelle sensation causerait l'exhibition au « Bois » d'un semblable « tacot » !

Mais il ne s'agit pas d' « aller au Bois » et si, comme le dit la chanson, « les lauriers sont coupés », c'est que les Serbes s'en font une ample moisson.

Embarquons donc dans ce carrosse usagé : les lecteurs du *Journal* comptent sur moi pour leur décrire la sanglante récolte.

Le cocher, un pâle Albanais à figure louche, s'inquiète de ma destination ; mais dès qu'il apprend qu'il doit me conduire au quartier général de la première armée, à Gradichté, il abandonne les rênes, refusant de faire avancer son « pur sang », parfaitement rétif et si maigre, la pauvre bête, qu'il semble avoir avalé des cercles de barrique !

Par chance, le capitaine auquel je devais la découverte de ce véhicule rarissime avait confié, avant de me quitter, la mission de veiller à mon départ au sous-officier de service au poste du bureau de la place.

Un dialogue très animé s'engage entre mon

ange gardien et le cocher, aussi rétif que sa bête. Je comprends, à la mimique des personnages, que mon protecteur annonce au « collignon » récalcitrant, avec toute l'autorité que lui confèrent ses galons et son solide fusil à répétition, que, s'il ne vient pas se représenter à lui après m'avoir conduit à destination et... sans accident, il le fera rechercher et fusiller impitoyablement.

L'Albanais se résigne, et au trot saccadé de la misérable rosse, nous nous éloignons. Dans la vallée bordée de hautes collines, serpente la Kriva. Par prudence, j'ai placé, bien en évidence, mon browning près de moi. Le chemin, défoncé, crevé d'ornières, est désert. Nous ne rencontrons âme qui vive.

Il est à peu près six heures du soir et nous avons à peine couvert cinq kilomètres quand la voiture s'arrête au milieu d'un petit pont. Le cocher me montre par gestes que les cahots ont détaché des roues quelques rayons de plus. La route devient de moins en moins praticable. Que faire ? Enfourcher « Rossinante » ? Il n'y faut pas songer...

Mais voici que, derrière mon carrosse échoué, de joyeux grelots tintent allégrement. Un char assez rustique, trainé par d'alertes petits che-

vaux, apparaît et nous rejoint bientôt. Ses occupants s'arrêtent en voyant ma détresse.

Je reconnais des employés de la poste aux armées. L'un d'eux, le chef du convoi, m'entendant maudire dans la verte langue de nos pères l'injustice du sort qui s'acharne sur moi, m'adresse cordialement la parole, en un français peut-être un peu hésitant, mais qui chante à mes oreilles comme une exquise chanson. Je lui exprime mon désir de gagner au plus vite le quartier général. Il fait précisément le service de dépêches entre Koumanovo et Gradichté.

— Jivio !

— Jivio ! me répond-il en faisant une place à côté de lui au représentant du *Journal*.

Une poignée de menue monnaie au louche Albanais, qui s'attendait plutôt, je crois, à une volée de bois vert, et me voilà continuant ma route...

Nous roulons depuis une heure; le soir tombe, lorsque j'aperçois une automobile portant au capot le fanion de l'état-major et avançant vers nous aussi vite que les ornières le lui permettent.

Viendrait-elle à ma rencontre? Effectivement, c'est moi qu'on allait chercher au bureau de la place de Koumanovo, d'où le coup de téléphone du commandant d'armes avait signalé mon arri-

vée. Tout est bien qui finit bien. Changeons une troisième fois de véhicule. Avant de me quitter, les postiers, auxquels je dois une belle chandelle, me demandent de leur serrer la main. Plus heureux qu'eux, je vais rejoindre bientôt leurs frères qui combattent pour la patrie.

Vingt minutes après, j'arrivais en vue des tentes du quartier général du prince héritier Alexandre.

AU QUARTIER GÉNÉRAL DU PRINCE HÉRITIER

Je trouve, avec deux journalistes anglais et un allemand mes confrères Reginald Kann du *Temps*, et Alain de Penennrun, de l'*Illustration*, arrivés au camp avant moi.

Notre attaché militaire, le lieutenant-colonel Fournier, seul autorisé, avec son collègue anglais, le colonel Thomson à suivre la première armée en campagne, nous rejoint. Je suis assailli de questions. Sans nouvelles extérieures depuis quelques jours, tous sont insatiables.

« — Que dit-on de la guerre en Europe et
« surtout en France?... Quelle impression pro-
« duisent sur le monde civilisé la félonie et
« les atrocités bulgares?... Est-il vrai que la

« Bulgarie demande l'intervention des puissances ? Que fait la Roumanie ?... »

Je ne sais malheureusement rien qu'on ne sache déjà, car je suis depuis trois jours en voyage, et ce n'est ni dans le train, ni dans mon fiacre que j'ai pu apprendre quelque chose de sensationnel.

Je me présente ensuite à S. A. le prince Alexandre, en conférence avec le général Boyovitch. Je reçois le meilleur accueil et suis prié à dîner pour le soir même.

Des officiers d'état-major, dont quelques-uns m'ont connu lors de la guerre balkano-turque, se mettent avec cordialité à ma disposition pour m'aider, au moins dans mon installation de campement. L'un d'eux m'offre la moitié de sa tente, j'accepte avec joie; puis avec mes camarades nous faisons, avant le repas, une courte promenade à travers le camp.

Ah ! le quartier général de la première armée serbe ne rappelle guère les mises en scène à grand spectacle que l'on contemple chaque année aux grandes manœuvres.

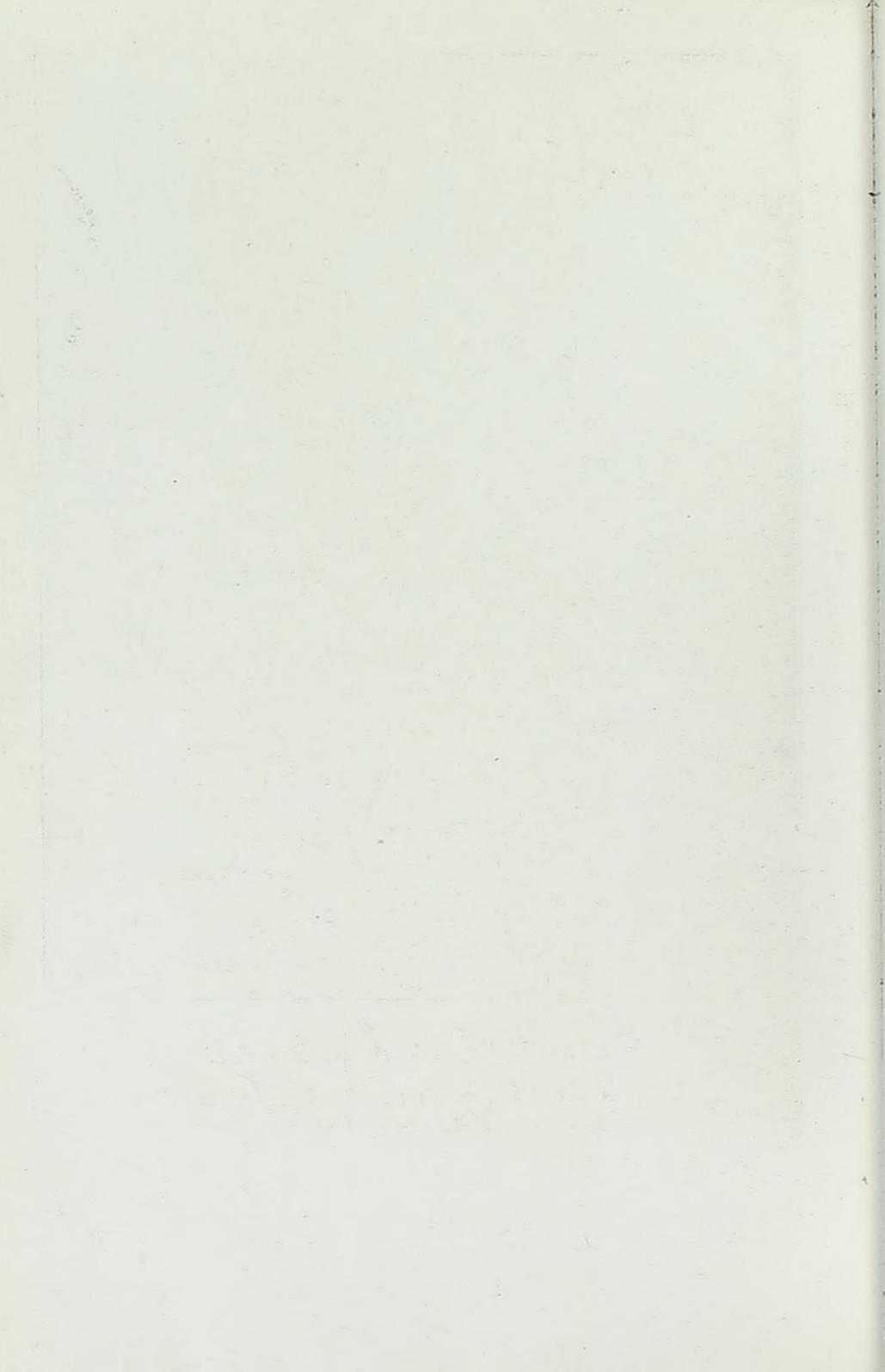
Quelques tentes turques rondes et spacieuses, « empruntées » aux vaincus d'hier, autant de cabanes rustiques faites de branches et de feuillage, voilà tout le cantonnement. Cyclistes, moto-



L'État-Major de la 1^{re} armée serbe.

Au premier plan, le prince héritier Alexandre.

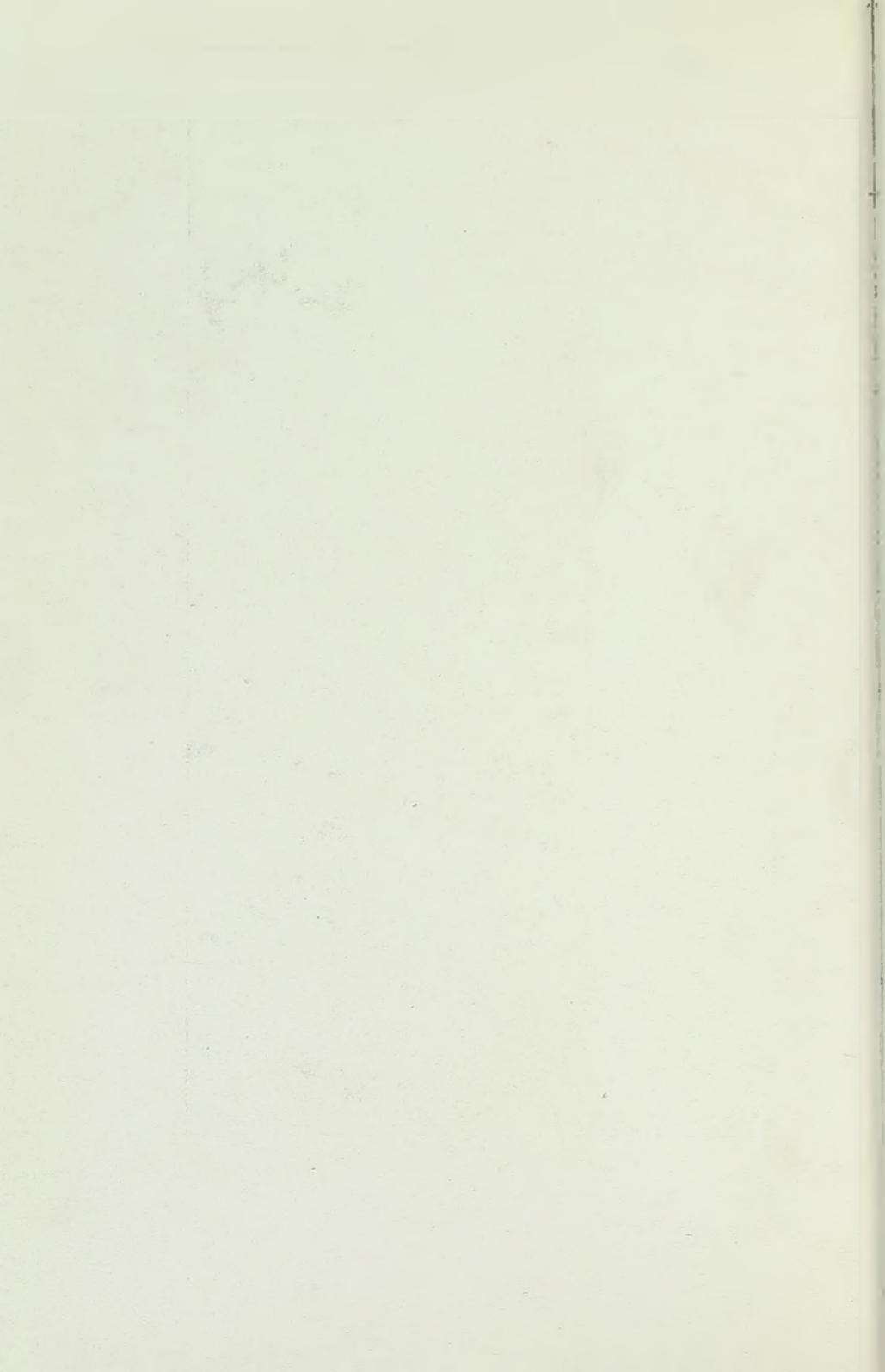
A sa droite, le général Boyovitch.





Une tranchée serbe.

(Phot. Tchermoff).



cyclistes, estafettes montées n'apparaissent point à chaque instant.

Quatre automobiles, dont celle qui avait été envoyée au-devant de moi, servent aux déplacements du prince héritier, du général en chef et de leurs aides de camp. Peu de scribes.

Les Serbes, sans méconnaître les avantages de la T. S. F., l'emploient peu, à cause de son manque de discrétion. Ils n'usent guère non plus de ces encombrants postes télégraphiques, dont la lenteur désuète est pourtant encore préconisée dans nombre d'armées européennes. Il font à tous les échelons, même les plus réduits, un usage constant du téléphone.

C'est ainsi que le quartier général de la première armée est relié par un simple fil avec le grand quartier général, qui a la direction des opérations, comme avec les divisions qui constituent l'armée elle-même.

A chaque bout du fil, un téléphoniste muni du casque récepteur, auquel est adapté un parleur laissant les mains libres, reçoit ou transmet les communications, toujours rédigées d'après un code chiffré.

La ligne peut être posée en quelques quarts d'heure. On calcule qu'en terrain peu accidenté, il faut à peine plus d'une heure pour poser trois

kilomètres de fil ; le transport d'un atelier n'exige que quelques hommes, qui continuent d'ailleurs à porter leur chargement, seulement un peu réduit.

Dans tous les services, la paperasserie militaire a été réduite au strict nécessaire. Qu'on en juge : le service de ravitaillement, qui est d'une importance qu'on devine pour une armée en campagne, est assuré uniquement par un intendant principal assisté de trois officiers des subsistances militaires ; un capitaine et un lieutenant détachés du parc de la place de Belgrade s'occupent des munitions ; enfin, les approvisionnements des ambulances et des hôpitaux du premier échelon sont assurés par un médecin principal, chef du service sanitaire.

*
**

La nuit tombe quand on m'introduit dans la grande tente servant de « mess ». Cette tente, de dimension inusitée en campagne, est une tente d'aéroplane. Pendant la guerre serbo-turque, l'armée du général Boyovitch, sa tâche achevée en Macédoine, était descendue à Salonique ; là,

embarquée sur des navires grecs, elle avait gagné les abords de Scutari pour seconder les Monténégrins. Plusieurs aviateurs serbes étaient alors attachés comme éclaireurs à son quartier général. Au cours d'une périlleuse reconnaissance au delà des lignes d'investissement, l'un d'eux, un officier, se tua en brisant son appareil. La tente qui servait de hangar à l'avion restait donc sans utilité. Depuis lors, affectée à l'usage que je viens d'indiquer, elle a suivi le quartier général dans ses déplacements.

Au dîner, que président le prince héritier et le général Boyovitch et auquel j'assiste avec les attachés militaires français et anglais, on parle naturellement de la première grande bataille serbo-bulgare, dont le prince Alexandre me fait un exposé si clair et si précis que je n'ai eu pour la décrire qu'à reproduire les notes que j'inscrivis alors sur mon carnet.

*
**

J'apprends en outre que la journée s'est terminée sans opération importante, si ce n'est du côté de Kriva-Palanka, où les Bulgares s'efforcent

de défendre la route Kustendil-Sofia, menacée par l'armée serbe.

La première armée, en effet, se rassemble vers l'ancienne frontière bulgare-turque, se préparant à prendre l'offensive vers Kustendil. Son centre de ravitaillement est à Koumanovo, avec, comme voie principale de communication, la route Koumanovo-Kriva-Palanka.

Après la prise d'Istip, tandis que le *9 juillet* la division de cavalerie entrait à Radovichté, la division de la Morava, deuxième ban, continuant sa marche vers le sud, se battait autour des escarpements de Kirazli-Tépé.

Cependant les troupes bulgares, chassées de Kotchana, voyant la poursuite serbe abandonnée contre elles, avaient attaqué les Monténégrins à Pobiène, et le *10 juillet* la division de la Morava, deuxième ban, avait dû faire demi-tour et remonter au secours de ces derniers.

Le même jour, la division de la Drina, premier ban, était mise sous les ordres du général Boyovitch, commandant de la première armée.

C'est alors qu'après le *11 juillet*, journée tranquille sur les champs de bataille de Macédoine, — je parlerai dans un chapitre spécial des hostilités qui se déroulaient depuis plusieurs jours sur la frontière serbo-bulgare — la première armée

se rassembla sur la ligne Stratsin-Palanka. Revenue de Radovichté à Istip, la division de cavalerie s'arrêta près de Kotchana, entre Trakané et Podlog. Les Monténégrins demeurèrent entre Tsera et Pobiène.

La division du Danube, premier ban, occupe le front de Kitka à Kriva-Palanka; la division de la Choumadia, premier ban, celui de la Kriva-Palanka à Doubrovnitsa; la division du Danube, deuxième ban, celui de Doubrovnitsa à la cote 1669; la division de la Drina, premier ban, formant réserve, à Stratsin.

De son côté, la troisième armée se concentre autour de Kotchana, se préparant à poursuivre l'offensive dans la direction de Tsarevo-Celo, montagnes Tserna-Skala, Kadinmost. Son centre de ravitaillement est à Veles, relié par la route Vélès-Istip-Kotchana.

DE GRADICHTÉ A TSRNI-VRH

14 juillet. — Nous devons lever le camp à l'aube, car la première armée, je viens de le dire, s'avance vers la frontière bulgare-turque. Naturellement on se sépara de bonne heure. Je n'en étais pas fâché, car j'avais une envie folle de m'allonger, fût-ce même sur le sol nu. On m'avait préparé un lit de paille sous la tente de l'officier de l'état-major dont j'avais accepté l'offre. Je m'y étendis avec délices, et quelques instants plus tard je rêvais de batailles héroïques.

On dut, ce matin, me secouer pour m'éveiller. Nous allions partir. Je songe en m'habillant qu'à cette heure la moitié des Parisiens se préparent à gagner Longchamp, pour assister à la revue, et je me souviens que des amis comptent sur moi pour leur procurer des cartes.

Pendant que l'on plie les tentes et qu'on charge

les voitures, un officier me communique les « désirs » du grand quartier général au sujet de la presse. Il est des occasions dans lesquelles les désirs sont des ordres ! On nous laisse toute latitude de décrire et de télégraphier, dans la mesure naturellement où les communications officielles le permettent ; mais, en aucun cas, le lieu d'expédition ne devra être indiqué, même approximativement. Étant donné que nous suivons l'état-major du prince Alexandre, nos communications indiqueraient son emplacement et un coup de main de la part de bandes ennemies ne serait pas impossible.

Cette interdiction est appliquée d'ailleurs même à l'armée. Il est absolument interdit aux soldats serbes de mentionner, dans leurs lettres ou cartes, l'endroit d'où ils écrivent, aucune indication du pays d'expédition. De cette façon, le service d'espionnage ennemi a fort à faire pour avoir, du moins par ce moyen, des renseignements sur la situation des troupes.

Il nous est, de plus, demandé de ne jamais, dans nos dépêches ou lettres, donner d'indications, même après combat, sur les effectifs serbes qui furent engagés. Défense de citer d'une façon précise, même sans donner aucun chiffre, aucune division ou régiment, car les Bulgares, ayant

combattu côte à côte avec les Serbes lors du premier conflit balkanique, connaissent très exactement la force des divisions et des régiments.

On le voit, toutes les précautions sont prises pour éviter de donner à l'ennemi la moindre indication et, s'il y a lieu de louer l'état-major serbe d'avoir permis aux journalistes de pouvoir correctement et impartialement renseigner le public, on ne peut le blâmer d'avoir pris soin que les renseignements obtenus par nous jusqu'en pleine bataille ne profitent aux adversaires.

Cependant mon « paquetage » est terminé. Je n'ai toujours que ma valise et ne m'occupe guère d'augmenter mes ressources. Pourvu que la guerre ne dure pas trop longtemps !

Nous partons, en une petite colonne pittoresque, attachés militaires et correspondants de guerre. Certains iront à cheval. Pour les autres, on a frété d'antiques véhicules, réquisitionnés à Uskub et à Koumanovo, qui rappellent assez bien l'équipage de triste mémoire avec lequel j'ai tenté la veille de rallier le quartier général.

La route que nous suivons vaut ce que valent toutes les routes des Balkans, moins que rien. Les Serbes pourtant ont réquisitionné dans le pays des corvées de travailleurs qui, avec les

sapeurs du génie, s'acharnent à transformer en chemins des sentiers tout juste bons pour des chèvres. Il y passe maintenant nuit et jour de longues théories de ces chariots à bœufs qui servent, à l'aller, au transport des munitions et des vivres, au retour, à celui des blessés.

Au tournant d'un des interminables lacets par lesquels notre chemin grimpe jusqu'à la crête, un de ces chars est arrêté, peut-être pour laisser souffler les bœufs que surveille un paysan paisible. Entre les ais branlants, sur une botte de paille, un soldat est étendu, cramponné à l'un des montants qu'il serre de toutes ses forces, sans doute pour étouffer les cris de douleur que lui arracheraient les cahots. Un second soldat, blessé aussi, mais seulement au bras, qu'il porte en écharpe, regarde, apitoyé, son camarade.

Quand nous arrivons à leur hauteur, le second salue militairement, puis placidement il allume une cigarette en attendant le départ.

L'un et l'autre portent attachée au veston une fiche.

J'ai dit dans *Les Victoires serbes* quelle avait été l'organisation du service sanitaire serbe et combien le pansement individuel dont chaque soldat est muni a rendu de services ; mais je n'avais pas parlé de cette fiche, que chaque

soldat blessé reçoit dès son premier pansement. Outre la description minutieuse de sa ou de ses blessures, elle porte les renseignements qui peuvent être nécessaires pendant son indisponibilité. Elle sert à son traitement et à son entrée à l'ambulance de campagne, à son évacuation sur les hôpitaux intérieurs. Elle lui assure, sans autre formalité, le transport par convois ou par trains sanitaires. Elle lui procure pendant sa convalescence les soins gratuits des médecins civils; enfin elle lui tient lieu de titre de congé, lors de sa rentrée au corps, dès qu'il est rétabli.



Un peu avant d'arriver à notre nouveau camp, nous dépassons sur notre gauche une position fortifiée, abandonnée par les Serbes dans leur mouvement en avant. C'est l'emplacement de l'une des batteries qui réussirent à briser l'élan de l'envahisseur. Au prix de quels efforts les pièces avait-elles pu être hissées sur ce terrain si difficile? On aperçoit nettement les épaulements des petits Schneider qui firent merveilles, et qui maintenant continuent plus loin leur œuvre de mort et de destruction.

Mais l'implacable soleil de juillet, qui nous met sur la tête comme une chape de plomb, éclaire aussi des spectacles plus réjouissants.

Mon confrère, Herr professor Kustchbach de l'A. B. C. de Berlin et du *Leipziger Nachrichten* de Leipzig, un brave homme d'ailleurs, doublé d'un journaliste très averti, faisait naturellement partie de notre « détachement ».

Agé d'une soixantaine d'années, le correspondant germanique, aimant peu le cheval, occupait l'un des fiacres. La difficulté de nos déplacements quotidiens n'avait point éteint en lui le goût de la coquetterie ; tandis que nous portions la tenue à peu près obligatoire en semblable occurrence : casquette de voyage ou chapeau mou, complet de chasse et leggings ou jambières, l'excellent docteur Kustchbach avait, lui, jugé à propos d'arborer un accoutrement suivant son goût, de toute autre élégance : un complet immaculé de la plus éblouissante flanelle blanche l'aurait fait passer facilement pour un joueur de tennis gagnant le « court » ; mais sa rouge figure et ses lunettes d'or le désignaient clairement pour un compatriote du célèbre professeur Knatschké, le joyeux héros de notre cher Hansi.

Herr Professor Kustchbach se prélassait donc dans son « coupé » d'occasion et prenait avec

nonchalance, à l'arrière-garde de notre petite colonne les airs désabusés d'un petit-maitre à la promenade. Mais il avait compté sans les fondrières et les ornières des chemins de Macédoine qu'utilise d'ordinaire une société moins sélect.

Tout à coup un vacarme et des hurlements nous parviennent. Serions-nous attaqués? Nos flanc-gardes bousculées auraient-elles laissé passer une bande de comitadjis animée d'intentions peu aimables à notre égard? Nous distinguons des Mein Gott! des Donnerwetter! des Teufel! à n'en plus finir. Français, Anglais, nous volons au secours de notre confrère allemand, mais un fou rire nous prend tous.

A un détour du chemin, sa voiture a versé aussi bien que peut le faire une voiture à quatre roues. Elle est exactement sens dessus dessous, les quatre « fers » en l'air. Le cocher, placidement, s'occupe à détacher son cheval, retenu encore dans les brancards brisés; à quelques pas de là, l'infortuné Kustchbach, projeté pitoyablement, a atterri sans douceur au plein milieu d'un lac de boue dont nos chevaux étaient tout à l'heure sortis avec peine. Le fastueux complet de tennis est dans un état! Heureusement son propriétaire qui jure, jure sans arrêt, n'est que con-

tusionné. Nous le sortons de sa fâcheuse position, crotté des pieds à la tête, et nous le replaçons dans sa voiture remise sur roues.

Nous arrivons sans autre incident à Tsrni-Vrh, où la cuisine du quartier général partie pendant la nuit nous a devancés. Nous y prenons le plus délicieux thé que j'aie bu de ma vie.

Si je n'ai pas eu pendant le voyage la malchance de mon confrère Kustchbach, il m'a été du moins donné de faire la différence entre la première campagne serbe, où j'ai souvent été quasiment gelé, et l'actuel conflit, car je viens de récolter un coup de soleil qui m'enflamme toute la face.

De Tsrni-Vrh, situé à plus de onze cents mètres d'altitude, nous apercevons tous les détails du terrain où s'est déroulée la bataille de la Brégalnitsa, terrain de hautes montagnes, mais largement ondulé.

Devant moi se dresse un rocher escarpé, précédé d'une succession de contreforts. C'est le Drenek, où la bataille fut si sanglante. A sa droite, la cote 550 masque en partie la cote 650, parallèle plus lointaine derrière laquelle se dissimulent à l'horizon Istip et la vallée de la Brégalnitsa. A gauche du Drenek, le massif de Retké Boukvé apparaît énorme et dentelé.

Et de suite je note une observation qui me frappe immédiatement : c'est l'importance que dans la guerre moderne prennent tranchées et abris divers.

Tout le terrain, vallons, pentes et crêtes, bouleversé par la mitraille, est creusé en tous sens de petits fossés hérissés de petits remblais, fortifications temporaires, nombreuses tranchées d'approche parallèles, et, sur les pentes, souvent reliées par les lacets des chemins créés en plein combat par le génie, pour livrer passage aux canons. L'offensive serbe, grâce à la pelle et à la pioche, reste écrite sur la terre. La grosse voix des canons s'est tue, le silence s'est fait maintenant, mais la bataille se lit encore ici, jusqu'en ses moindres détails. Par endroits, les petites tranchées, à peine distantes d'une trentaine de mètres, indiquent l'opiniâtreté du combat.

En d'autres points, de longues bandes noires s'aperçoivent au-dessus desquelles planent de mouvants points, noirs également. A notre approche, c'est une envolée de milliers et de milliers de corbeaux croassants.

Pauvres morts ! enterrés seulement sous quelques pelletées de terre, leur repos éternel n'est même pas respecté. Les voici maintenant la proie des oiseaux et des bêtes rapaces.

Sur les pentes du Drenek, les cadavres bulgares étaient si nombreux que l'armée serbe leur donna pour sépultures les tranchées mêmes où la mort les avait frappés. Et, vision d'horreur ! de la mince couche de terre qui les recouvre, de lugubres moignons déchiquetés sortent de place en place et se tendent vers le ciel, comme pour une dernière supplication ou une ultime menace.

Une odeur fade, écœurante à défaillir, empuantit l'air surchauffé et oblige à fuir ce charnier d'épouvante.

Plus heureux que les vaincus, les soldats serbes ne dorment pas leur dernier sommeil dans l'anonymat et l'entassement. Rangées, comme en ordre de bataille, des centaines et des centaines de petites croix blanches marquent leurs tombes et portent inscrits le nom et le régiment de celui qui ici tomba pour la patrie !

A TSRNI-VRH

Quelle grandeur, mais aussi quelle tristesse ! Il est impossible de contempler de pareils tableaux sans qu'il en reste une impression de mélancolie qu'on a de la peine à secouer.

Nous étions encore là, le lieutenant-colonel Fournier et moi, devant les pentes et les crêtes, cimetières de tant de braves, envahies lentement par le crépuscule, lorsque le prince Alexandre vint à nous, la main tendue :

« — Permettez, nous dit-il, à un ami sincère
« de la France, de serrer bien cordialement, en
« ce jour, la main de deux Français. »

Donc, si loin, à 3,000 kilomètres de Paris, le prince héritier du trône de Serbie, au milieu des préoccupations que lui apportait la direction de la plus importante armée serbe, pensait, à l'oc-

casion de notre fête nationale, à saluer la France en nos modestes personnes. Je ne sais qui, du lieutenant-colonel Fournier, ou de moi, était le plus ému...

15 juillet. — Notre bivouac, à droite d'une route qu'achèvent de construire les soldats du génie du deuxième et du troisième ban, est installé sur un mamelon ombragé par quelques arbres, à près de mille mètres d'altitude. L'air est pur, le panorama immense et magnifique, mais le soleil brûle. Sur les sommets voisins, à une portée de fusil des avant-postes, et autour de notre camp, un cordon de sentinelles veillent nuit et jour. Bien que les armées bulgares soient repoussées, on peut toujours craindre dans ce pays de montagnes quelque incursion de bandes de comitadjis.

Le prince héritier et le général Boyovitch étudient la carte étendue devant eux dans une hutte de branchages, et sous les tentes ardentes de lumière, les officiers d'état-major travaillent ou transmettent leurs ordres par le téléphone de campagne ou la T. S. F., dont l'antenne se dresse à une centaine de mètres. De temps en temps, un officier d'ordonnance s'éloigne à cheval ou en automobile dans la direction des troupes manœuvrant sur le vaste échiquier des hauteurs

qui nous entourent, vers l'armée ennemie de Kustendil que commande aujourd'hui le général Petroff, après le général Dimitrieff.

Ce labour, dont dépend la victoire, s'exécute dans un calme remarquable. Pas un cri, pas une exclamation ne trouble la paix du camp. Les seuls bruits sont les chansons des grillons au soleil et le roulement sourd des canons qui tonnent vers l'ancienne frontière. C'est l'artillerie serbe qui repère les positions ennemies pendant que, dans la vallée et à mi-flanc de notre monticule, les derniers convois se hâtent de porter des munitions vers les premières lignes. Tandis que les deux armées s'observent et prennent position avant de se lancer une nouvelle fois l'une contre l'autre, les rapports des commandants des divisions sur la grande bataille de la Bregalnitsa arrivent au quartier général.

Non seulement les Bulgares attaquèrent leurs alliés de la veille par surprise, en les attirant même en certains points en de véritables guet-apens, mais, pires que les sauvages, pires que les Albanais dont, au cours de la guerre balkano-turque, j'ai constaté naguère avec horreur les atroces cruautés, ils se sont rendus coupables de crimes monstrueux qu'il faut que l'Europe connaisse.

Non seulement ils ont achevé de nombreux blessés, tandis que les Serbes relevaient et soignaient leurs ennemis comme leurs propres blessés, mais voici pis encore. Dans son rapport officiel, le prince Arsène, commandant de la cavalerie, déclare avoir rencontré sur la Platchskavitza, chaîne de montagnes à l'est d'Istip, des prisonniers et des blessés serbes assassinés par les Bulgares après d'effrayantes mutilations. « J'ai trouvé leurs cadavres, déclare-t-il, les yeux arrachés des orbites. Et, poussant la cruauté jusqu'au sadisme, leurs bourreaux avaient coupé les parties sexuelles à quatre de ces malheureux. »

Mon confrère russe Tchernoff, qui arriva à Krivolak, vers la fin de la bataille, a vu, sur les positions momentanément enlevées par les Bulgares, des blessés crucifiés. Aux uns, on avait coupé la langue ou le nez et les oreilles, aux autres on avait crevé les yeux. J'ai causé moi-même avec un petit soldat serbe, qui, fait prisonnier pendant les premiers combats, vient de revenir affreusement mutilé. Affolé par la torture, pendant que ses camarades étaient assassinés devant lui, il supplia les Bulgares de l'épargner :

« Ne me tuez pas, j'étais à Andrinople, j'ai
« même été décoré par notre roi », leur dit-il.

On lui rendit la liberté, mais après lui avoir

coupé les deux oreilles, en ajoutant qu'il devait être heureux de s'en tirer à si bon marché!

*
**

Journée morte aujourd'hui. Journée d'attente; l'expectative est énervante quand on entend le canon au loin et qu'on est cloué au quartier général. Les renseignements y parviennent sans doute avec toute la rapidité désirable, mais, tout de même, on ne voit pas la bataille. Or je suis venu surtout pour voir!

Des rapports arrivent qui nous éclairent sur la violente canonnade de la journée.

A l'extrême gauche des lignes serbes, les Bulgares occupaient la position de Djouti-Kamik, d'une altitude de 1592 mètres, fortement retranschée, et dont les approches étaient défendues par des réseaux de fil de fer barbelé. Cette position formait une menace perpétuelle pour l'aile gauche serbe.

Cet après-midi, une colonne volante composée de cavalerie, d'un corps de volontaires avec des mitrailleuses et de trois pièces Schneider de montagne se lança par la vallée de la Ptchinia à l'attaque de cette position, la tourna et, la prenant à

revers, força les Bulgares à se replier en hâte. La cavalerie serbe se lança à leur poursuite dans la direction de Doukat, localité de la frontière, et, pénétrant sur le territoire bulgare, fit de nombreux prisonniers.

16 juillet. — Désolé d'être tenu trop loin des opérations, délaissant les délices du quartier général, je demande, en mon nom et au nom de mes confrères, à partir sur la ligne de feu.

Le général Boyovitch ne veut pas prendre sur lui de nous laisser gagner l'avant-ligne. Il va en référer au généralissime Poutnik.

La journée est encore perdue. Pour ne pas rester inactif, je me décide à faire l'ascension du sommet de Tsrni Vrh, où les obusiers Schneider de l'armée serbe eurent un rôle prépondérant au cours des premières journées de la bataille de la Brégalnitsa. Cela ne va pas tout seul, car, à maintes reprises, je suis arrêté par les petits postes qui protègent le bivouac du quartier général.

Une agréable surprise m'attend à mon retour. L'autorisation d'aller plus avant est accordée. Nous partirons demain pour Kriva-Palanka.

DE TSRNI-VRH
A KRIVA-PALANKA

17 juillet. — Levés avec le jour, nous partons dès 5 heures. Nous sommes sept que la reculade des Bulgares et les succès des Serbes entraînent jusqu'à Kriva-Palanka. Notre petite colonne, dont le capitaine d'état-major Stoïanovitch, breveté de notre école de guerre, assume la direction, marche en deux groupes.

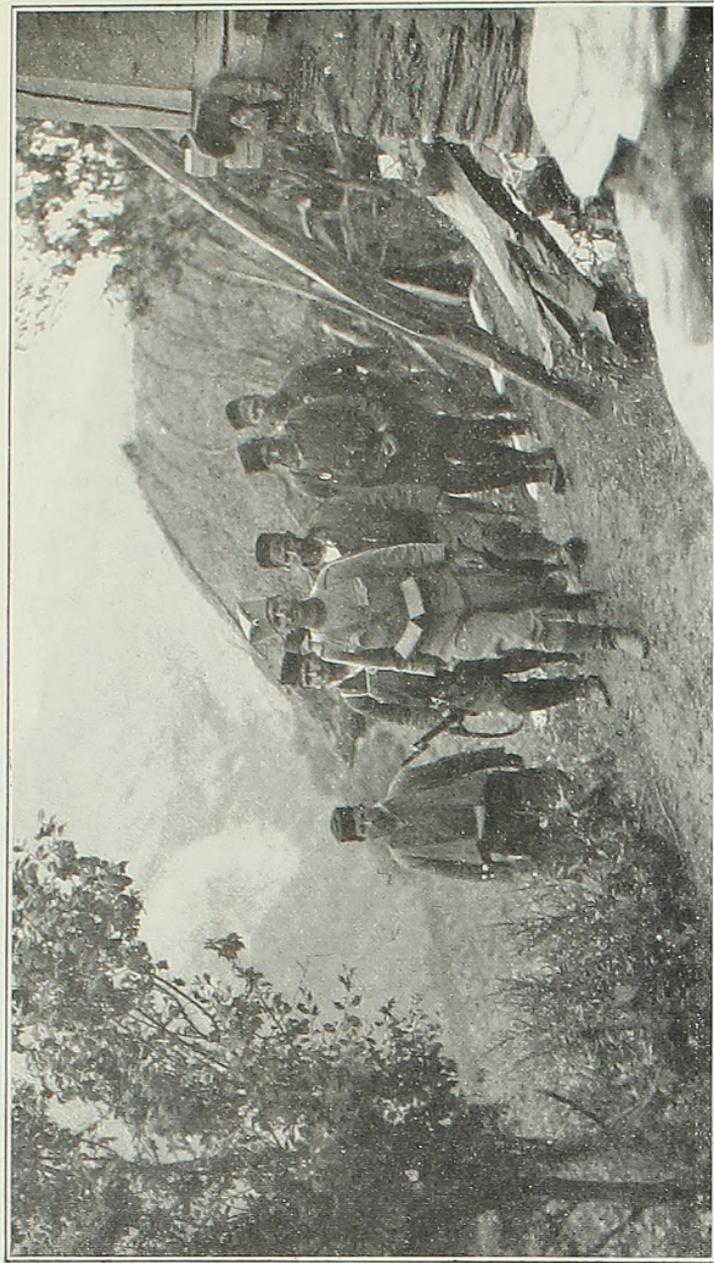
Le premier est formé par les correspondants de guerre et leur aimable guide. Le second est constitué par le convoi des bagages, auquel j'ai confié ma très modeste valise. D'aucuns parmi nous ont enfourché leur habituelle monture; d'autres, partisans du moindre effort, se sont contentés de « sapins », toujours les mêmes, réquisitionnés pour notre usage.

Quant aux gros colis, ils ont été arrimés avec les tentes sur des chars à bœufs. Confiés aux soldats ordonnances qu'on a bien voulu nous affecter, ils suivront le même chemin que nous, de leur train lent, mais toujours égal, et n'arriveront qu'un jour après leurs propriétaires.

En quittant Tsrni-Vrh, nous empruntons d'abord un sentier escarpé, simplement élargi par le génie, avec le concours des corvées de travailleurs réquisitionnés, pour arriver à rendre praticables des lacets à angles parfois aigus. On est frappé de stupéfaction en songeant que l'artillerie serbe de toute la première armée, y compris les lourds obusiers, est passée par ce chemin d'une viabilité si incertaine. Soudain une nouvelle accablante nous parvient. Notre arrière-garde, — en l'espèce la charrette de Réginald Kahn et de Penennrun, grâce à laquelle, véritables Sybarites, ils se font suivre de leurs malles, provisions, tente et lit de camp, a subi un désastre qu'on nous représente comme irréparable.

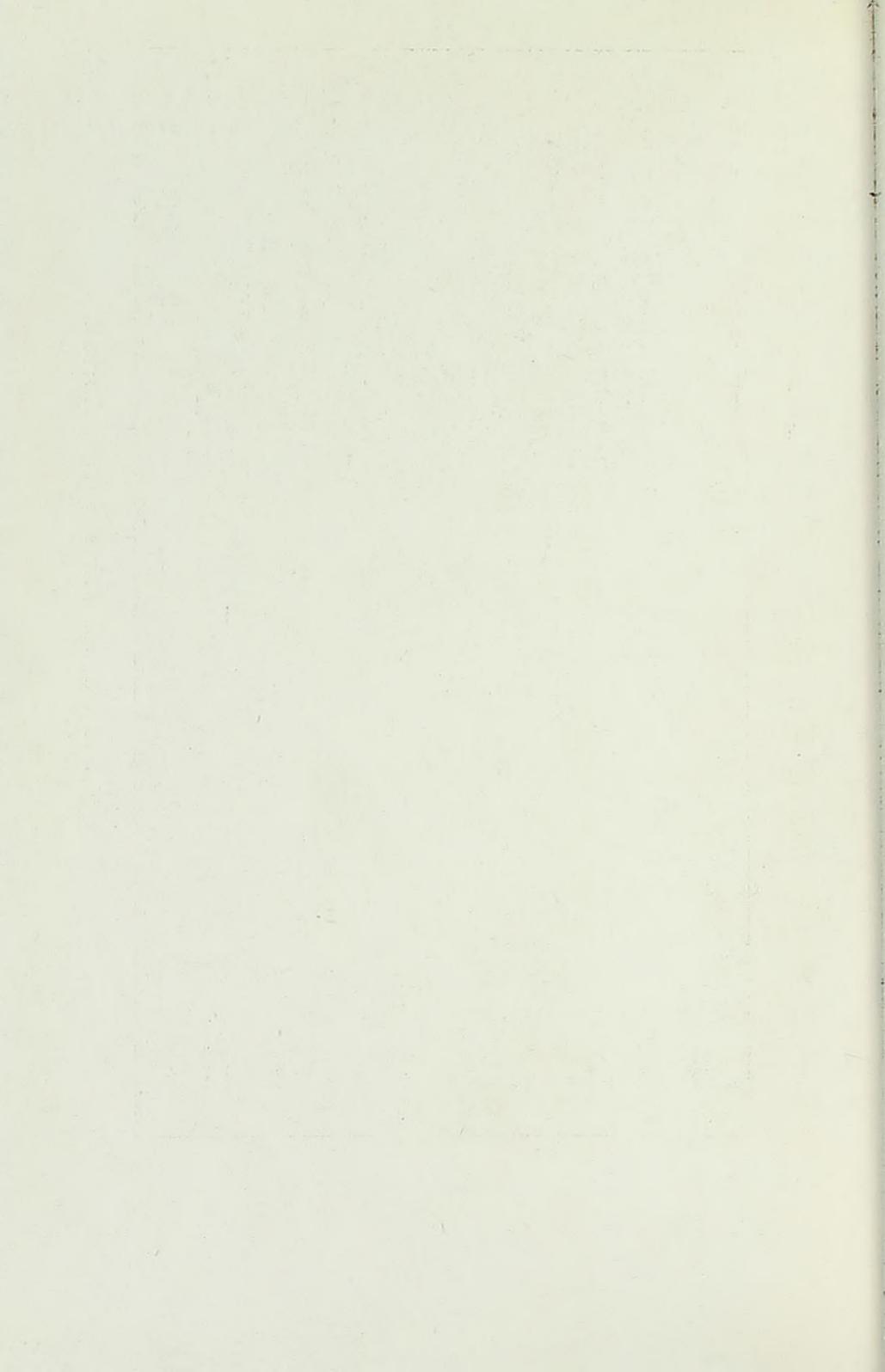
Dans une descente, il est vrai presque à pic, cette voiture, dont les chevaux sont incapables de retenir le poids du véhicule, est tombée en avalanche sur le fiacre du pesant correspondant du *Leipziger Nachrichten*, notre très honoré confrère Kustchbach...

Dans les montagnes autour de Kriva-Palanka.



Une patrouille de volontaires en reconnaissance.

(Phot. Teheroff).



Une fois de plus, nous volons à son secours. Heureusement, cette fois encore, le docteur Kustchbach n'a que des contusions sans gravité, mais il l'a échappé belle. Sans les broussailles qui le retinrent et amortirent sa chute, il tombait dans un précipice d'au moins une vingtaine de mètres. Hélas ! du sac d'œufs, qui devait se transformer à la grand'halte en un savoureux déjeuner, des bouteilles d'eau minérale, qu'imprudemment nous avons placées dans la capote de la voiture, il ne reste qu'une horrible omelette, bientôt cuite par l'ardent soleil.

Décidément, dans cette campagne les œufs, comme aussi notre confrère Kustchbach, sont voués au mauvais sort !

Le docteur remis sur pied, les véhicules, tant bien que mal, plutôt mal que bien, réparés avec quelques branches d'arbres et des cordes, nous poursuivons notre route. L'étape en effet sera longue. Plus de soixante kilomètres, par ces routes impossibles !

Nous longeons le champ de bataille de la Brégalnitsa à travers les monts abrupts de la Plavitz. Le soleil chauffe terriblement. Il tombe implacable sur nos têtes et embrase le sol, d'où monte une chaleur plus intolérable encore.

A ma droite voici Kratovo, toute petite ville, un

bourg plus exactement, comme étouffée sous les hautes murailles de roc sombre qui la surplombent presque à pic.

Ainsi que dans toutes les agglomérations turques, les toits sont rouges et dominés par quelques minarets blancs. Le capitaine Stoïanovitch nous affirme qu'il y a là des ruines curieuses de l'antique époque byzantine. Les habitants ont disparu; dans les champs abandonnés, quelques femmes aux jupons misérables desquelles s'accrochent de pauvres petits marmots qui n'ont sans doute plus de pères.

La route ardente allonge indéfiniment ses lacets escarpés parmi les hautes collines. La guerre est passée par ici avec toutes ses horreurs. Tout a été détruit, les riches fermes comme les pauvres chaumières.

Nous faisons la grand'halte auprès d'un bouquet d'arbres, à l'abri desquels fut installée autrefois une manière de caravansérail très fréquenté. C'est certainement un coin charmant. Il n'en subsiste plus rien aujourd'hui.

Enfin, toujours sous un soleil saharien, par les monts Lisée, nous rejoignons, à hauteur de Stratsin, la grande route de Koumanovo à Kriva-Palanka. C'est une des rares routes de la

Turquie à chaussée empierrée. Elle continue par Kustendil et conduit directement à Sofia.

Cette route, de la largeur de nos routes nationales, suit la vallée de la Kriva. C'est, je l'ai dit, actuellement la grande voie de liaison entre les différents éléments de la première armée, en train de se concentrer devant la frontière bulgare. C'est dire si elle est utilisée ! Jusqu'à l'horizon, devant et derrière nous, son tracé est marqué par d'épaisses colonnes de poussière jaunâtre qui s'élèvent sous le passage des deux courants de convois.

C'est un incessant défilé de ces chars à bœufs qui depuis neuf mois ont parcouru la péninsule d'Andrinople à Scutari et à Salonique, et qui avancent aujourd'hui, lents mais inlassables, vers la Bulgarie.

De lourds camions automobiles les dépassent dans une aveuglante poussière, accélérant le ravitaillement en vivres ou en munitions, ravitaillement qui s'exécute d'ailleurs avec facilité.

Partout des sentinelles, des petits postes du troisième ban ; les hommes montrent des visages aux barbes hirsutes ; ils veillent sur les routes, sur les ponts, sur les points d'eau, sur tout enfin ce que l'ennemi peut avoir intérêt à détruire ; leur garde vigilante ne connaît aucun repos, car les

coups de main des comitadjis bulgares sont à redouter.

Nous apercevons en pleins champs de grandes tentes sur lesquelles flotte le drapeau à croix rouge, qu'on a si justement appelé « l'étendard de la pitié ». Ce sont des hôpitaux de campagne. Là encore, la chaux vive nous annonce la présence du terrible choléra.

Blanc de poussière de la tête aux pieds, à moitié étouffé et aveuglé, j'arrive enfin à Kriva-Palanka, après un dur voyage de douze heures. Il est 6 heures du soir.

La petite ville est située au confluent de la Kriva et d'un de ses affluents, dans un cadre de hautes montagnes sur les pentes desquelles s'étagent ses masures basses, aux toits de tuiles immuablement rouges, dominés par quelques minarets blancs et pointus et par une minuscule église orthodoxe.

C'est immédiatement derrière les crêtes voisines que se trouvent les positions de la première armée.

Quel prodigieux effort ! Comment dans un pays pareil la concentration des troupes a-t-elle pu être opérée ? Il semble au profane que je suis qu'il soit impossible de les y faire évoluer.

De combien de sang seront payées les victoires

qui donneront au vainqueur la clé des positions perchées sur des sommets à peine accessibles et où l'adversaire a installé des fortifications complètes ?

Les Bulgares opposent à la première armée serbe leur troisième armée commandée par le général Pétrof et une partie de leurs quatrième et cinquième armées, repoussées de la Macédoine et de la région de Pirot (1), où elles ont été en partie défaites. Ils se sont si fortement retranchés sur les hauteurs que toute la ligne de démarcation de l'ancienne frontière bulgare-turque est devenue une véritable forteresse.

Rejetés sur le sol même de leur patrie, après avoir perdu la première manche, ils jouent là leur dernier atout. Aussi doit-on s'attendre de leur part à une défense acharnée.

Les Serbes se sont, eux aussi, formidablement retranchés devant Kriva-Palanka et semblent à l'abri de toute surprise. Leurs colonnes volantes exécutent à chaque instant des attaques partielles qui jusqu'ici se sont terminées à leur avantage.

Depuis le début de la guerre, c'est la première

(1) Voir le chapitre spécialement consacré aux hostilités sur la frontière serbo-bulgare.

fois que deux armées vont avoir à manœuvrer en masse au milieu d'une région entièrement montagneuse et où les hauteurs de 2,000 mètres ne sont pas rares. Les effectifs en présence atteignent le chiffre de 300,000 hommes.

AVEC LA PREMIÈRE ARMÉE SERBE

Abandonnant tente et lit de paille, je suis cantonné chez l'habitant. Mon logis est certes moins pittoresque, mais il est plus confortable ; il se trouve sur la hauteur de la rive gauche de l'affluent de la Kriva, la Douratska.

Sous la conduite d'un notable de la ville, je suis entré dans cette maison où une vieille dame à bandeaux blancs, sa fille et ses petits-enfants, des Macédoniens d'origine serbe, m'ont accueilli avec une exquise bonne grâce, m'offrant leur meilleure chambre où, luxe depuis longtemps inconnu, j'aperçois un excellent lit de cuivre.

Un long divan entoure la pièce, à la mode turque, invitant à de délicieuses rêveries.

Hélas ! il n'en peut être question pour moi.

Je suis logé, mais pas nourri. Il ne faut pas

compter sur mes hôtes ; les pauvres gens sont eux-mêmes réduits à la portion congrue. Je me mets en quête de provisions. Partout la même réponse : « *Néma !* »

Ma subsistance, je m'en rends compte, sera un problème auquel il me faudra chaque jour trouver une solution nouvelle. Il n'y a plus de vivres. Tout a été mangé ou emporté par la première armée, plus de 100,000 hommes, qui se trouve retranchée sur les crêtes voisines. Il n'y a plus rien. Même au poids de l'or, on ne trouverait pas à acheter une allumette !

Malgré ma situation précaire, ma joie est grande, car je suis à pied d'œuvre. Il n'est pas possible en effet d'être plus près de la ligne de feu.

De ma chambre je domine en partie Kriva-Palanka. J'aperçois, entre de petites maisons irrégulières, la Kriva et la Douratska qui roulent impétueusement leurs eaux jaunâtres, bordées de hauts peupliers, arbres préférés des Turcs.

Au confluent des deux rivières, dans un coin charmant, Kann et Penennrun ont monté leur tente devant un petit café turc.

Déjà ils sont installés. Leur marmite de campement chante sur le feu de bois improvisé ; ils déballet de savoureuses conserves. Affamé, l'œil

brillant d'envie, je m'approche..... Comme j'excuse les ventres creux qui n'hésitent pas à faire un mauvais coup !..... Mais confraternellement on m'invite à partager le repas.

De son côté, ému de ma misère, le commandant de la place, un brave homme d'officier du 3^e ban, a fait l'impossible pour me procurer, et en même temps à mes camarades, la pitance quotidienne. Bientôt, devant la petite guinguette turque, au bord de l'eau, nous faisons en effet bonne chère, malgré la crainte du choléra.

Puis, après avoir, suivant nos goûts, savouré le café brûlant ou le thé du cabaretier ottoman, nous nous séparons pour aller prendre un repos bien gagné.

Cependant, tout près, la grosse voix des canons serbes répond sans arrêt aux pièces bulgares.

18 juillet. — Il pleut, il pleut sans relâche d'une pluie tantôt torrentielle, tantôt fine et pénétrante qui traverse les vêtements les plus épais.

Les habitants restant à Kriva-Palanka ont été rassemblés au son du tambour. Ils doivent se présenter aux bureaux de la place, où seront formées les équipes nécessaires aux transports et aux travaux d'aménagement des routes.

La canonnade gronde toujours.

Malgré mon désir de me porter immédiatement

sur les positions mêmes, je dois en attendre l'autorisation.

Ahuri de se voir accaparé par les correspondants de guerre, ou peut-être satisfait du gain qu'il a fait sur nous la veille, le patron du café turc chez qui nous avons trouvé thé ou café, seuls breuvages permis en temps de choléra, a mis la clé sous la porte et est parti..... sans laisser d'adresse !

Nous portons nos doléances au commandant de la place. Aussitôt il fait d'autorité rouvrir l'auberge où, à partir de ce jour, nous vivrons en popote, grâce à nos soldats ordonnances.

LES HOSTILITÉS AUTOUR DE KRIVA-PALANKA

Les premiers jours de la guerre, deux divisions, Danube premier ban et Danube deuxième ban, aile gauche de la première armée serbe, occupaient seules l'ancienne frontière bulgare-turque. La division du Danube premier ban, à droite de la route de Koumanovo-Kriva-Palanka, et la division du Danube deuxième ban, à gauche de cette route jusqu'à la frontière serbe au nord-ouest.

Devant elles se trouvait l'armée bulgare de Kustendil, commandée par le général Radko Dimitrief, promu, quelques jours plus tard, généralissime des armées bulgares.

La division du Danube, deuxième ban, formant le pivot de la conversion des troupes serbes, avait ordre de demeurer sur ses positions, bien qu'elle eût pu bousculer aisément le cordon bul-

gare assez faible qui, les premiers jours, défendait la route Kriva-Palanka, Kustendil, Sofia.

Les Bulgares mirent à profit cette inaction.

Après quelques rudes engagements, le 1^{er} juillet sur Dévé-Baïr, le 2 juillet autour de Kitka, Tsar-Vrh et Kamenita-Tchesma et contre Gédilovo, la cote 1199 et Ositché, ils ouvraient le 3 juillet le feu sur le front Tsar-Vrh, Bez-Baïr, cote 1397, Kiselitsa, cote 1199. Une division entière formait leur centre devant Bez-Baïr et la cote 1397.

Vigoureusement soutenus par un violent feu d'artillerie, les Bulgares s'emparaient de Dévé-Baïr et de Gédilovo, d'où, sans prendre de repos, ils tentaient de se rendre maîtres de la cote 1031, quand, vers midi, le général Rachitch, commandant la division du Danube, deuxième ban, fit une diversion avec trois bataillons et demi, de la cote 1199, vers la cote 1297, et, à 2 heures, le 9^e régiment, deuxième ban, arrivait avec trois batteries renforcer les défenseurs de la cote 1031 qui s'avancèrent aussitôt contre Gédilovo. Au cours de ces combats, le détachement serbe (deux bataillons et une section de mitrailleuses) posté à Golémi-Vis, battait l'ennemi de flanc.

Pour sa part, à gauche de la route Koumanovo, Kriva-Palanka, la division du Danube, premier

ban, repoussait l'attaque de Kali-Kamen, menée par les Bulgares simultanément de Devé-Bair, Rouïen et Kitka.

A la fin de la journée, les deux divisions serbes occupaient la ligne Kiselitsa, cote 1199, cote 702, Kali-Kamen, Kamemta-Tchesma, Tsar-Vrh, Retké-Boukvé.

Le 4 juillet. — Gédilovo était repris et la division du Danube, deuxième ban, se trouvait dans la situation suivante : trois bataillons du 9^e régiment, deuxième ban, à Kiselitsa ; le 8^e régiment, deuxième ban, avec le 4^e bataillon du 9^e régiment, sur le front Ositché, Doubrovnitsa, Podrzikogni ; le 7^e régiment, deuxième ban, avec un peu de cavalerie et une demi-batterie à Golemi-Vis et, en territoire bulgare, dans les monts Tlomino. Enfin la cavalerie divisionnaire servait, à Djouti-Kamik, de liaison avec l'extrême aile droite (division de la Choumadia, deuxième ban, et les régiments du troisième ban) de la deuxième armée serbe, demeurée en Serbie.

Le 5 juillet au matin, un grand mouvement de troupes bulgares se dessinait de Dévé-Bair vers Gévavino et Golémi-Vis. A 10 heures, l'ennemi occupait à nouveau Gédilovo.

Sur la droite, la division du Danube, premier ban, s'emparait de Kitka à midi et balayait le

terrain vers Kotchana, pendant que le général Radko Dimitrief portait son effort vers l'aile gauche de la division du Danube, deuxième ban, traversait en forces la frontière, bousculait et anéantissait presque sur la petite Tsertsoria le 4^e bataillon du 7^e régiment, deuxième ban.

Après un repos de vingt-quatre heures, les Bulgares, le 7 juillet, s'emparaient de la grande Tsertsoria, d'où ils repoussaient le 7^e régiment (trois bataillons et demi) jusqu'à Golémi-Vis.

Le général Rachitch à Gradats, le 9^e régiment, deuxième ban, à Kiselitsa, et le 8^e régiment, deuxième ban, sur le front Ositché, Doubrovnitsa, Podzrikogni, assistaient, impuissants, dans ce terrain de hautes montagnes, à la marche en avant de l'ennemi.

Le 8 juillet, le 7^e régiment devait reculer encore jusqu'à Tchoupino-Brdo.

Le général Rachitch, contraint de dégarnir ses autres positions, envoya deux bataillons du 8^e régiment et le 2^e bataillon du 9^e régiment à son secours.

Lui-même accourut à Tchoupino-Brdo.

— « Mes enfants, dit-il à ses soldats, il faut tenir ici... coûte que coûte ! »

En effet, la perte de Tchoupino-Brdo, c'était la route Belina-Stratsin ouverte à l'armée bul-

gare ; c'était l'aile gauche de la première armée serbe tournée et l'armée bulgare ne rencontrant plus aucune défense sérieuse vers Koumanovo-Uskub ; c'était enfin la première armée serbe, victorieuse sur la Brégalnitsa, prise à revers !

Le 9 juillet, le 7^e régiment, deuxième ban, occupe donc Tchoupino-Brdo avec les deux bataillons du 8^e régiment, deuxième ban, et le 2^e bataillon du 9^e régiment, deuxième ban, en réserve, en dessous et au sud de ces hauteurs, à Retké-Boukvé (1).

A 7 heures du matin, quatre régiments bulgares s'avancent par la petite Tsertsoria, la grande Tsertsoria et Golémi-Vis.

En hâte le général Rachitch revient à Retké-Boukvé, amenant avec lui la batterie d'artillerie du capitaine Bogdanovitch qui se défile derrière la crête et entre immédiatement en action.

Les deux bataillons du 8^e régiment, deuxième ban, se portent aux côtés du 7^e régiment.

L'ennemi continue à gagner du terrain.

Vers midi, les quatre mitrailleuses du 8^e régiment réussissent à atteindre Tchoupino-Brdo,

(1) Ne pas confondre cette position voisine de Podrzckogni avec celle du même nom qui, au sud-ouest de Tsar-Vrh, fut le théâtre de sanglants combats les 30 juin et 1^{er} juillet.

où, prenant position en croix, car la position est déjà cernée de toutes part, elles commencent leur besogne de mort : Tac, tac, tac, tac, tac.....

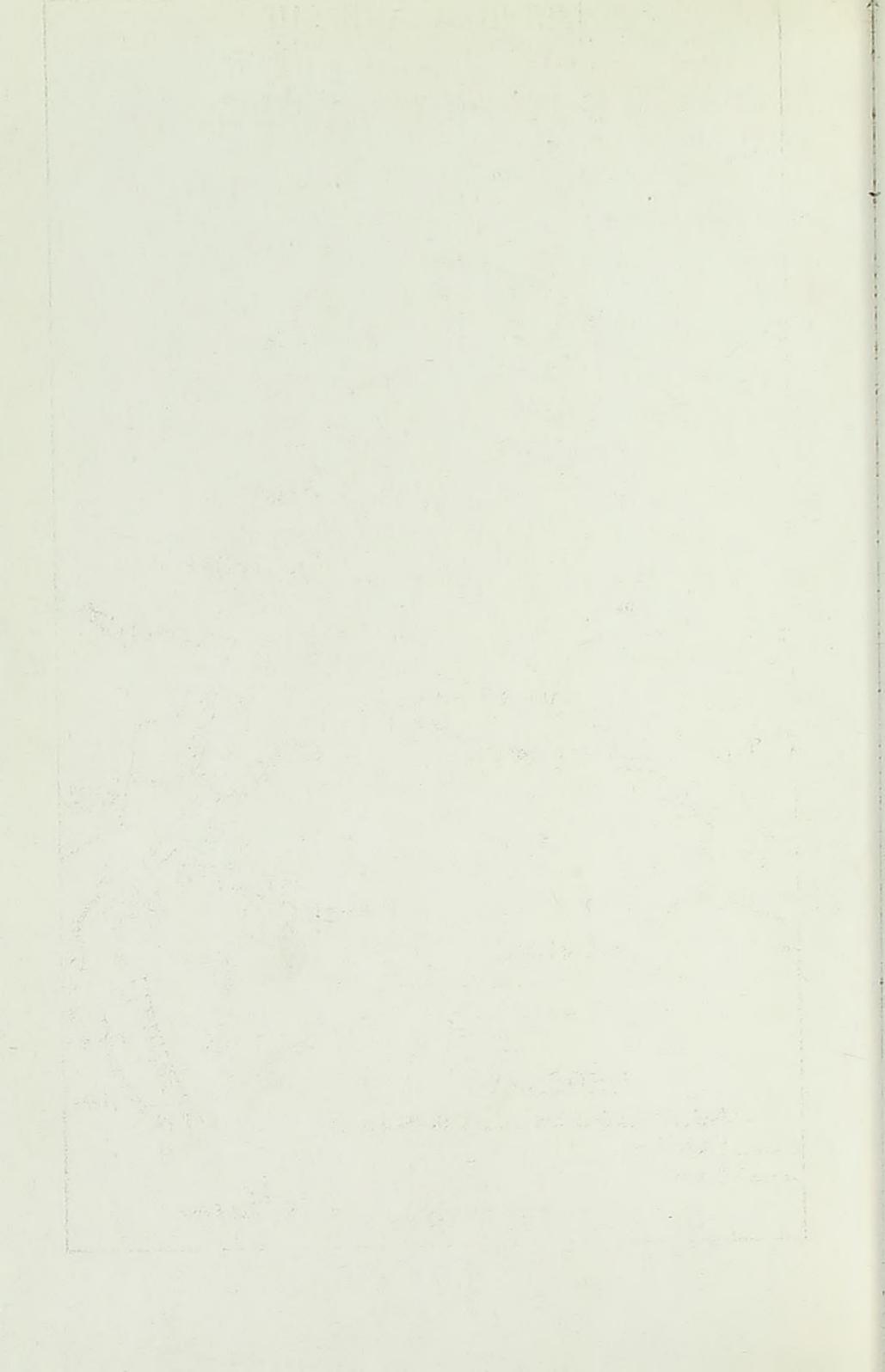
A 1 heure après midi il devient évident que le 7^e régiment, malgré l'aide des deux bataillons du 8^e régiment, ne peut plus tenir. La fusillade devient de moins en moins nourrie. A 1 h. 1/2, elle cesse. Il n'y a plus un fantassin debout. Le 7^e régiment a perdu 2,000 hommes!

Les Bulgares, victorieux, occupent Tchoupino-Brdo, à l'exception de la zone où les quatre mitrailleuses serbes, bien abritées, continuent leur tac, tac, tac, tac, tac...

Jusqu'au soir, abandonnées, isolées au milieu des morts et des mourants, vaillamment elles tiennent tête au vainqueur, reprenant leur tac, tac, tac... saccadé dès qu'il se montre à découvert.

Une page héroïque.

Le général Rachitch, demeuré à Retké-Boukvé avec la batterie d'artillerie et le 2^e bataillon du 9^e régiment, deuxième ban, ultime réserve qu'il a conservée près de lui pour n'être pas cerné avec son état-major par les forces ennemies de



la grande Tsertsoria, juge la situation désespérée.

Il donne à la batterie d'artillerie l'ordre de se retirer à Belina. Une seule pièce, commandée par le capitaine Zavitchitch, restera à Retké-Boukvé avec le 2^e bataillon du 9^e régiment. Puis, embrassant le capitaine Zavitchitch et le commandant du bataillon, le major Nicolas Blagoyévitch, vieil officier de carrière, vétéran de Slivnitsa (1), il s'écrie, la voix tremblante d'émotion :

« — Maintenant, mes enfants, il faut garder ça! (Retké-Boukvé)... Nicolas! tu le garderas, n'est-ce pas?... Tu me le promets?

« — Rasoumen, gaspodine Guénéral! » (Je comprends, monsieur le général!)

Les débris du 7^e et du 8^e régiment et les trois canons s'éloignent alors. Le rassemblement doit se faire à Belina, où rejoindront les deux derniers bataillons du 8^e régiment demeurés à Ositché, car on ne peut plus songer à défendre cette position.

La nuit est tombée. Dans l'obscurité les coups de feu éclatent. On se tâte. On se cherche. A

(1) Slivnitsa, où en 1885 les Serbes furent battus par les Bulgares.

10 heures, le lendemain 10 juillet, l'attaque de Retké-Boukvé commence. Nicolas Blagoyévitch se tient au centre de son bataillon. 70 mètres seulement séparent ses tranchées du bois épais où les Bulgares se sont massés. Les voici, quittant leur abri, qui s'avancent en rangs pressés ; mais une fusillade violente les accueille. Tous les coups portent. Ils ne peuvent réussir à franchir la distance pourtant si courte. Ils reculent avec de grosses pertes.

Ils se reforment dans le bois. Leur supériorité numérique leur donne la certitude de la victoire. Les Serbes savent qu'ils vont mourir. Ce sont des réservistes, presque tous des pères de famille, mais la patrie exige leur dévouement.

Le commandant Blagoyévitch court de tranchée en tranchée. Il est partout à la fois.

L'ennemi s'élançe à nouveau. Les Serbes, l'arme en joue, attendent, impassibles, comme à la manœuvre, car il faut ménager les munitions. Les Bulgares avancent toujours. Ils ne sont plus qu'à quarante mètres... Soudain un commandement bref retentit et, dans un fracas de tonnerre, une rafale de balles balaye leurs premiers rangs.

— Feu à volonté !

Les Bulgares, sous cette tempête mortelle, hésitent, s'arrêtent, plient par place. Leur élan

est de nouveau brisé, tandis que, plus haut que la clameur du combat, un rugissement monte vers le ciel :

« Jivio!... Vive la Serbie ! »

Pour la troisième fois, l'assaut de la position serbe, où morts et blessés s'accumulent, recommence. Les Bulgares atteignent les tranchées.

On se fusille à bout portant ; on se bat corps à corps, au couteau, à coups de hache ou de pioche. Toutes les armes sont bonnes.

— « Ne bougez pas, mes enfants!... Ne bougez pas ! crie le commandant Blagoyévitch. Si vous reculez, vous n'êtes pas des Serbes ! »

Les blessés eux-mêmes se redressent et, à genoux, continuent à se battre.

Enfin, le prodige s'accomplit. A nouveau, les Bulgares reculent.

Autour de Blagoyévitch, les hommes, dépoitraillés, sont noirs de poudre, de sueur, de sang...

Les Bulgares hissent une mitrailleuse dans les grosses branches d'un chêne séculaire, d'où elle plonge directement dans les tranchées serbes. Un sous-officier, le sergent Yovitch, se dévoue, rampe sous les balles jusqu'au pied de l'arbre. Il jette une bombe et, avec l'arbre brisé, mitrailleuse et servants s'écrasent à terre.

Sept fois, les Bulgares redonnent l'assaut. Sept fois, ils sont repoussés. Le terrain entre le bois et les tranchées serbes disparaît sous les morts et blessés. L'unique canon Schneider du capitaine Zavitchitch, tonne « *rauque* », m'a dit un survivant, d'avoir trop tiré.

Il est 7 heures du soir. Nicolas Blagoyévitch rassemble alors le reste de sa 3^e compagnie. D'un bond il saute hors des tranchées. Sabre et revolver en mains, les yeux flambants, il s'élançe, suivi de ses hommes.

Et, dans le crépuscule qui tombe, chacun fait une besogne si effroyable que l'impossible se réalise. Les Bulgares fuient...

— « Demi-tour!... » Hélas! d'autres Bulgares arrivés par derrière, par la droite, se sont installés dans les tranchées vides de leurs défenseurs. Ils fusillent, à leur tour, les Serbes à bout portant.

On se fait des remparts des blessés et des morts. Auprès de Nicolas Blagoyévitch, le dernier officier est tombé. Il n'y a même plus de sous-officier. Quelques caporaux ont rassemblé les survivants du bataillon.

La nuit arrive. Nicolas Blagoyévitch se voit perdu. Malgré sa promesse, il ne peut plus tenir à Retké-Boukvé. Il tend alors son portefeuille à un soldat :

— « Remets-le au premier officier supérieur que tu rencontreras ! »

Et lançant ses derniers hommes en avant :

— « Vive la Serbie ! » hurle-t-il.

Puis, d'une balle de revolver, il se fracasse le crâne...

Dans les tranchées, la clameur de la tuerie peu à peu s'apaise. Le silence, avec la nuit, s'étend sur le carnage...



Cependant les lambeaux du 7^e régiment, deuxième ban — à peine l'effectif d'une compagnie — se retiraient vers Belina. L'aube, en se levant, le *11 juillet*, éclairait des visages empreints de désespoir, car à Tchoupino-Brdo, à Retké-Boukvé, le silence continuait et chacun comprenait ce que signifiait un tel calme.

Le colonel Todor Pavlovitch, du 1^{er} bataillon, qui commande maintenant le régiment, arrête sa colonne. Il fait déployer le drapeau et, rebrous-sant chemin, il décide d'aller à son tour mourir à Retké-Boukvé avec sa poignée d'hommes exténués.

Ils atteignent le pied de la position. Ils en gravissent la pente. Pas un coup de feu... Les voici aux tranchées. 800 Bulgares y sont étendus!

Sur Retké-Boukvé il ne reste plus un vivant!

Nicolas Blagoyévitch est mort; le 9^e bataillon est anéanti; mais l'ennemi est vaincu.

Seul, le canon du capitaine Zavitchitch, hors d'usage, est encore debout (1).



Continuant d'avancer, le colonel Pavlovitch occupait bientôt Tchoupino-Brdo, d'où les derniers Bulgares se hâtaient de fuir.

La division de la Choumadia, premier ban, envoyée par le Haut Commandement au secours de la division du Danube, deuxième ban, arrivait le jour même, après une marche prodigieuse.

Cette division avait été ramenée le 9 juillet après midi des environs d'Istip à Kliceli, où elle s'arrêta à 10 heures du soir, après avoir parcouru 23 kilomètres sur une route assez bonne. Remise

(1) Ce canon, sur la proposition du général Rachitch, est conservé au musée de la guerre, à Belgrade, dans l'état où il fut retrouvé.

en marche à 3 heures du matin, elle se dirigeait par Tsrni-Vrh vers Stratsin, qu'elle atteignait à 9 heures du soir, après 45 à 50 kilomètres en terrain très mauvais et très accidenté.

Là, en raison de la situation critique de la division du Danube, deuxième ban, on décida de l'envoyer d'urgence en avant. Repartant la même nuit à minuit, elle arrivait sur le front vers midi, fournissant une nouvelle marche forcée de 35 à 40 kilomètres, selon les unités. Elle occupait alors immédiatement les positions au nord-est de Kriva-Palanka, au centre du front serbe, devant la frontière bulgare.

Ainsi, la division de la Choumadia avait parcouru, en **48 heures, 110 kilomètres** environ dans un terrain très accidenté et par une chaleur torride. Elle s'était battue tous les jours précédents devant la Brégalnitsa et elle rentrait aussitôt en plein combat.

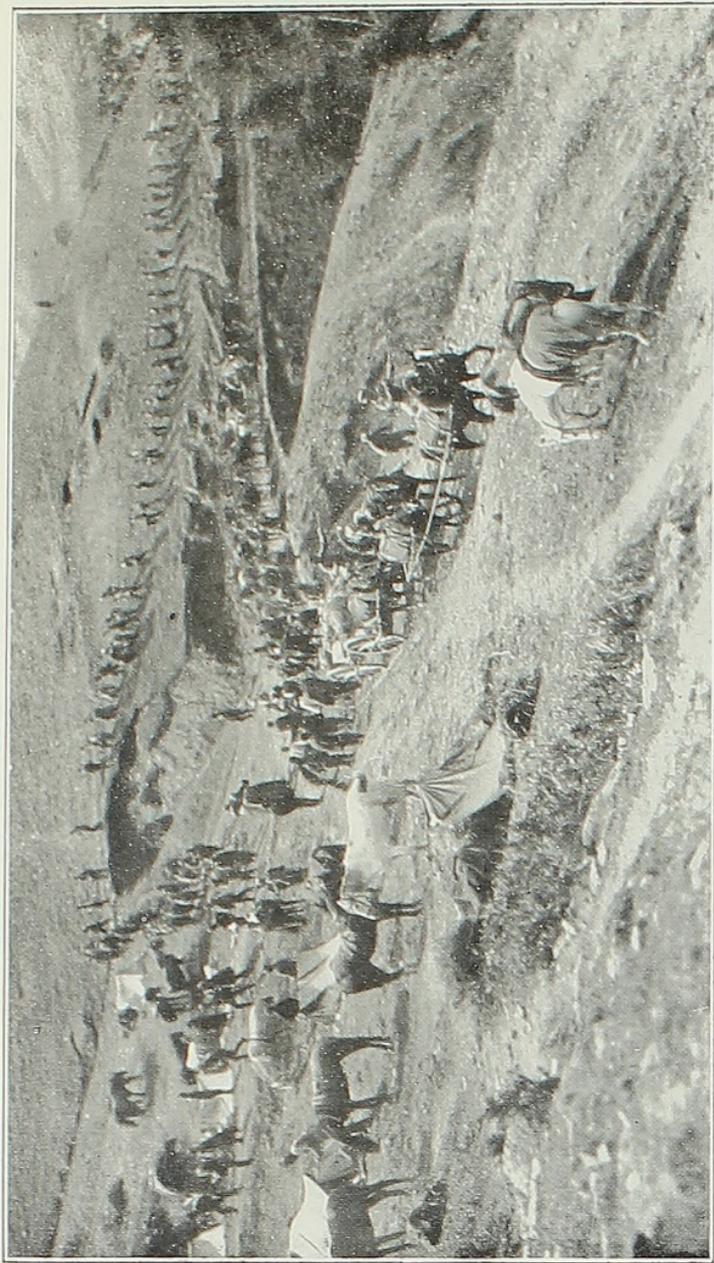


Les Bulgares, repoussés, se reformaient en effet sur la ligne Rouïen-Golemi-Vis. La division du Danube, deuxième ban, avait en face d'elle la

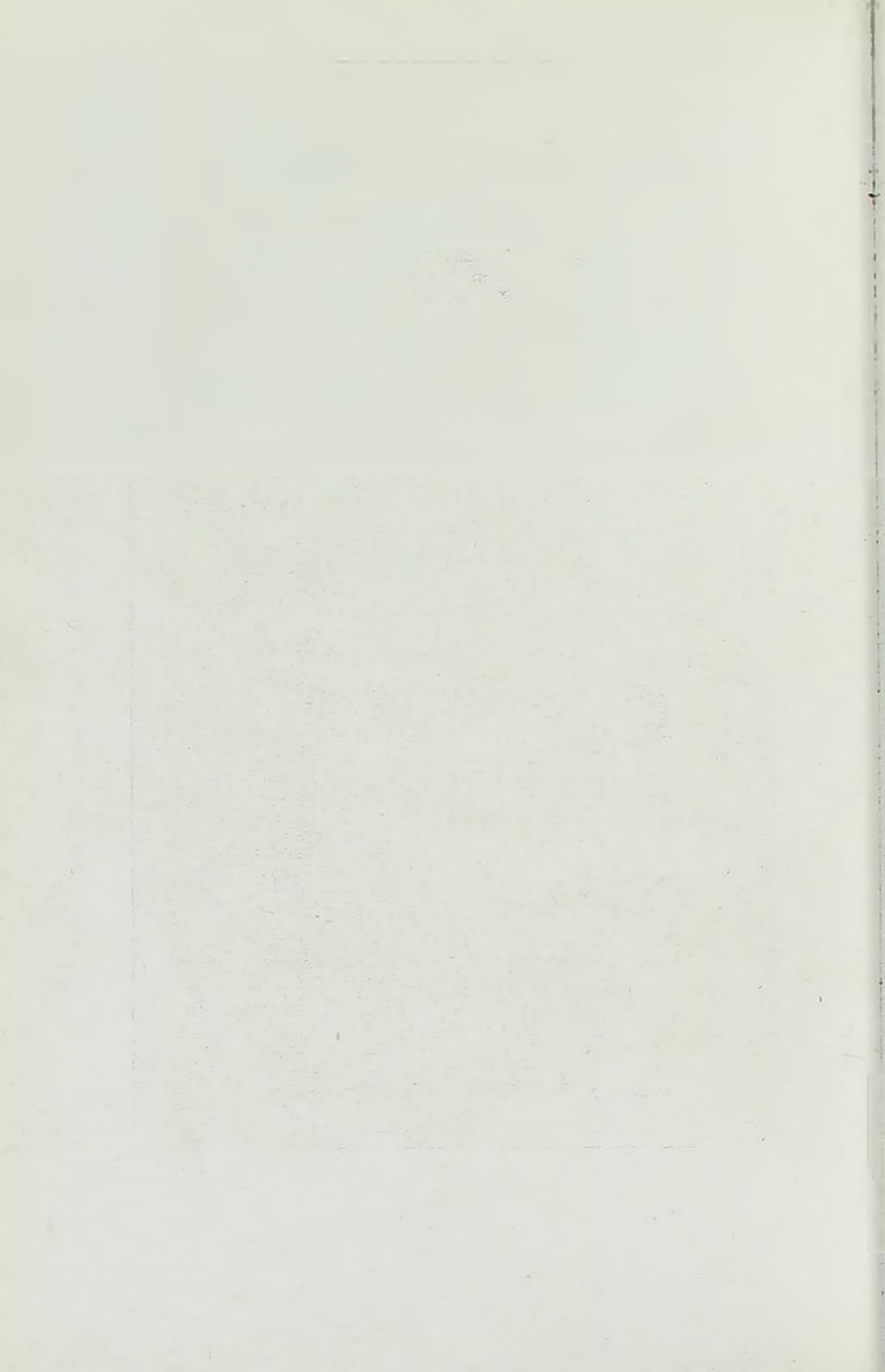
4^e division bulgare et la division de la Choumadia, premier ban, la 12^e division.

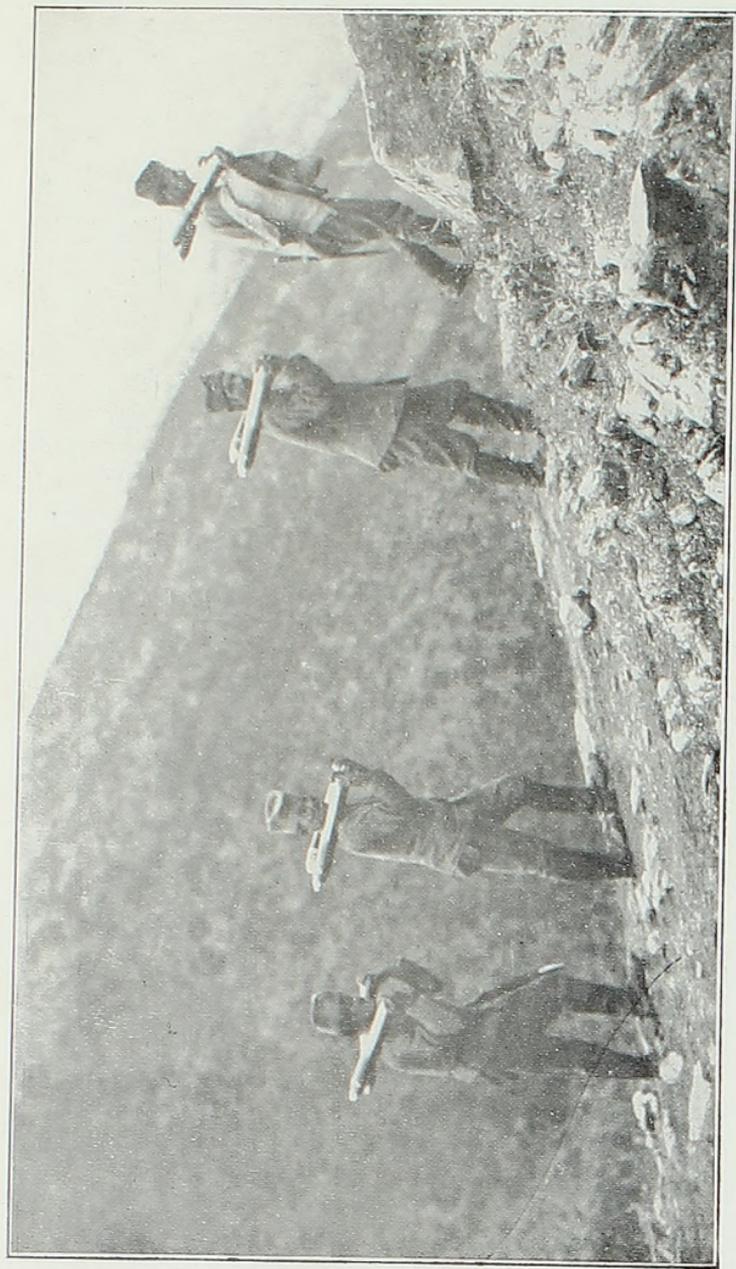
J'ai dit précédemment comment, le *15 juillet*, Djouti-Kamik avait été repris par une colonne volante, qui tourna cette position.

Le *16 juillet*, la division de la Choumadia, premier ban, reprenait Mertchies et Gédilovo.



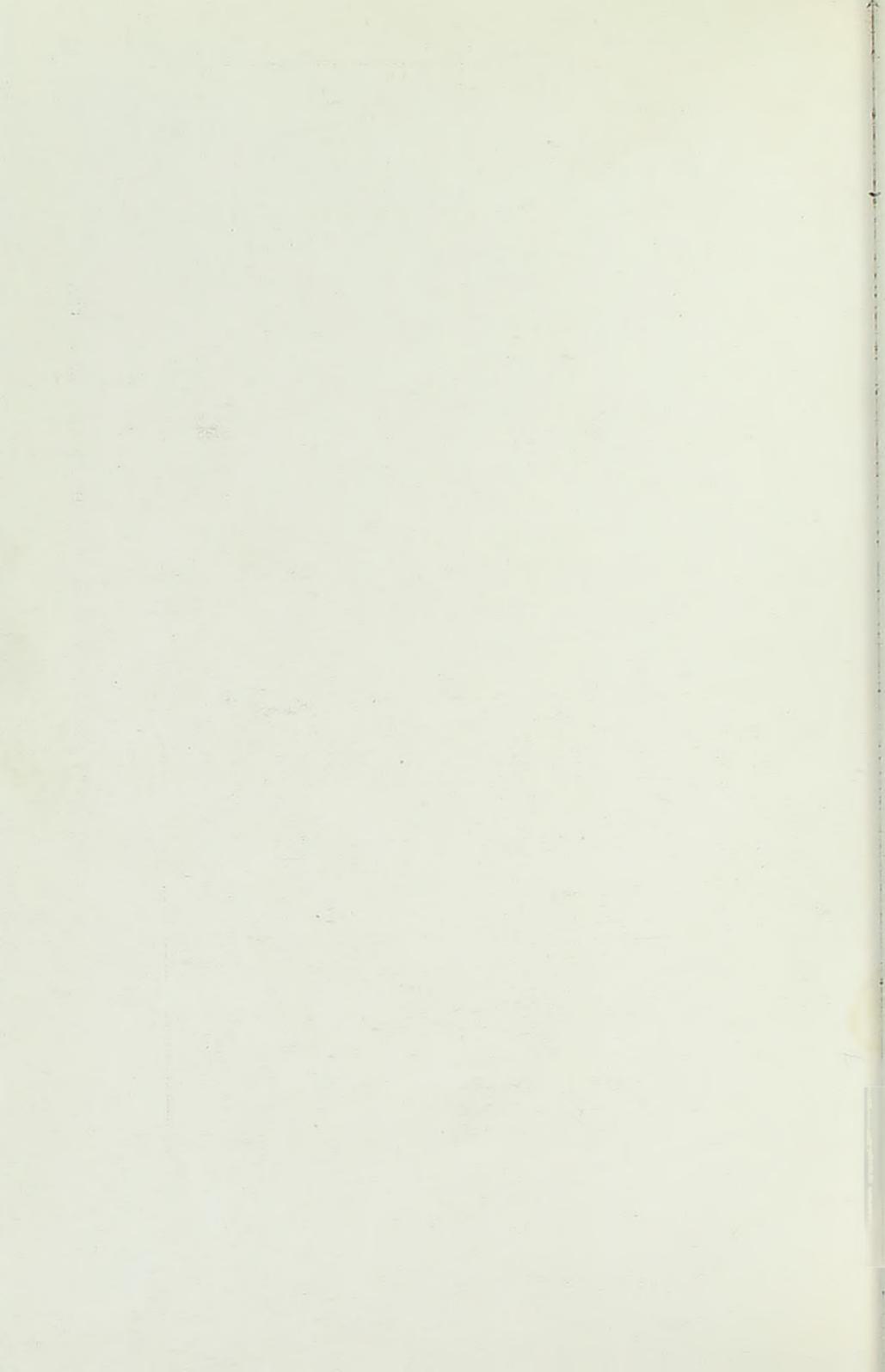
La marche des troupes dans les montagnes vers Kriva-Palanka. (Phot. Tchernoff).





A Gédilovo.

Les canonniers montent à bras les munitions d'artillerie.



GÉDILOVO

19 juillet. — La pluie enfin a cessé; en revanche, la canonnade augmente. Heureusement, l'autorisation de partir sur la ligne de feu m'est accordée; je suis libre d'aller à ma fantaisie jusqu'aux tranchées les plus avancées de l'armée serbe.

Je me décide à profiter de cette précieuse faculté le jour même et, quittant Kriva-Palanka par sa porte nord, je me dirige, en suivant d'abord la route de Kustendil, vers le point où la canonnade me semble la plus intense. Un régiment d'infanterie utilise le même chemin. C'est le 4^e régiment de la division de la Drina, 1^{er} ban, qui, de Stratsin où elle est en réserve, va renforcer, avec un groupe d'artillerie de campagne, la division de la Choumadia, 1^{er} ban.

Les hommes marchent en ordre, l'arme à la main, comme s'ils étaient déjà engagés; ils regardent à peine ce « civil » qui, lui aussi, va au feu, sans autre équipement que des jumelles et un appareil photographique.

Tout le long de la Kriva, des sapeurs réparent la ligne télégraphique détruite par des comitadjis bulgares. Ils grimpent comme des chats jusqu'aux isolateurs des poteaux, lorsque les poteaux sont encore en place, ou accrochent provisoirement leurs fils aux branches d'arbres, lorsque, et c'est le cas le plus fréquent, les poteaux arrachés ont été jetés dans la rivière.

Après avoir marché environ cinq kilomètres, il me faut abandonner la route et traverser à gué la Kriva à son confluent avec la Kiselitsa. Je m'engage sur un rude chemin en lacets que le génie a réussi à rendre praticable en quarante-huit heures d'efforts surhumains. Les hommes qui, pendant ces deux jours et ces deux nuits, ont ouvert cette route à l'armée et aux lourdes pièces, dorment maintenant à côté de leur œuvre. Épuisés par les difficultés d'une tâche colossale, ils sont étendus par terre, en plein soleil, à bout de forces, comme morts !

Je grimpe lentement. Gédilovo, pic d'une altitude de 1,142 mètres, surplombe, à droite,

la vallée de la Kriva. L'ascension est extrêmement pénible, mais je ne sens pas la fatigue, car j'approche des positions serbes; la fusillade augmente d'intensité et j'ai hâte d'être arrivé.

Enfin, je crois avoir atteint mon but. Voici, en effet, au sommet de la croupe, un groupe de chevaux. Ce sont les montures de plusieurs confrères qui, comme moi, se sont dirigés vers le canon.

Je distingue très nettement, comme si je n'en étais qu'à quelques mètres, la batterie serbe; mais un ravin profond défend Gédilovo. Ce ravin, qui rend, du moins de ce côté, la position très difficilement accessible, m'en sépare encore.

Les pièces tonnent presque sans discontinuer. Mais je ne suis pas monté jusque-là pour voir seulement de loin.

Je descends au fond du ravin, un peu trop rapidement à mon gré. J'y trouve les chevaux de l'artillerie abrités contre toute plongée des projectiles ennemis.

Par un sentier abrupt, je monte de nouveau.

Côte à côte avec moi, des canonniers font placidement la chaîne, un shrapnel dans chaque bras ou sur chaque épaule. Ils relient par leur va-

et vient ininterrompu les caissons des pièces en batterie près de la crête aux caissons du parc d'artillerie demeuré dans la vallée. Les canons de là-haut font, paraît-il, une consommation énorme de projectiles, ce qui s'explique assez bien par la position unique de la batterie.

Je traverse un petit boqueteau dont les maigres arbres hachés et déchiquetés indiquent clairement quelle pluie de mitraille de toute nature s'est abattue là, au moment où les Serbes se sont massés pour enlever définitivement Gédilovo.

Enfin me voici à la batterie. Je remarque avec étonnement que les pièces, des canons de campagne, installées là, à 1,142 mètres d'altitude, sont à très faible distance en arrière de la crête, à peine défilées.

Tandis que les canons tirent, pièce par pièce, et que j'en suis le tir, j'apprends quel choc la division de la Choumadia, 1^{er} ban, eut à soutenir ici la nuit dernière.

En avant du confluent de la Kriva et de la Kiselitza, Gédilovo forme un saillant prononcé entre les armées serbe et bulgare. Cette « caponnière » naturelle peut prendre en enfilade les positions ennemies et croiser ses feux avec ceux des batteries de la ligne serbe placées en retrait.

Le 16, Gédilovo était aux Bulgares; ils faisaient

de là un mal énorme aux Serbes, mais ceux-ci, utilisant habilement les angles morts et les défilements très nombreux dans un terrain aussi accidenté, ont bousculé les grand'gardes bulgares à la faveur d'une relève de nuit, puis ils ont rejeté leurs avant-postes jusque sur la ligne principale de défense.

Immédiatement, officiers, sous-officiers et soldats, tirant la bricole ou poussant à la roue, accomplirent ce miracle de monter les pièces par ce sentier escarpé que j'ai eu grand'peine, moi-même, à gravir, quoique sans charge, il y a quelques minutes.

Le 17, la mise en batterie était terminée et les canons commençaient à « cracher ».

Quel tour de force ! J'en exprime mon admiration.

« — C'est vrai », me répond un officier nous
« avons eu du mal. Quel métier nous faisons
« faire à notre artillerie ! Malgré le travail formi-
« dable que nous demandons à nos canons,
« dans un terrain où la manœuvre consiste à
« dégringoler dans des précipices pour regrim-
« per aussitôt au milieu des rochers, pas un seul
« n'est hors d'usage ! »

Voici dix mois, en effet, que ces canons roulent ainsi victorieusement à travers les montagnes des Balkans.

Comme eux, j'ai parcouru ce pays, l'un des plus tourmentés du monde ; je n'ai pas rencontré une seule pièce serbe en souffrance.

Celles qui sont autour de moi, sur la hauteur escarpée, ne sont pas des pièces de montagne ; ce sont, je l'ai dit, des canons ordinaires de 75 de campagne. Aussi à l'aise que dans la plaine, ils tirent rythmiquement, comme à la manœuvre...

Cependant les Bulgares s'étaient bien vite rendu compte de toute l'importance de la position qu'ils venaient de se laisser arracher, et, cette nuit même, à 3 h. 1/2, une contre-attaque violente a été tentée contre Gédilovo par un régiment complet, trois batteries de campagne et une batterie d'obusiers.

Cette dernière, placée sur la crête de Sevri-Tépé, non loin de la cote 1297, s'aperçoit encore très nettement d'ici avec les jumelles.

Les assaillants partirent en deux colonnes. La première avait comme point initial Sevri-Tépé, la seconde Dévé-Bair et le poste de douane situé sur la ligne de démarcation de la frontière, à environ un kilomètre plus au sud.

Le petit jour commençait à éclairer les crêtes, lorsque, débouchant du village de Kiselitsa, sur

la gauche de Gédilovo, dont il n'est séparé que par une vallée, les Bulgares commencèrent l'assaut.

Les Serbes attendirent que les colonnes ennemies ne fussent plus qu'à 600 mètres pour ouvrir un feu nourri qui, à cette distance, portait admirablement. Balayant le versant de la croupe par rafales précises, ils obligèrent les Bulgares à interrompre leur mouvement en avant.

Alors, profitant de cet arrêt, les artilleurs hissèrent les pièces sur la crête même, d'où, tirant à mitraille au maximum de vitesse, les braves schneiders forcèrent les assaillants, rompus et désespérés, à reculer de 800 mètres. Ainsi purent arriver des renforts serbes qui, franchissant la Kriva, grimpèrent à travers les rochers.

Les Bulgares durent se replier le long de la petite crête où ils sont actuellement retranchés et qui va de Gédilovo à Sevri-Tépé.

*
**

Les fantassins serbes sont à 100 mètres environ devant la batterie.

La tentation d'avancer est grande. Mais, des

canons aux tranchées d'infanterie, le terrain, complètement découvert, est battu par le feu des Bulgares. Il y pleut des balles.

Pourtant les camarades Alain de Penennrun, Kann et Bartlet, arrivés avant moi, n'ont pas craint de le franchir. Je ne résiste pas au désir de les imiter. Il me semble, au moment où je m'aventure sur cet admirable champ de tir, que l'averse augmente. Les sifflements caractéristiques redoublent. Cependant, je sens tant d'yeux fixés sur moi que je répugne à prendre le pas gymnastique.

Ouf! me voici dans les tranchées. De solides revêtements de pierre et de terre mettent entre les balles bulgares et moi un obstacle plus résistant que mon amour-propre.

Les tirailleurs sont confortablement installés, du moins au point de vue de la sécurité. Ils ne s'inquiètent guère de l'ouragan meurtrier qui passe au-dessus de leurs têtes.

Pendant que les uns, embusqués derrière leurs tranchées, tirent par les créneaux et répondent posément aux salves bulgares, d'autres fument placidement des cigarettes en attendant leur tour de prendre les armes.

J'apprends que si l'attaque bulgare a été repoussée avec succès, c'est grâce à deux des pièces de

la batterie d'où je viens. De leur place, elles prenaient les assaillants de flanc et leur infligeaient des pertes énormes.

C'en est fini pour aujourd'hui ; du moins aucun mouvement sérieux d'offensive ne se dessine plus chez l'ennemi.

Je me résigne à rentrer à Kriva-Palanka, qui me semblera bien calme maintenant. Mes confrères sont déjà partis ou bien ont-ils poussé plus loin leur promenade aventureuse. Je reprends les chemins de chèvre que j'ai gravis pour venir, du moins je crois les reprendre, tandis que je m'é gare, car, soudain, me voici dans une vallée. A peine ai-je franchi une trentaine de mètres que les sifflements aigus des balles m'avertissent du danger. Je lève la tête. Les tranchées serbes que je viens de quitter sont à environ 600 mètres sur ma droite, et au-dessus de moi. Je m'aperçois avec effroi que je me trouve entre les deux armées adverses, à 400 mètres à peine en ligne droite des Bulgares.

Poursuivi par les projectiles bulgares, je me replie en hâte. Je l'ai échappé belle !...

Enfin je retrouve la bonne route, où je suis rejoint par mes confrères. Je leur raconte mon aventure, mais je me garde bien de l'ébruiter, car l'état-major, soucieux de ne pas nous exposer,

n'est déjà que trop enclin à refréner notre zèle à tout voir de près.

A peine rentré à Kriva-Palanka, j'apprends que d'autres attaques partielles se sont produites.

L'une d'elles, à Golémi-Vis, fut de peu d'importance et se résuma en un violent échange de fusillade de position à position. Mais à l'aile droite, vers Tsar-Vrh, l'engagement fut plus vif.

Les Bulgares traversèrent en force la Kamenitsa, affluent de la Brégalnitsa, en face de Po-biène. Ils furent reçus par les Monténégrins dont la résistance opiniâtre parvint à briser leur élan. Les Serbes effectuèrent alors une contre-attaque et, acculant l'ennemi dans un ravin profondément encaissé, lui firent un nombre important de prisonniers.

Les Monténégrins s'élançèrent à leur tour et mirent les Bulgares en fuite dans la direction de Sivacobila.

A LA COTE 1031

21 juillet. — Les ressources de Kriva-Palanka sont toujours nulles. Nous avons bien des ordonnances pour nous faire la cuisine, mais nous ne trouvons à acheter ni viande ni légume. De son côté, l'aimable commandant de la place, qui a bien voulu assurer notre subsistance, a tant d'occupations qu'il oublie souvent un repas sur deux. Aussi m'arrive-t-il parfois de ne pas déjeuner; parfois aussi je n'ai pas dîné.

Quant aux pauvres gens chez lesquels j'ai ma chambre, ils vivent tout de même. Je ne m'explique pas par quel miracle. Toujours est-il que leurs bons soins ne me font pas défaut. Ils ne manquent jamais de m'apporter chaque matin, selon la coutume serbe, une cuillerée de confitures, un grand verre d'eau claire et une tasse minuscule de café turc.

Trois bouteilles d'eau minérale et quelques œufs durs, vivres d'extrême réserve, que j'ai heureusement emportés du quartier général, en quittant Tsrni-Vrh, me permettent, avec la faible mais quotidienne libéralité de mes hôtes, de ne pas trop souffrir de la faim — quand le commandant de la place nous oublie, — et d'attendre des jours meilleurs.

*
* *

Depuis trente-six heures nous avons vécu au centre d'un véritable ouragan ; le feu du ciel et celui de l'artillerie se confondaient dans un grondement formidable, presque continu, qui nuit et jour couvrait les deux tiers de l'horizon. Mais hier, après les rudes engagements de la journée, le canon cessa de tonner la nuit.

Ce fut alors une pluie diluvienne qui, tandis que torrents et rivières grossissaient à vue d'œil, rendait inaccessibles les pentes abruptes des positions des deux adversaires. Aussi m'endormis-je, confiant et certain qu'aucune attaque nocturne n'était à prévoir.

Or il est à peine une heure du matin que,

dans la nuit opaque, l'explosion d'un shrapnel m'éveille. Un canon serbe répond aussitôt, et de proche en proche, le combat s'étend sur toute la ligne frontière.

En hâte, dès le jour, je gagne la cote 1031, dont le pied n'est qu'à quelques minutes de Kriva-Palanka. Le duel d'artillerie, entamé en pleine nuit, se poursuit toute la matinée avec violence. A 3 h. 1/2 après midi, de gros paquets d'infanterie serbe se portent en avant et attaquent Sevri-Tepé. Ce mouvement, qui n'est qu'une démonstration destinée à attirer l'ennemi de ce côté, réussit pleinement et porte les Serbes jusqu'à un point nommé Merchès.

Tandis que je regarde le mouvement général qui suit ce premier avantage, un officier d'état-major arrive. J'apprends que la colonne volante, composée de cavalerie, d'un corps de volontaires, de mitrailleuses et d'artillerie de montagne, qui s'était emparée de Doukat, le 15 juillet, sur la frontière, a poussé un raid aventureux, mais couronné de succès, à l'intérieur de la Bulgarie, et se trouve maintenant à Tsernook, au nord-ouest de Kustendil.

Plusieurs sommets autour du mamelon où je suis posté sont dans les nuages. J'aperçois à ma droite Gédilovo, dont le saillant s'indique admira-

blement d'ici, et je constate, en reconnaissant la crête voisine occupée cette nuit encore par les Bulgares, de combien peu il s'en est fallu que ma campagne de correspondant de guerre ne s'achevât brusquement hier, sous les balles bulgares. Brr !... C'est ridicule, mais je ne suis pas maître d'un frisson rétrospectif.

Cependant, l'infanterie serbe tente une grande « poussée » contre la redoutable barrière de l'ennemi. Sous la protection de l'artillerie, elle quitte ses tranchées. Les hommes, par groupes de tirailleurs, descendent la pente. Ils profitent de tous les abris de terrain. Les voici qui, peu à peu, remontent sur le versant opposé, vers les lignes bulgares. Aux jumelles, j'aperçois les ravages produits dans leurs rangs par les balles ennemies. A chaque avancée, quelques corps restent étendus ou roulent sur la pente ; les autres continuent à grimper, imperturbables, par bonds. Leur mouvement convergeant les amène presque ensemble devant les tranchées adverses. Ils disparaissent ensuite. Après un court corps à corps, le terrain reste entre leurs mains.

A ma gauche, l'infanterie avance également avec de grosses forces. J'aperçois, sous une pluie de shrapnels, deux compagnies d'infanterie bondir dans les éclaircies d'un bois. Les hommes, le

fusil dans la main droite, grimpent comme des chèvres vers les lignes ennemies. A midi, la crête de Trnovo est conquise. Puis c'est alors le merveilleux tour de force de l'« avancée » des canons de campagne Schneider dans ce terrible et chaotique terrain. Tous, sans s'inquiéter des balles meurtrières, concourent à l'effort des artilleurs ; le génie, dont le labeur colossal a construit en quelques jours des routes sur toutes les pentes, facilite le passage et, retenus ou poussés à bras, les canons descendent lentement de véritables précipices pour remonter directement les glacis presque verticaux et prendre position sur le terrain conquis.

Les shrapnels éclatent, leurs petites balles rondes chantent leur chanson aiguë, personne n'y prend garde, toute la pensée est tendue vers la marche en avant, et bientôt les canons sont en position à 3,000 mètres de la ligne bulgare principale. Une batterie élève déjà ses épaulements, tandis qu'une autre, défilée simplement derrière la crête, tire par salves.

Pendant que les officiers m'offrent une collation, beurre et confiture, une pluie de shrapnels tombe sur Golemi-Vis. Les carahoulas (petits fortins) bulgares de la frontière sont démolis. Sur tout le front, l'infanterie, déployée en sections,

avance toujours et la nuit tombante trouve les premières lignes serbes dans les positions qu'occupait l'avant-ligne bulgare depuis Trnovo jusqu'à Devé-Bair, sur six kilomètres de front. Les Bulgares se sont retirés sur leurs principales défenses de Dévé-Bair, Sevri-Tépé et Gêravino.

Je redescends vers Kriva-Palanka avec les blessés. Un artilleur, la tête entourée d'un pansement provisoire, la moitié du visage arrachée par un éclat d'obus, a encore l'énergie d'aller à pied, rouge de sang jusqu'à mi-corps, vers les ambulances fixes. Un fantassin le suit, soutenant son bras brisé...

Je dépasse la file ininterrompue de tous ceux qui, pouvant encore marcher, vont eux-mêmes se faire panser. En voici d'autres, sur des civières, sur des chars à bœufs; pas un ne se plaint; aucun cri, aucun blasphème contre la guerre meurtrière qui va faire de beaucoup d'entre eux de malheureux infirmes. Ils sont victorieux!



On s'habitue à ne prendre aucunement garde aux projectiles d'infanterie ou d'artillerie, même

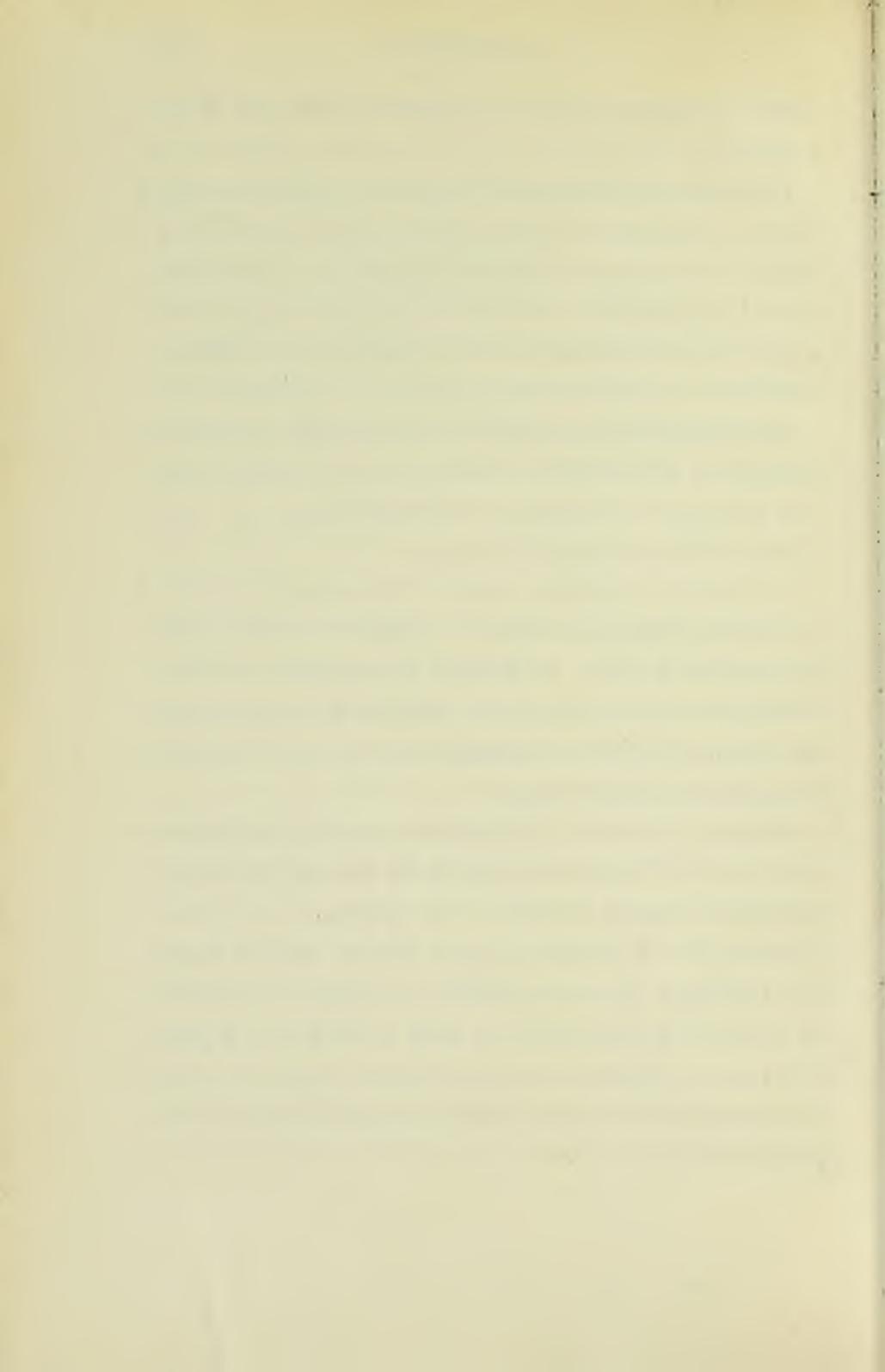
dans les zones les plus battues par les feux ennemis.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, avec quelques confrères, j'examinais une batterie serbe tirant à tir rapide contre une batterie bulgare peu éloignée, quand un opérateur de cinématographe, qui nous avait rejoints depuis la veille, vint, pliant sous le faix de son chargement, « prendre position ».

Il déployait avec satisfaction son trépied et commençait à « tourner », bien que les éclatements des shrapnels bulgares devinssent peu à peu d'une précision inquiétante.

L'artillerie ennemie avait évidemment repéré la batterie serbe. C'était le « beau » film. Mais les petites boules de plomb chantaient si bien tout autour de nous qu'en quelques bonds nous courûmes vers les épaulements derrière lesquels les canons faisaient rage.

Le soir, au retour, l'opérateur cinématographiste était navré. Nous avions gâté sa bande, pourtant impressionnante de vérité. En gagnant les épaulements de la batterie, nous étions entrés dans le « champ » de son appareil, et jamais le public ne voudrait croire que son film n'était pas de pur « chiqué », puisque au milieu des canons et des obus on pouvait apercevoir des civils passer au petit trot!



LE CANON SE TAIT

22, 23, 24 juillet.

22 juillet. — Calme plat ! Que se passe-t-il donc ? Après trois jours de combats heureux devant Kriva-Palanka, les Serbes ne profitent donc pas de leurs succès ? Nous, les correspondants de guerre, nous sommes navrés. Aucun engagement sérieux ne se produit. C'est à peine si de temps en temps un coup de canon rappelle que les deux armées sont en présence.

Sous le soleil brûlant, nous allons et venons dans les rues de Kriva-Palanka, désesparés, ne comprenant pas l'inaction des Serbes. Isolés dans la montagne, loin de toute communication, nous nous demandons si cet arrêt n'est pas le prélude d'un armistice.

Pendant ce temps, les Bulgares ont la facilité de se reposer et de reprendre haleine, voire même de manœuvrer derrière le rideau de leurs premières lignes. Cette pensée fait naître en moi un sentiment de crainte, d'angoisse même. Que médite donc leur généralissime Radko Dimitrief? N'allons-nous pas tout à coup apprendre qu'après un mouvement tournant intérieur, il s'est jeté en force sur l'une des ailes ennemies?

Les Serbes viennent de recevoir l'ordre de s'en tenir à une action uniquement défensive et de rester sur leurs positions, sans essayer de progresser davantage!

Pour occuper leurs loisirs, mes confrères décident d'aller visiter une position située un peu au-dessus de Kosara.

Il semble qu'on n'ait jamais entendu ici la musique des grands duels d'artillerie. Pourtant le canon, ces jours derniers, avait fait rage, presque nuit et jour; mais on s'habitue à tout. De la fenêtre de ma chambre, je voyais éclater sur les crêtes les obus bulgares envoyés aux batteries serbes; cependant je dormais dans cet enfer avec calme et sérénité.

L'existence, malgré toutes ses difficultés, tous ses dangers, me semblait préférable aux heures de calme morose que nous vivons maintenant.

Heureusement, voici pour nous distraire la « suite des aventures extraordinaires du docteur Kustchbach ». Notre excellent confrère germanique avait décidé d'accompagner ceux d'entre nous qui partaient en excursion. Devant son insistance, l'autorité militaire lui avait réquisitionné un cheval d'assez bonne allure.

Le soldat attaché à son service lui amène donc la bête, qui semble extraordinairement calme. Herr Doctor enfourche sa monture, ramasse les rênes et donne du mollet, puis du talon, mais en vain. Le cheval refuse énergiquement d'avancer. Il ne fait, à la vérité, aucun effort pour désarçonner son cavalier qui s'évertue à le mettre en mouvement, mais il ne paraît pas disposé à mettre les jambes l'une devant l'autre.

Le malheureux docteur paraît ensorcelé. Son ordonnance arrive à la rescousse, avec une matraque. Efforts stériles ! Le cheval supporte les coups avec résignation, ne rue ni ne se cabre, mais n'avance pas.

Herr Kustchbach se résigne alors à descendre. C'est la meilleure pâte d'homme qui soit ; pourtant il est furieux de son échec équestre, furieux surtout de nos rires, que rien ne peut arrêter, et nous l'entendons affirmer sérieusement qu'il est des farces qu'on ne fait pas et que nous

avons certainement doublé son cheval à la morphine !

Toujours est-il que personne de nous n'ose plus sortir avec l'infortuné correspondant allemand, le considérant comme un parfait porteur-guigne.

3 heures après-midi. — Les hostilités reprendraient-elles ? Très lointaine, une canonnade nourrie nous parvient de l'aile droite serbe. La troisième armée aurait-elle maille à partir avec les Bulgares ? Ne s'agit-il pas du mouvement tournant du général Dimitrief que nous appréhendons tous ?

23 juillet. — Les bruits d'armistice nous sont confirmés. La canonnade a d'ailleurs complètement cessé. J'étais bien placé pour voir la bataille, mais je suis séparé de toute source de renseignements sur la marche générale du conflit, sans nouvelles des autres armées, dont l'action est loin d'être négligeable, et sans indications précises sur les pourparlers diplomatiques.

Cette situation ne peut se prolonger, puisqu'armistice il y a, sans compromettre le succès de ma mission. Je me décide donc à rejoindre le grand quartier général à Uskub.

Pendant que je suis en quête d'un véhicule capable de m'y transporter, un grand camion

automobile arrive de Koumanovo, chargé de munitions pour le parc d'artillerie installé à Kriva-Palanka. Je m'entends avec le conducteur pour y prendre place jusqu'à Koumanovo, où il retourne le soir même.

Vite je serre la main des camarades. Ils me suivront sans doute demain. D'un saut je suis à la maison qui m'a donné asile depuis mon arrivée et je boucle rapidement mon inséparable valise.

Les braves gens qui m'ont si bien reçu se refusent absolument à rien recevoir comme dédommagement, et tandis que la vieille grand-mère vient me reconduire jusque sur le seuil avec ses petits-enfants, je me prends à songer à la pièce si touchante de Déroulède : *J'ai mon gars soldat comme toi!*

Me voici juché sur le siège du camion automobile qui m'emporte bientôt à une assez vive allure sur la grande route de Koumanovo. Quelle poussière!

Nous sommes maintes fois obligés de ralentir et même d'arrêter pour laisser le passage à d'interminables défilés de blessés, en chariot ou à pied. Enfin, à la nuit tombante, j'arrive à Koumanovo.

Impossible de trouver quoi que ce soit à manger, toujours à cause du choléra. Les lazarets,

les baraquements d'isolement sont comblés. Il y a eu plus de 1,000 cas nouveaux dans la journée !

Le commandant d'armes me conseille de ne pas quitter le jardinet attenant à ses bureaux. J'y trouve des officiers, dont quelques-uns sont de vieilles connaissances ; mais nous ne nous serrons pas la main. On n'ose plus s'effleurer, même entre amis intimes !

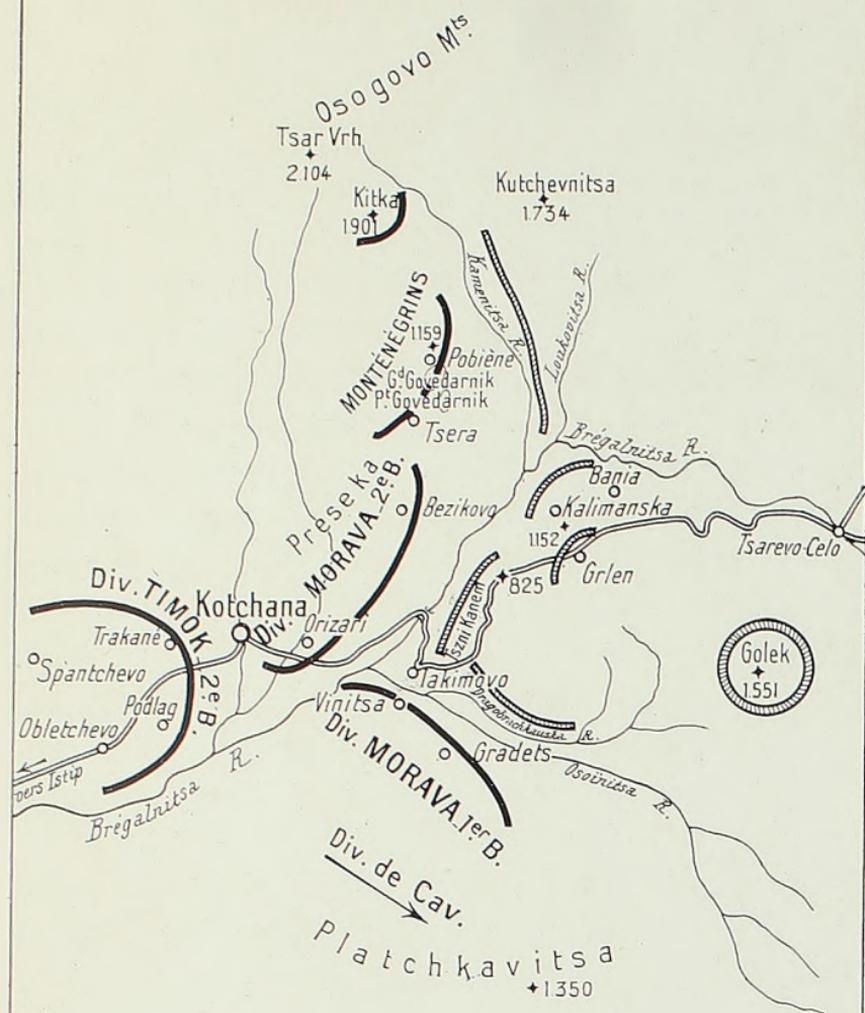
Un train partira sur Uskub à 11 heures cette nuit. Toujours pataugeant dans la chaux vive que des corvées prescrites par le service sanitaire répandent partout, je vais à la gare.

24 juillet. — Nouveau voyage dépourvu de tout agrément. Impossible de dormir une seule minute. Un orage terrible s'abat sur toute la région. A 4 heures du matin, comme le jour paraît, j'arrive à Uskub.

Il pleut toujours. Sous la lumière grise qui perce à peine les nuages, un spectacle extraordinaire m'apparaît dès la sortie de la gare. Jusqu'au Vardar, les trottoirs sont noirs de dormeurs.

Ils font partie de ce que le troupier serbe, toujours « gavroche », appelle la « brigade immortelle ». Ce sont les exemptés, les dispensés ; ils ont été appelés et réunis avec les jeunes recrues à Uskub. La Serbie a besoin de tous ses enfants.

BATAILLE DE GOVEDARNIK



LÉGENDE

-  Bulgares
-  Serbes

Direction vers laquelle monte
l'armée Grecque



0 5 10 15 k

2011.11.11

20

11月11日

Roulés dans leurs capotes, serrés les uns contre les autres, ils ont tant bien que mal essayé de goûter quelque repos sous les averses incessantes. Toutes les casernes sont pleines ; les autres locaux sont encombrés de blessés ou de cholériques. Eux vivent, mangent et dorment dans les rues, en plein air. Nous sommes heureusement en été !

Pendant deux heures j'erre dans la ville endormie. Impossible de me loger. Tout est occupé. Je tombe de fatigue ; j'ai une faim de loup. Je me rappelle l'obligeance déjà éprouvée précédemment d'un médecin de la ville, le docteur Nastich. J'ai recours à lui.

Déjà levé, il va partir au lazaret, où les malheureux atteints du choléra attendent ses soins. De bonne grâce il m'héberge chez lui. J'y attendrai d'avoir découvert un logement.

Le premier chapitre de ce livre est consacré à l'étude de la situation économique de la France à la fin de la guerre. On y trouve une analyse détaillée de la production, de la consommation et des échanges extérieurs. Les auteurs soulignent les difficultés rencontrées par le pays et les mesures prises pour y remédier.

Le deuxième chapitre traite de la politique économique menée par le gouvernement. On y examine les différents instruments de la politique économique, tels que les contrôles de change, les subventions et les taxes. Les auteurs évaluent l'efficacité de ces mesures et proposent des améliorations.

Le troisième chapitre est consacré à l'étude des perspectives économiques de la France. On y analyse les tendances de la production, de la consommation et des échanges extérieurs. Les auteurs soulignent les défis qui se posent à l'avenir et proposent des solutions.

LA BATAILLE DE GOVEDARNIK

Enfin j'ai l'explication de la canonnade nourrie mais lointaine que j'avais entendue à l'aile droite serbe, le 22 juillet, dernière journée de mon séjour à Kriva-Palankâ. Cette canonnade marquait la fin d'une série de combats autour de Govedarnik, où la troisième armée serbe était aux prises avec la troisième armée bulgare, à une quinzaine de kilomètres de Tsarevo-Celo, depuis le 17 juillet.

A cette date, la troisième armée, après l'occupation d'Istip, de Radovichté et de Kotchana, s'était concentrée autour de cette dernière ville : la division du Timok, deuxième ban, entre Spantchevo, Trakané, Podlog et Oblatchevo ; la division de la Morava, deuxième ban, sur le front Orizari-Bezиковo, et la division de la Morava, premier ban, sur celui de Gradets-Vinitsa.

La division indépendante de cavalerie s'avancait sur les crêtes de la Platchkavitsa vers la cote 1350, d'où elle devait entrer en liaison avec la division de la Morava, premier ban, et opérer contre le flanc et les derrières de l'ennemi retranché, on s'en souvient, dans la série des hauteurs qui, de Tserni-Kamen et de Grlen, défendent le Golek et Tsarevo-Celo.

(La division de cavalerie ne put exécuter que partiellement sa tâche, en raison de l'escarpement du terrain.)

Les difficultés du sol étaient telles que la troisième armée ne pouvait utiliser pour son artillerie qu'une route, celle de Kotchana-Tsarevo-Celo.

Les Monténégrins, devant le Grand et le Petit Govedarnik, maintenaient au nord, sur le front Pobiène-Tsera, les Bulgares derrière la rivière Sassé-Kaménitsa.

Durant toute la matinée, le général Boja Yan-kovitch chercha en vain à prendre contact avec l'adversaire, dont l'artillerie en position à Kalimanska n'entra en action qu'après midi.

Le 4^e régiment S. (1) et les Monténégrins isolés avec seulement deux canons de campagne,

(1) 4^e régiment S. — 4^e régiment surnuméraires (voir *Les Victoires serbes*).

étaient devant un ennemi disposant d'artilleries de campagne et de montagne et attaquant leur flanc gauche.

Vers 1 heure, la division de la Morava, deuxième ban, prit l'offensive, mais les Bulgares résistaient vigoureusement sur toutes leurs lignes et réussirent même, avec leurs pièces de campagne postées sur les hauteurs de Bania, à réduire au silence les batteries de montagne serbes.

Cependant la première brigade monténégrine s'emparait des premiers escarpements de Bania; la troisième brigade traversait la Kamenitsa et la Loukovitsa, tandis que le 4^e régiment S. jetait deux compagnies sur la rive gauche de la Kamenitsa pour couvrir le flanc gauche.

Devant les Serbes, l'ennemi s'était fortifié. Il comptait approximativement quatre régiments d'infanterie et quatre batteries. Vers le soir, il reçut encore deux bataillons de troupes fraîches. La nuit arrêta le combat et les troupes restèrent immobiles.

Le lendemain, *18 juillet*, la bataille reprit dans la même direction par un vigoureux duel d'artillerie et de mousqueterie. La brigade de l'aile droite monténégrine, la plus avancée, était dangereusement exposée au feu bulgare. Les

autres troupes de la division monténégrine se replièrent derrière le 4^e régiment S. et, dispersées en petits détachements, occupèrent la rive droite de la Kamenitsa. Du 4^e régiment S., derrière qui s'est retiré le régiment de cavalerie, six compagnies servirent de couvre-flanc, quatre compagnies se trouvaient avec les Monténégrins et deux détachements étaient aux avant-postes.

Cependant la division de la Morava, premier ban, avançait lentement vers Grlèn. A la faveur du brouillard et de la pluie, les Bulgares avaient tenté de tourner son aile droite sur la rive droite de la Dragobrachtanska, mais ils avaient dû, après un combat désespéré, battre en retraite.

Le *19 juillet*, la division de la Morava, deuxième ban, ayant porté sa force principale à Tserni-Kamen (cote 825), attaqua Bania. Après un violent combat, elle s'emparait de la crête et continuait son effort dans la direction de Grlèn.

Les troupes monténégrines se massaient, reprenaient l'offensive, se battaient toute la nuit, et à l'aube, le *20 juillet*, elles réoccupaient les positions d'où la veille elles avaient commencé l'attaque; mais leur artillerie, manquant de munitions, ne put prendre part au combat et leur aile droite fut contrainte de se retirer sous le feu nourri des canons ennemis.

Le commandant en chef de la division monténégrine, en attendant les renforts d'infanterie et d'artillerie de la division du Timok, deuxième ban, qui avait reçu l'ordre d'aller à son secours, se vit même dans l'obligation de retirer ses troupes vers la ligne Presseka-Bezikovo.

Les Bulgares avançaient ; une partie d'entre eux traversait déjà la Brégalnitsa ; vers une heure après-midi, les Monténégrins reculèrent encore, protégés dans leur retraite par le 4^e régiment S.

Une brume épaisse avait succédé à la pluie tombée toute la nuit. A la faveur du brouillard, les Bulgares tournant l'aile droite monténégrine, s'emparent de Veliki-Govedarnik (le Grand Govedarnik), et, à 4 heures après-midi, attaquent, de toutes leurs forces réunies, la position du 4^e régiment, Mali-Govedarnik (le Petit Govedarnik), Pobiène et les retranchements situés devant le Grand Govedarnik.

L'instant, on le voit, était critique. Avisé de la situation très précaire des Monténégrins, le commandant de la 1^{re} armée ordonnait à son aile droite d'exécuter une démonstration dans leur direction, et à l'artillerie en position à Kitka, de battre l'ennemi de flanc. Les Bulgares avaient nettement repris l'avantage. Ils n'étaient plus qu'à

300 mètres des tranchées occupées par les tirailleurs serbes, lorsque l'artillerie ouvrit un feu accéléré qui permit, après quinze minutes, au 4^e régiment S. de reprendre l'offensive.

Au petit Govedarnik, les adversaires s'étreignaient en un corps à corps acharné. Enfin, des hurras victorieux dominèrent le bruit de bataille. Les Serbes, sur ce point, reprenaient le dessus. Les positions perdues étaient reconquises.

Cependant les Bulgares se retranchaient sur le Grand Govedarnik, sans être inquiétés par les Monténégrins.

Enfin les positions abandonnées sur la rive droite de la Kamenitsa étaient réoccupées, grâce au courage du commandant du 4^e régiment S. et malgré les efforts de l'ennemi.

Le soir, la division de la Drina, deuxième ban, envoyée par la 1^{re} armée arrivait à Pobiène, venant de Stratsin.

D'après les dires des prisonniers bulgares, le 4^e régiment S. avait eu contre lui les quatre régiments bulgares de la division de la Toundja et trois batteries de campagne. Les Monténégrins avaient lutté contre la division de Rilo tout entière !

L'ennemi ouvrit de nouveau le feu d'artillerie contre Pobiène où, avec l'état-major de la division

de Drina, les batteries de campagne avaient pris position. La canonnade, sans discontinuer, dura de part et d'autre toute la journée. Pendant ce temps, les Bulgares, très fortement retranchés près de Grlèn, tentaient une vigoureuse offensive contre l'aile gauche de la division de la Morava, premier ban, pour reprendre la crête sud-est de Grlèn. Ils durent battre en retraite sous la violence du feu de l'artillerie serbe.

Dès l'aube, le *21 juillet*, l'armée bulgare reprit l'attaque de sa position de Koutchevnitza, sur la rive gauche de la Kamenitsa, d'où elle dominait la vallée défendue par son artillerie. De là, elle tirait aussi sur les positions de la division serbe du Timok, deuxième ban, qui avait pris position à Tsera. La journée se passa en un violent duel d'artillerie, les Serbes se préparant à l'offensive pour le lendemain.

Après une nuit calme, le combat, à 4 heures du matin, s'engagea, le *22 juillet*, sur toute la ligne. Deux bataillons de chacun des 4^e, 5^e, 6^e et 14^e régiments serbes attaquèrent de front le Grand Govedarnik, sous la conduite de l'héroïque colonel Arandjelovitch. Les autres bataillons de la division de la Drina prirent la position de flanc.

24 canons de campagne, 4 canons de mon-

tagne, 16 mitrailleuses et 4 régiments de fantassins couvrent la position bulgare de mitraille. Longtemps les Bulgares résistent, répondant aux attaques par des contre-attaques. Tous les arbres, criblés de projectiles, sont déchiquetés, brisés. Le sol est littéralement retourné et couvert de morts, de blessés, de fusils, de munitions et d'équipements.

Enfin l'armée serbe est victorieuse ; mais sa victoire, aussi sanglante que celle de Koumanovo contre les Turcs, au début du premier conflit balkanique, lui coûte environ 3,000 hommes hors de combat.

Six cents tombes attestent, à Govedarnik, la résistance opiniâtre des Bulgares. Ceux qui quittèrent vivants cette position laissèrent sur ces tombes l'inscription suivante :

« Adieu, noire et sanglante Macédoine ! Adieu à jamais !... »



Malgré le courage et l'acharnement des Serbes au cours de ces journées, les résultats obtenus étaient insignifiants.

La faute en incombe en partie aux Monténé-

grins qui, sans souci de maintenir leur liaison, commencèrent inconsidérément l'attaque, traversèrent la Kamenitsa et s'avancèrent jusque sous les positions bulgares de Bania, s'exposant ainsi à une défaite.

Plus volontaires que soldats réguliers, ils furent alors facilement désorganisés, compromettant la sécurité de l'aile gauche de la troisième armée qui, en leur envoyant la division du Timok, deuxième ban, se trouva affaiblie au moment où elle aurait pu, disposant de toutes ses forces, poursuivre l'offensive.

Il faut noter aussi le peu de rapidité que la troisième armée avait mise à se concentrer, et enfin la lenteur de l'armée grecque du général Damianos qui, le 15 juillet, aurait dû être à Petchevo. Or, le 18, les 3^e et 10^e divisions grecques n'étaient encore qu'à Garvan et à Kademisar. Elles n'entraient à Petchevo que le 20, quand les 5,000 Bulgares qui se trouvaient devant elles se retirèrent vers Ianikeir.

*
**

Au cours de la bataille de Govedarnik, les Bulgares avaient, une fois de plus, terni la gloire

d'une héroïque résistance, en commettant des actes de sauvagerie indignes d'un peuple civilisé.

Pendant un combat, le colonel Arandjelovitch, qui, je l'indique plus haut, commandait une des colonnes d'attaque, tombait, atteint d'une grave blessure à la hanche.

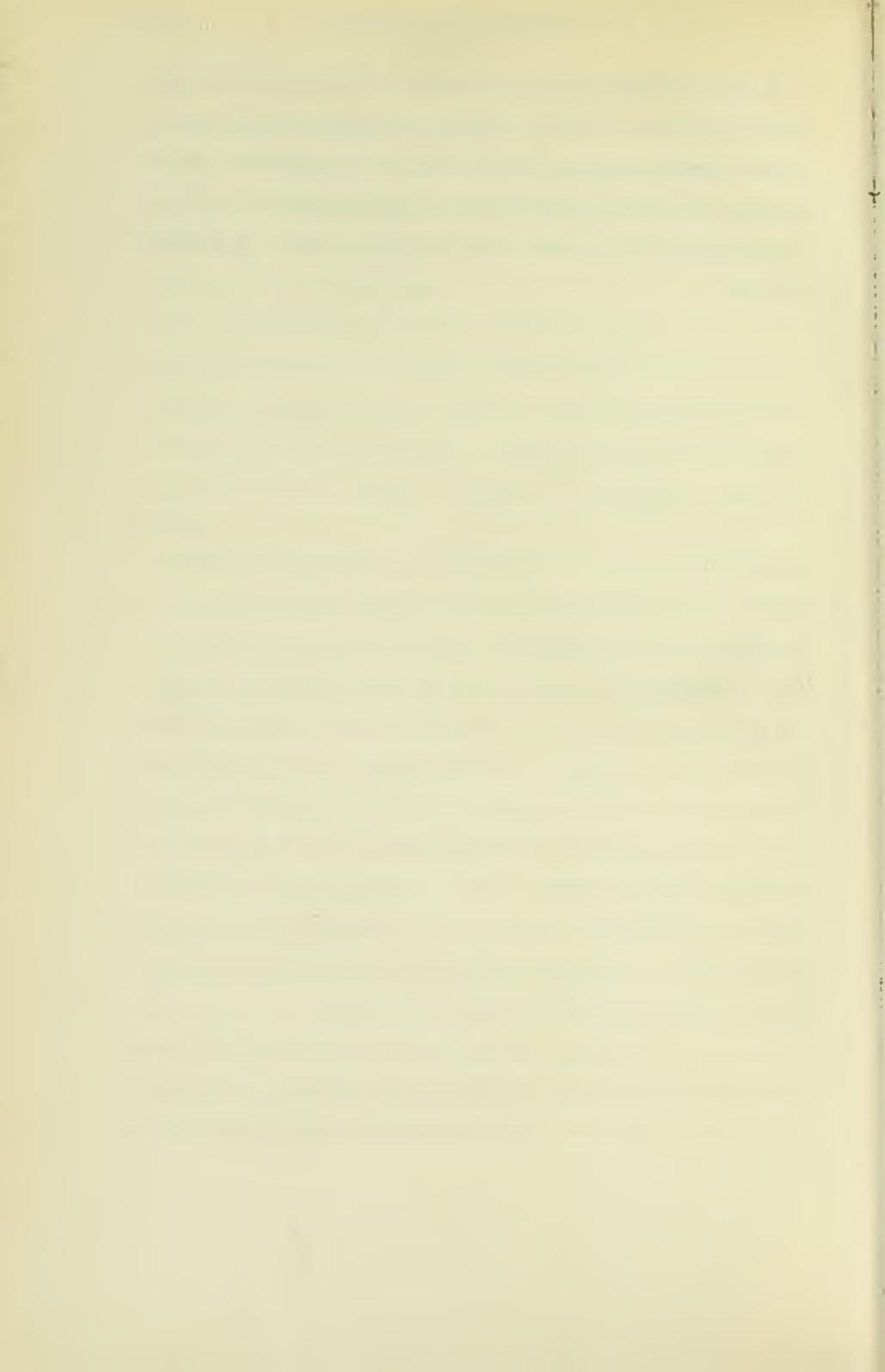
Son ordonnance et un clairon du régiment le relevaient ; mais, blessés à leur tour, ils restaient étendus près de leur officier, tandis que dans un tumulte de charge les Bulgares accouraient, refoulant les troupes serbes fléchissant sur ce point.

Quand, après la victoire, les ambulanciers retrouvèrent le colonel Arandjelovitch, ils reculèrent devant un affreux spectacle : les Bulgares s'étaient acharnés sur cet officier supérieur, colosse d'une rare vigueur, et, dans un accès de véritable folie sanguinaire, l'avaient achevé de quatre coups de feu. Un coup de revolver avait été tiré à bout portant dans l'oreille gauche.

Parmi ces brutes, une brute plus sauvage encore avait percé de part en part la large poitrine de l'officier, à la place même où brillait la croix de la Bravoure décernée par le tsar Ferdinand après la prise d'Andrinople.

Enfin, comble d'atrocité, la baïonnette avait été retournée dans la blessure !

Les auteurs de ce meurtre inqualifiable faisaient partie de la 8^e division bulgare de Toundja, celle-là même qui, quatre mois auparavant, avait combattu côte à côte avec le régiment du colonel Arandjelovitch, sous les canons turcs d'Andrinople !



USKUB

27 juillet. — C'est sous la magie des rayons du soleil que j'ai retrouvé Uskub. Quels changements en quelques mois ! La population de la ville a doublé depuis l'arrivée de « la brigade immortelle ». Malgré cela, l'ancienne capitale du tsar Douchan a perdu l'aspect sale et poussiéreux sous lequel je la vis au lendemain de la débâcle ottomane.

Aujourd'hui la propreté règne jusque dans les ruelles du quartier turc, naguère cloaques empestés. Les services de voirie fonctionnent, impeccablement organisés. La police, elle aussi, est de premier ordre.

Dans les rues, va et vient continuellement une multitude bigarrée : Turcs au fez rouge, Albanais à calotte blanche, soldats et officiers turcs dont

la captivité a pris fin. Tous circulent en toute confiance parmi les Serbes, militaires et civils.

Pourquoi faut-il, que nuit et jour, dans Uskub, pourtant éloigné maintenant du centre de la guerre, les coups de marteau résonnent sourdement comme un glas lointain !

Ces coups de marteau clouent des cercueils, sans relâche !

Les menuisiers, depuis trois semaines, n'ont jamais eu tant d'ouvrage.

Devant leurs ateliers, les mêmes chariots qui, près des champs de bataille, transportent le ravitaillement et ramènent les blessés attendent ici, en pleine rue, leur funèbre chargement qu'ils emportent vers les hôpitaux.

Malgré l'idée obsédante de la mort sans cesse évoquée, le moral est bon en ville ; grâce aux prodiges réalisés par le service sanitaire, l'épidémie de choléra, loin de s'accroître, tend plutôt à diminuer. C'est même la première fois qu'une maladie si éminemment contagieuse ne s'est pas généralisée dans toute une ville.

Cependant le choléra n'est pas encore complètement vaincu ; c'est ainsi qu'hier soir, en arrivant à l'hôtel de la « Liberté », où, depuis mon retour à Uskub, je prends mes repas, je trouvais un soldat de planton devant la porte d'en-



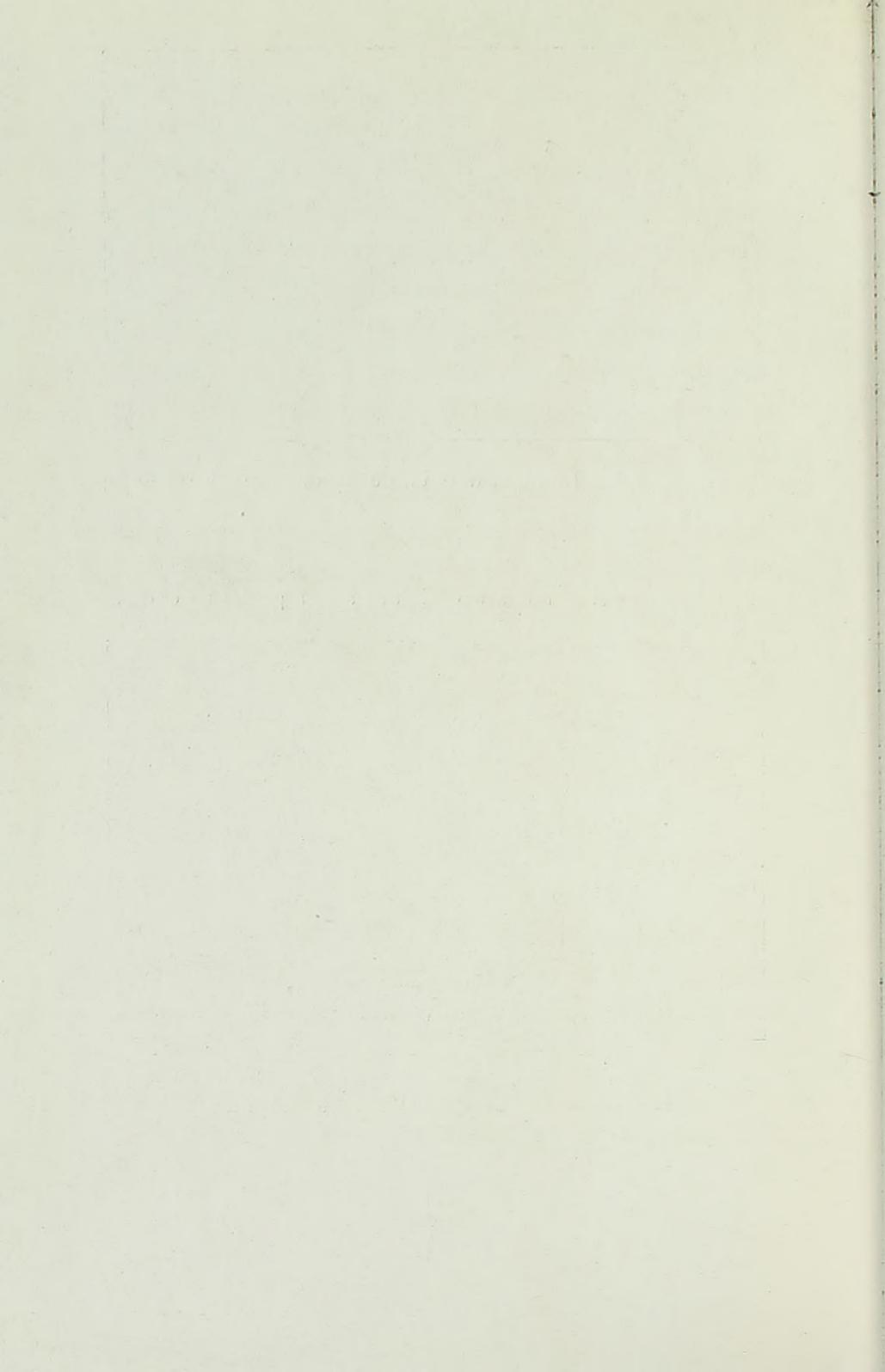
La mort d'un cholérique. (Phot. Tchernoff).

Sans peur et sans murmure, ils ont accompli leur devoir.



(Phot. Tchernoff).

Blessés serbes se dirigeant vers l'hôpital.



trée dont, avec aménité, mais fermeté, il m'interdit le passage.

Et, avec épouvante, j'appris que, le « chef » cuisinier venait de succomber au choléra!

Dans cinq jours seulement, délai de l'incubation, je saurai si ma bonne étoile m'a protégé ou si je suis moi-même contaminé! Aimable attente!

Comme je ne tiens nullement à laisser mes os ici, après les avoir sauvés des balles et des shrapnels turcs et bulgares, j'ai résolu de mon mieux — comme Gribouille — le problème de ma subsistance : je prendrai tout simplement, dès aujourd'hui, mes repas à l'hôpital militaire d'Uskub, où le médecin chef, mon ami le docteur Michäïlovith, a bien voulu me convier, ainsi que Reginald Kann et de Penennrun.

*
**

29 juillet. — Nous attendons le début des négociations. Est-ce la fin de ce conflit sanglant? En tout cas, je me souviendrai longtemps de mes repas à l'hôpital d'Uskub, où je retrouve matin et soir, dans la grande salle blanchie à la chaux qui nous sert de réfectoire, le docteur Michäï-

lovitch, son chirurgien chef, le docteur Kojen, tous deux d'anciennes connaissances de la guerre serbo-turque, et la mission sanitaire française (1), dont l'aimable chef, le médecin-major Reverchon, professeur agrégé du Val-de-Grâce, est secondé par son chef de clinique, le docteur Gabrielle, et par deux médecins civils, les docteurs Boulay et Nicolétis; deux infirmières complètent cette mission : M^{lles} Rott et de Neufville.

Souvent nous nous sommes unis Serbes et Français, dans un même élan d'admiration respectueuse devant le courageux dévouement de ces deux dames de notre Croix-Rouge. Leur douceur et leur charme ont apporté un peu d'adoucissement aux délires enfiévrés des mourants, et les blessés, en les voyant, ont appris à aimer davantage la France.

Mais quelles conversations au cours de nos agapes amicales!

J'ai noté scrupuleusement, pour mémoire, celle du déjeuner de ce matin :

« — Comment va votre « maxillaire »? demande dès le potage, à M^{lle} Rott, le docteur Kohen.

(1) Cette mission française n'avait rien d'officiel. Voir le chapitre « Missions sanitaires ».

« — J'ai un « tétanos épatant », confie le docteur Reverchon au docteur Nicolétis, qui se lamente : « Encore quatre cas de choléra dans « ma salle depuis ce matin ! »

C'est charmant, et quel appétit cela donne au profane que je suis !

Avant le repas, le docteur Gabrielle voulait à toute force m'entraîner à la salle d'opération.

« — Nous allons faire une trépanation des « plus intéressantes... Venez donc, cela vous « intéressera... Nous avons encore un quart « d'heure avant de nous mettre à table. »

Merci pour l'apéritif !

Hélas ! il est dit que je connaîtrai au moins le détail du « cas » !

Tandis que je m'apprête à déguster un petit cochon de lait tout à fait appétissant, le brave docteur tient absolument à narrer son « intéressante opération » à son auditoire attentif.

« — La boîte crânienne, explique-t-il en déchi-
quetant sa tranche de rôti, avait été lésée sur
toute sa circonférence ; la balle l'avait contournée
sans y pénétrer ; mais à l'intérieur quelle bouillie,
mes enfants ! Plus de cinquante éclats d'os logés
dans la cervelle ! »

Je n'ai que le temps d'abandonner mon petit cochon de lait et de fuir !

Et il en est de même à tous les repas ! On s'habitue à tout, paraît-il ; j'y porte tous mes efforts.

Enfin, le principal est d'échapper au choléra. Et il semble bien qu'il soit impossible de prendre plus de précautions qu'on n'en prend ici.

Sans parler de l'eau bouillie, tout est aseptisé : les couverts, le linge, les assiettes, les verres sont passés à l'étuve. Le pain, lui-même n'échappe pas à la règle commune. Avant de le consommer, il est passé au four à 80°, température à laquelle les microbes cholériques les plus vivaces, ne résistent pas. Ultime précaution ! Dans tous les coins des récipients contenant du formol, extermine par évaporation, les mouches. Une pluie de ces bestioles raidies achèvent de mourir dans les verres et dans les assiettes !

SUPRÊME EFFORT

30 juillet. — Les Serbes, qui, après la bataille de Govedarnik, avaient repris l'offensive contre Grlen le 23 juillet, s'étaient depuis lors immobilisés pour attendre les Grecs, dont le mouvement en avant était très lent et insuffisamment énergique.

La troisième armée serbe cherchait encore son contact avec l'armée grecque, lorsque, le *28 juillet*, les Bulgares, désireux d'appuyer l'action de leurs diplomates à Bucarest et d'améliorer leur mauvaise posture par un succès militaire, si minime fût-il, attaquèrent cette dernière armée, dont ils culbutèrent la troisième division vers Petchevo.

Le haut commandement serbe lança aussitôt la troisième armée contre les positions de Grlen. Les premières lignes étaient prises, malgré la

résistance désespérée des Bulgares, et l'armée serbe s'apprêtait à continuer le combat, lorsqu'arriva la nouvelle de la conclusion imminente de l'armistice.

La défaillance de l'armée grecque était réparée, mais au prix de quel sang versé !

L'éparpillement de ses divisions n'avait même pas permis au général Damianos de rejeter les Bulgares au nord de Petchevo. Un détachement de cavalerie ennemie avait pu s'avancer jusqu'à Berovo !



Un capitaine d'infanterie qui participa aux derniers combats livrés par la 3^e armée m'a déclaré en avoir rapporté une véritable impression d'horreur.

A trois reprises, malgré des pertes formidables, les Bulgares revinrent à l'assaut de leurs positions perdues à Grlèn. Le carnage fut à ce point abominable que la route Kotchana, Istip, Vélès, sur une centaine de kilomètres, n'est plus qu'une longue file d'ambulances, abritant plusieurs milliers de blessés !

Pour donner une idée de ce que furent ces engagements et ceux de la bataille de Govedarnik qui les précéda immédiatement, quelques chiffres suffisent.

Une batterie d'artillerie, de quatre pièces de 75 de campagne, la 8^e de la division de la Morava, premier ban, a tiré à elle seule 7,173 *obus et shrapnels*, du 18 au 29 juillet ! Le 23 juillet, la bataille fut si acharnée de part et d'autre que cette batterie usa 1,712 *projectiles*, soit 428 par pièce !

La consommation des autres batteries fut sensiblement égale.

Aujourd'hui, les positions qu'occupaient alors les Bulgares et le terrain qui les sépare des positions serbes ne sont plus qu'un immense charnier où, sous l'implacable soleil d'été, pourrissent les cadavres déchiquetés par des légions de corbeaux !

Du côté serbe, des compagnies d'infanterie, entrées en campagne avec un effectif de 320 hommes, n'en comptent plus guère maintenant qu'une centaine.

Les officiers furent à ce point frappés que ces derniers jours, de simples sous-officiers commandaient au feu des effectifs de la valeur d'un demi-bataillon !

L'artillerie marchait avec l'infanterie, s'arrêtant à peine à deux mille mètres des lignes ennemies, qu'elle couvrait aussitôt d'une grêle de fer et de plomb. Ce n'était plus la guerre, c'était l'extermination, l'écrasement par masses. On eût pu croire assister à une éruption volcanique. L'air, le sol tremblaient. La terre, les pierres, les cadavres eux-mêmes étaient projetés de toutes parts.

Il a fallu treize jours de semblables tueries pour progresser de 5 à 6 kilomètres. N'était-il pas temps de mettre fin à ces horribles massacres ?

La lassitude des Bulgares était profonde. En certains points, leurs positions se trouvaient si proches des tranchées serbes qu'elles n'en étaient guère séparées que par cinquante, voire même trente mètres.

De part et d'autre, les soldats s'interpellaient :

— Ne tirez pas, frères ! criaient les Bulgares. Nous ne tirerons plus non plus... Restons chacun où nous sommes, la guerre va finir !

SUR LE CHEMIN DU RETOUR

31 juillet. — C'est la fin. Je pars et dans quelques jours, s'il plaît aux diplomates, je serai de retour sur le « Boulevard ».

Toujours par un train militaire dans lequel on veut bien m'admettre une fois de plus, je vais refaire le trajet de Skoplje à Belgrade. Les wagons sont bondés de blessés. Dans mon compartiment j'ai, en face de moi, un officier, blessé lui aussi. Son bras gauche en écharpe est bandé jusqu'à l'épaule et son visage pâli marque sa souffrance et sa faiblesse.

Je m'inquiète de sa blessure. Il a eu l'épaule arrachée par un éclat de shrapnel; deux balles sont restées dans les chairs. Il est roulé dans sa capote d'ordonnance, percée en six endroits.

La conversation engagée, nous nous présentons

mutuellement. Mon interlocuteur est le commandant d'artillerie Michel Nénadovitch. Officier d'ordonnance du roi, il a demandé au moment de la guerre à reprendre du service d'une façon plus active. Auparavant, comme capitaine, il avait fait en France un stage au 30^e régiment d'artillerie, à Orléans.

Quoique très affaibli par ses blessures, il ne peut résister à l'envie de parler de la guerre. Il me confirme qu'il fallut à la troisième armée treize jours de combats acharnés pour gagner cinq kilomètres de terrain sur les Bulgares. Du 17 au 24 juillet, sa division, Morava premier ban, a perdu 60 officiers !

Le 17 juillet, c'est après une marche de nuit particulièrement pénible que le combat avait été engagé. Les positions bulgares s'étageaient sur plusieurs échelons et lorsque six jours de luttes héroïques eurent permis de repousser les Bulgares, ceux-ci recommencèrent leur résistance sur leurs lignes de Grlèn.

« Le 23, me raconte le commandant Nénadovitch, nous pûmes nous' emparer d'une colline qui commandait à droite le village de Grlèn. Puis, jusqu'au 29, il nous fut impossible d'avancer davantage. Ce n'est qu'à cette date que nous occupâmes enfin la colline du centre. »

Et son visage amaigri s'animant tandis qu'il revit ces heures de bataille, il continue :

« — Installé en avant de mes batteries, parmi les tirailleurs je commandais téléphoniquement mes pièces abritées par la crête à 1,200 mètres en arrière. Une grêle de balles et de shrapnels s'abattaient sans discontinuer sur nous, mais mes pièces faisaient merveille. J'avais une batterie de campagne et deux batteries d'obusiers Schneider. Nos tirailleurs n'étaient plus qu'à 250 mètres de l'infanterie bulgare, mon artillerie tirait donc à 1,500 et 2,000 mètres. Quelle boucherie de part et d'autre ! La division de la Morava deuxième ban eut ce jour-là plus de 1,000 blessés ! »

« — J'ai fait, souvent aussi, des tirs à grande distance, à 6 ou 7,000 mètres. Avec mes petits canons de 75, il m'est arrivé de « trouver » en deux coups une batterie bulgare défilée à 5,500 mètres. »

Comme tous les officiers d'artillerie avec qui j'ai causé, le commandant Nénadovitch me dit tout le bien qu'il pense de nos canons français, puis il ajoute :

« — Malheureusement nous manquions d'artillerie de montagne, ou plutôt nous n'en avons pas en quantité suffisante. Les Bulgares étaient mieux outillés que nous en matériel de ce genre.

Leur tir, comme le nôtre, était merveilleusement juste ; aussi nos fantassins, qui abordaient sans crainte les positions d'infanterie les mieux défendues, redoutaient le feu de l'artillerie de nos adversaires.

« Le 23 juillet (1) nous avons tiré sans arrêt pendant quatre heures sur les tranchées bulgares, distantes à peine de 2,500 mètres. Quand notre infanterie arriva sur ces positions, il n'y avait plus un fusil en ligne. Elles n'abritaient que des cadavres !

Et me parlant des opérations en général :

« — Quelle guerre difficile ! continue-t-il. Nos positions étaient parallèles aux retranchements bulgares, séparées par des ravins atteignant des profondeurs variables entre 500 et 1,000 mètres. Dans de telles conditions, les lignes ennemies étaient pour l'assaillant de véritables forteresses. On ne pouvait tenter avec quelque chance de succès que des attaques de nuit. Du 17 au 30 juillet, nous en avons fait cinq, mais avec quelles pertes d'hommes ! »

Pendant que le commandant Nénadovitch, souvent interrompu par de longs silences causés par

(1) Se reporter à cette journée pendant laquelle une batterie de 75 tira à elle seule 1,712 projectiles.

quelque douleur plus aiguë, me contait ses impressions et ses souvenirs, le train lentement nous éloignait de plus en plus des lieux où deux peuples de race si proche venaient, pendant un mois, de s'entre-déchirer sans pitié. Je songeais que là-bas, en Thrace, les Turcs avaient pu reprendre Andrinople.

L'officier serbe suivait sans doute des pensées identiques, car, sans haine, sinon sans reproche pour la sauvagerie bulgare, il ajouta :

« — Quels rudes soldats que ces Bulgares ! »

Puis ce fut un regret :

« — Si au lieu de nous battre, nous étions restés alliés, que de grandes choses nos armées réunies auraient pu accomplir ! »

LES HOSTILITÉS

SUR LA FRONTIÈRE SERBO-BULGARE

Je n'ai pas, jusqu'ici, parlé des hostilités qui se déroulèrent sur la frontière serbo-bulgare.

Là, l'armée bulgare (général Koutintchef), formée des 5^e, 9^e et 15^e divisions, environ 50,000 hommes, occupait le front *Koula-Belogradchik*. Son but était d'envahir le territoire serbe, de s'emparer des principales voies se dirigeant vers le centre du pays, en s'avancant dans les directions de *Paratchin*, d'*Alexinatz* et de *Nisch*, et de jeter ainsi le désarroi dans l'esprit des troupes qui se battaient sur la ligne principale des opérations, en Macédoine.

Le général Koutintchef visait tout d'abord *Zaietchar*, *Kniagevatz* et *Pirot*, situées à quelques kilomètres de la frontière, chefs-lieux de

trois départements limitrophes. Leur prise devait ouvrir la route de *Nisch* et entraîner la possession de la voie ferrée.

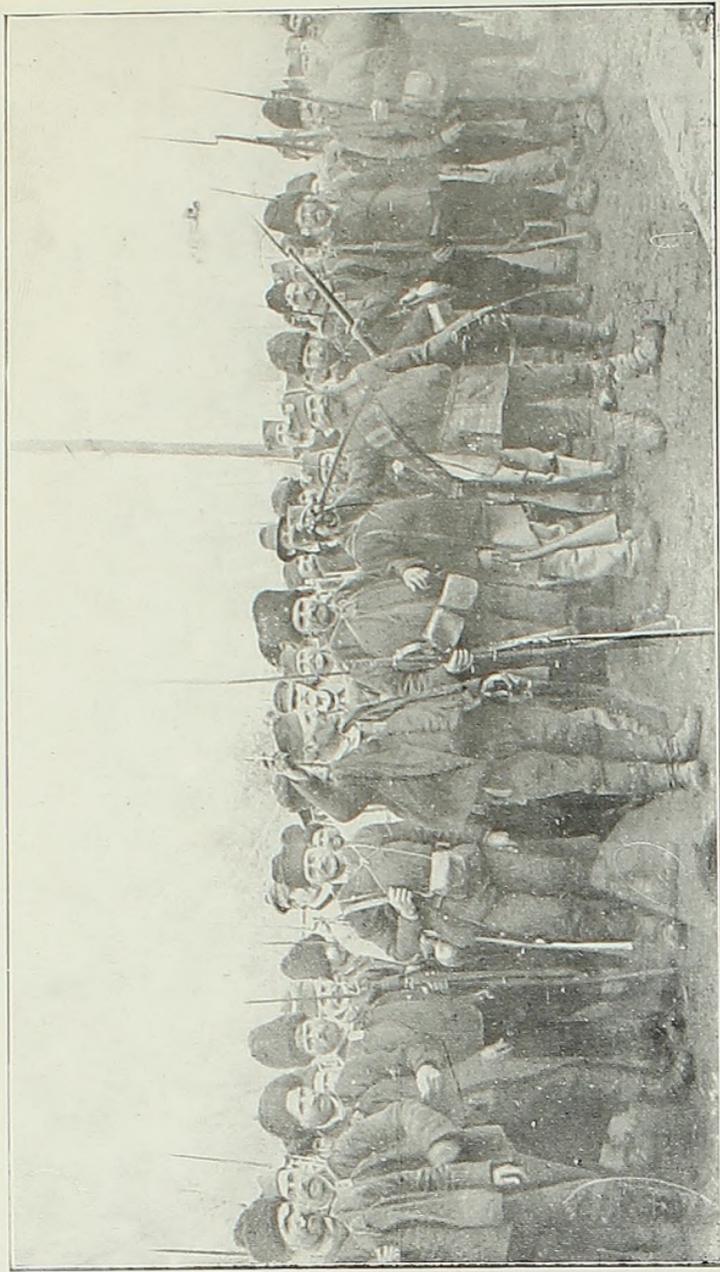
*
**

L'armée bulgare comprenait des unités de premier ordre; la 9^e division était même comptée parmi les meilleures troupes; dans la 15^e division seulement se trouvaient certains éléments de valeur secondaire : bataillons complémentaires et recrues.

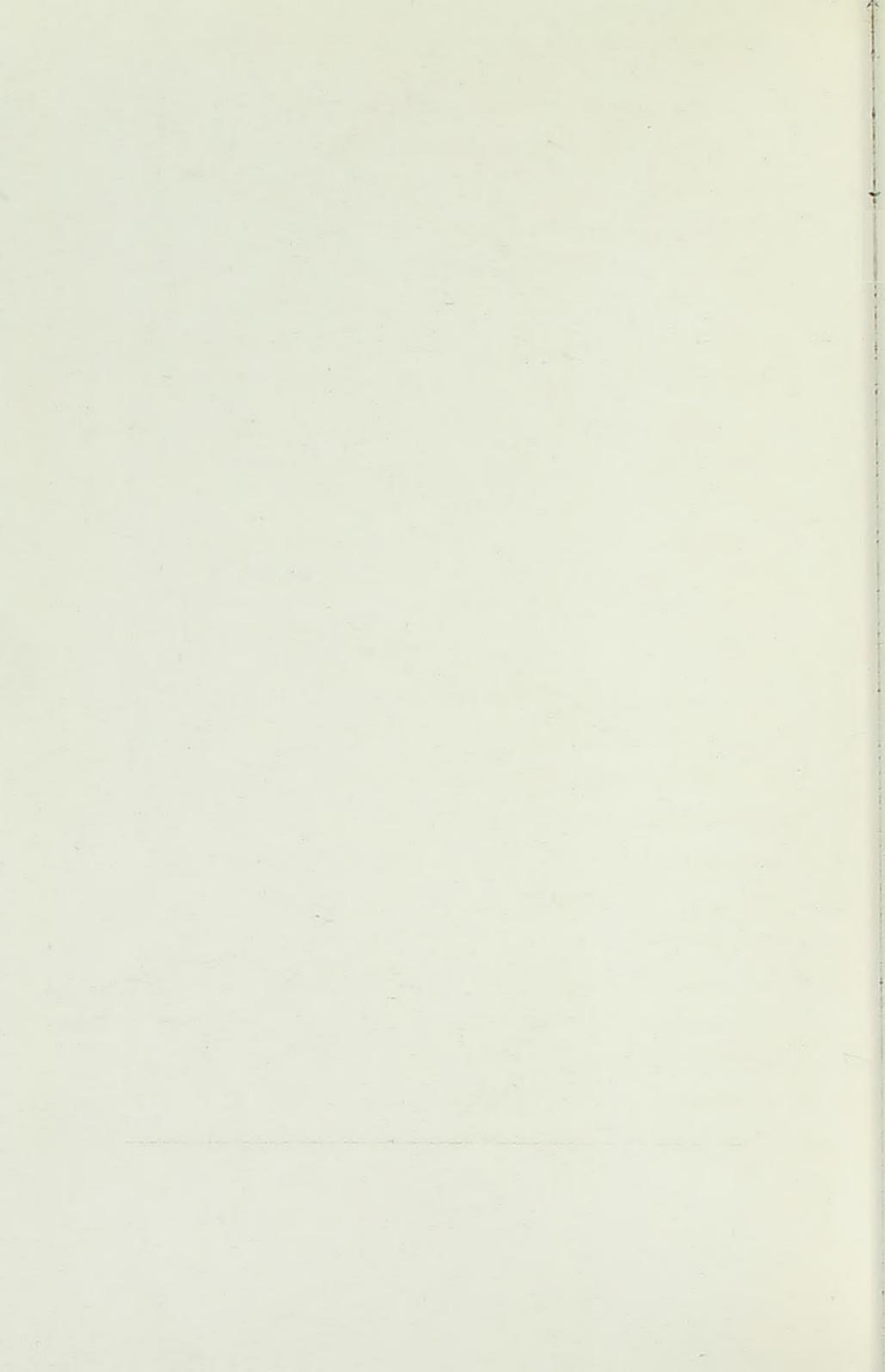
Les troupes serbes qui faisaient face à cette armée et qui occupaient le bassin du Timok étaient de qualité très inférieure. En effet, exception faite pour la division du Timok, premier ban, elles se composaient de régiments du troisième ban ou de la « dernière défense », à peine encadrés et armés de vieux fusils.

Des quinze régiments d'infanterie de 3,500 à 4,000 hommes, formés par le troisième ban, cinq se trouvaient avec cette armée; cinq autres occupaient la région du Pirot (le premier à *Vlasina*; le troisième sur les lignes de *Toumba*, *Talambas*, *Detchani*, *Kladenatz*; le quatrième sur

Les vieillards eux-mêmes prirent les armes.



Un détachement de la « dernière défense ».



la rive droite de la *Nichava*, autour de *Téposch* ; le sixième sur la rive gauche de cette rivière, dans la direction *Drjina-Berilavitza*, et le quatorzième de *Saint-Nicolas* à *Dobroujoutro*.)

Le reste, cinq régiments, gardait les voies ferrées, les ponts, les dépôts de munitions, etc.

Ce troisième ban, malgré son piètre armement et son manque absolu d'équipement — les hommes n'avaient même pas de tentes et couchaient à la belle étoile — combattit sur la frontière serbo-bulgare comme des troupes de l'active.

*
**

Devant l'aile droite bulgare, en face de Koula, la place forte de *Zaïetchar* commandait dès la frontière la route de *Boliévatz-Paratchin*. L'attaquer directement aurait exigé les trois quarts des forces dont disposait le général Koutintchef ; aussi décida-t-il simplement d'en immobiliser la garnison.

Laisant donc environ 15,000 hommes devant la place, il décida de faire passer le reste de ses troupes, environ 45,000 hommes, par les cols de *Kadi-Bogaz* et de *Saint-Nicolas*.

La frontière serbe n'était que faiblement défen-

due par des détachements du troisième ban et de la « dernière défense ».

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, l'artillerie bulgare ouvre le feu contre le front est de la défense de Zaïetchar ; mais rapidement les forts serbes réussissent à la réduire au silence, et, pour éviter de voir ses positions dominées, le commandant de la place décide, la nuit suivante (5 au 6 juillet), d'avancer et de s'emparer de *Batichté*.

Le 5 juillet au matin, les Bulgares passent par *Kadi-Bogaz* et par *Saint-Nicolas*. Devant *Kadi-Bogaz*, le détachement serbe se maintient toute la journée, malgré la force très supérieure de l'ennemi qui dispose de six batteries à tir rapide et de six sections de mitrailleuses. Le soir seulement, tout en continuant à lutter toujours opiniâtrement, il recule pied à pied jusqu'au village d'*Oslana*.

Devant *Saint-Nicolas*, le détachement serbe, attaqué par la 9^e division bulgare entière, doit se replier.

Le 6 juillet, le détachement serbe de *Kadi-Bogaz* se maintient toujours à *Oslana*. Les Bulgares, repoussant les hommes de la « dernière défense », passent à *Aldinatz*. Ils marchent toute la nuit vers *Kniagevatz* ; à 8 heures du matin, le 7 juillet, ils incendient deux villages, *Lokva* et *Bertchinovatz*, situés à une heure à l'est de cette

ville, qui tombe à midi entre leurs mains, sa garnison, 250 hommes, ne pouvant résister aux forces imposantes qui l'attaquent.

Cette victoire sans gloire sera le seul succès remporté par les Bulgares sur le territoire serbe.

Ce même jour, le détachement serbe qui se maintenait à *Oslana* est repoussé. Il remonte vers *Zaïetchar* en bon ordre, en défendant aussi de son mieux la route de *Bolievatz*.

La petite garnison de *Kniagevatz* s'arrête d'abord à *Skrobnitchka*, puis à *Zoubetinz*, retardant également ainsi la marche des envahisseurs vers *Bolievatz*.

La première colonne bulgare est à ce moment maîtresse de la ligne *Kralievo-Celo*, *Kniagevatz*, et la deuxième colonne de *Saint-Nicolas* refoule les forces du troisième ban qui se trouvent devant elle. L'ennemi va tenter de s'avancer vers *Boliévatz*, *Aleksinz*, *Nisch* et *Pirot*.

*
**

Laissant de côté la 9^e division (colonne de *Saint-Nicolas*) qui, au sud de *Saint-Nicolas*, marche vers *Nisch* et *Pirot*, je suivrai les opérations du général *Ristof*, qui commande la 5^e division et les forces bulgares de droite. Ce général

envoie de *Kraliévo-Celo* deux ou trois régiments d'infanterie et de l'artillerie contre le front sud de *Zaïetchar*, afin d'immobiliser de ce côté la garnison de la ville et de protéger, en cas d'insuccès, la retraite de ses autres troupes qui se dirigent vers *Bolievatz* et vers *Soko-Bania*.

Le 7 juillet, son premier détachement s'avance vers *Zaïetchar*; le soir, après le combat, il occupe *Vratarnitsa*, mais il doit s'arrêter devant le feu des blockhaus qui défendent la ville. Les autres troupes ne réussissent pas, de toute la journée, à s'éloigner beaucoup de *Kniagevatz*.

Le commandant de *Zaïetchar* jette quelques forces sur la rive gauche de la *Klichka*; d'où, tout en coopérant à la défense de la place, elles protégeront la communication avec *Boliévatz*.

Le 8 juillet, dès 4 heures 1/2 du matin, les Bulgares reprennent l'offensive. La bataille dure toute la journée; mais, sur tout le front des défenses, ils se voient opposer une résistance si opiniâtre qu'ils ne réussissent même pas à traverser la *Grlitchka*. Ils doivent, à la nuit, rentrer sur leurs positions primitives, après avoir éprouvé d'énormes pertes.

Cependant, sans nouvelles des troupes refoulées vers *Batchié*, craignant leur défaite et redoutant que par là même les routes de *Boliévatz* et de

Soko-Bania ne soient ouvertes aux Bulgares, le commandant serbe décide de prendre à son tour l'offensive et, malgré son infériorité numérique, de tenter, coûte que coûte, de repousser l'ennemi sur *Kniagevatz*.

Dans la nuit (8 au 9 juillet) celui-ci attaque le front est de *Zaietchar*, puis au matin *Zatvorenitchka*. Mais ces nouvelles attaques n'obtiennent aucun succès. Les Serbes réussissent même à s'emparer de la douane bulgare, et, vers 11 heures du matin, les Bulgares, de ce côté, abandonnent le combat.

Cet avantage remporté sur la rive droite du Timok facilite considérablement l'action sur l'autre rive, où, dès 4 heures 1/2 du matin, deux colonnes sortent des blockhaus. Après un combat aussi bref que violent, ils contraignent les Bulgares, de ce côté également, à se retirer précipitamment.

Ces insuccès, la vigueur de l'offensive serbe et la crainte de voir leur aile de *Zatvorenitchka* cernée et coupée de *Kadi-Bogaz*, transforment bientôt la retraite des Bulgares en déroute.

Des renforts serbes accourent prêter main-forte aux troupes du côté de *Zatvorenitchka*, afin d'attaquer l'ennemi de flanc; ils manœuvrent, en suivant les crêtes le long de la frontière, pour

couper sa retraite sur *Kadi-Bogaz*, de *Kralievo-Celo*, *Kniagevatz*.

L'aile droite bulgare, complètement défaite, fuit vers l'est et se disperse en pleine panique dans les replis de terrain du Petit et du Grand *Machka*; deux régiments seulement se retirent avec leur artillerie en meilleur ordre vers *Kralievo-Celo* et *Kadi-Bogaz*. La présence du général Koutintchef, qui va d'une colonne à l'autre, n'arrête pas la déroute. La panique des premières lignes gagne les suivantes. Les routes ne sont plus assez larges pour fuir. Les fuyards passent à travers champs, abandonnant une quantité innombrable d'armes, de matériel, de munitions et aussi d'objets provenant du pillage.

Le désordre s'accroît encore lorsque les troupes de la deuxième colonne (5^e division), qui s'étaient avancées à l'ouest de *Kniagevatz* vers *Batchié* et *Skrobnitcha*, s'aperçoivent qu'elles vont être coupées de *Kadi-Bogaz*. Dans une course folle elles s'élancent vers les cols frontières, jetant les fusils, les objets d'équipement, les vivres, tout ce qui retarde la fuite.

Si les troupes serbes de *Batchié* et de *Skrobnitchka* avaient été plus nombreuses, ou seulement si elles avaient eu un lien téléphonique ou télégraphique avec le commandant des troupes

du Timok et qu'elles eussent aussi marché sur *Kniagevatz*, la 5^e division bulgare eût été entièrement faite prisonnière.

A la faveur de la nuit, et grâce à un détachement qui s'était maintenu près de *Pétrouch*, elle repasse la frontière le 10 juillet, à l'aube. Les forces serbes, qui, de *Zatvorénichka*, s'avançaient vers *Kadi-Bogaz*, retardées dans leur marche par la nature très accidentée du terrain, n'arrivèrent qu'après son passage.

Les Serbes trouvèrent — haut fait d'armes bulgare — *Kniagevatz* entièrement saccagée.

Les Bulgares avaient perdu environ 8,000 morts et blessés !

La défaite s'était étendue à leurs troupes entrées en Serbie par le col de *Saint-Nicolas*.

Plus au sud et toujours à la frontière serbo-bulgare, à *Toumba*, à l'est de *Vlasotintza*, ils essayèrent aussi, en vain, sur divers points, de s'emparer de la voie ferrée qui leur eût ouvert la route de *Nisch*.

Le premier régiment du troisième ban, qui se tenait à *Vlasina*, se couvrit de gloire. Il tint tête sans artillerie ni mitrailleuses à plusieurs régiments ennemis et fit même plusieurs charges à la baïonnette, grâce auxquelles il put conserver ses positions.

The history of the United States of America is a story of growth and change. It begins with the first settlers who came to the shores of North America in search of a new life. These early pioneers, including the Pilgrims and the Puritans, established small communities that would eventually grow into the great cities and states we know today.

As the colonies grew, they developed a sense of independence from their British rulers. This led to a long and bitter struggle for freedom, culminating in the American Revolution. The war was fought for the principle of self-determination, and it was a victory that would shape the future of the young nation.

Following the Revolution, the United States entered a period of rapid expansion. The Louisiana Purchase of 1803 doubled the size of the country, and the discovery of gold in California in 1848 led to a massive influx of settlers. The westward movement of the population was a defining feature of the early 19th century.

By the mid-19th century, the United States was a nation of diverse peoples and interests. The issue of slavery became a central focus of national debate, leading to the Civil War. This conflict, fought between 1861 and 1865, was the most devastating in American history. It resulted in the preservation of the Union and the abolition of slavery, but it also left a deep and lasting impact on the nation's social and political fabric.

In the decades following the Civil War, the United States continued to grow and evolve. The Industrial Revolution brought about significant changes in the way people lived and worked. The rise of big business and the growth of cities led to new challenges, such as the need for labor reform and the protection of civil liberties.

The United States emerged as a world power in the late 19th and early 20th centuries. Its influence was felt in every corner of the globe, and it played a leading role in the development of international relations. The Spanish-American War of 1898 marked the beginning of the United States' emergence as a major world power.

The 20th century was a time of great change and challenge for the United States. The First World War tested the nation's resolve and led to a period of isolationism. The Second World War, fought between 1939 and 1945, was a defining moment in American history. It resulted in the United States' emergence as a superpower and the beginning of the Cold War.

The Cold War was a period of intense rivalry between the United States and the Soviet Union. It shaped the course of international relations and led to the development of nuclear weapons. The Vietnam War, fought between 1955 and 1975, was a controversial conflict that tested the nation's patience and resources.

In the 1960s and 1970s, the United States experienced a period of social and political upheaval. The Civil Rights Movement led to the passage of landmark legislation, such as the Civil Rights Act of 1964 and the Voting Rights Act of 1965. The Vietnam War ended in 1975, and the United States withdrew its troops from the country.

The 1980s and 1990s were a time of economic growth and technological advancement. The United States emerged as a global leader in science and technology, and its economy continued to expand. The end of the Cold War led to a new era of international relations, and the United States played a leading role in the development of the world.

The 21st century has been a time of great challenge and opportunity for the United States. The September 11 attacks in 2001 led to a period of conflict in the Middle East and a re-evaluation of the nation's role in the world. The 2008 financial crisis led to a period of economic hardship, but the United States has shown remarkable resilience and has emerged as a global leader once again.

The history of the United States of America is a story of a nation that has grown from a small group of settlers to a global superpower. It is a story of a nation that has fought for freedom, justice, and the betterment of the world. The United States continues to evolve and change, and its future is bright and full of promise.

LE PILLAGE ET LE VIOL

Partout où ils passèrent, en Macédoine et en Serbie, les Bulgares pillèrent et brûlèrent; mais, pour quiconque a parcouru la région du Timok après leur fuite, il semble que l'armée du général Koutintchef n'ait eu qu'un objectif en Serbie, le pillage.

Son passage à *Kadibogaz* et à *Saint-Nicolas*, sur les rives du Timok, vers *Zaïetchar*, à *Knia-gevatz* et autour de cette ville a été marqué par une dévastation si complète du pays qu'on croit rêver et qu'on se demande si l'on est au vingtième siècle ou à l'époque d'Attila et des Huns.

Véritables hordes tartares, les Bulgares ont tout pillé, incendié, massacré, violant les jeunes filles, les vieilles femmes, jusqu'aux infirmes!

Des deux côtés de la route conduisant à

Kniagevatz, les villages sont en cendres. La ville elle-même a été entièrement saccagée. Maisons, magasins, casernes, tout a été pillé, puis livré aux flammes. Tous les ponts sont détruits. Les récoltes sur pied ont-elles même été incendiées.

Les membres des missions sanitaires étrangères qui se trouvaient en Serbie et les correspondants des grands journaux européens, qui sont allés sur place pour se convaincre *de visu* de ces atroces méfaits, n'en pouvaient croire leurs yeux.

Les docteurs Albert Peyron, de Paris, Ludvig Schlieb, de Berlin, Siebern Moller, de la marine autrichienne, l'avocat serbe Yovanovitch, réunis en commission internationale, arrivèrent le 15 juillet dans la région de *Kniagevatz*.

Leur rapport constitue un accablant réquisitoire contre les soldats du roi Ferdinand.

Devant une cabane, près de *Vratarnitza*, sept vieillards, des paysans inoffensifs, ont été lardés de coups de baïonnette ou ont eu le crâne brisé à coups de crosse.

A *Kralievo-Celo*, dans les locaux de la sous-préfecture mise à sac, les commissaires examinèrent une quarantaine de paysannes des villages voisins auxquelles des soldats et même des gradés bulgares ont fait subir des traitements

d'une révoltante bestialité. Ni l'enfance, ni l'extrême vieillesse, ni l'état de grossesse n'ont été respectés.

Des fillettes de 14 à 15 ans, à peine nubiles, durent, sous la menace de mort, s'abandonner aux fantaisies lubriques de véritables escouades de satyres. Une *paralytique* de 90 ans, Zivka Pavlovitch, de *Joukovtché*, fut violée par des soldats ivres ! Une septuagénaire du village de *Boulinovatz* subit le même sort. Ailleurs, c'est une femme dont la maternité est imminente qui doit se plier à des pratiques d'un répugnant sadisme.

A *Chtipina*, deux sœurs, Gypka et Ivana Brankovitch, sont dans une même nuit livrées à vingt cavaliers. Folles de douleur et de honte, elles perdent connaissance.

Faut-il parler enfin des jeunes femmes violées sous les yeux mêmes de leurs enfants, ou alors qu'elles tiennent un nourrisson dans leur bras ?

Tels sont les faits qu'enregistre, avec constatations médicales à l'appui, le rapport de la commission internationale. Nulle appréciation, mais cette conclusion :

« De l'ensemble des témoignages et de ses propres constatations, la commission a retiré l'impression que le viol a été systématiquement pratiqué par les troupes bulgares ; mais la

« majeure partie » des femmes et des enfants violentés dans le district de Kniagevatz a échappé à son examen, les unes par honte ou par crainte, les autres parce que, dispersées avec la population de leur village, elles n'y sont pas encore rentrées. »

Un habitant de *Kratarnitsa* m'a raconté comment, après le pillage, il assista, caché dans un champ de maïs, au supplice de sept soldats serbes. Les Bulgares les obligèrent à poser leurs « chaïkatcha » sur des piquets ; puis ils les firent coucher à terre les uns à côté des autres et en leur ordonnant de regarder leurs coiffures ; ils les clouèrent au sol à coups de baïonnette.

Les Bulgares firent main basse sur tous les objets de valeur qui se trouvaient dans les maisons du village, brisant, saccageant ou jetant dans le Timok ce qu'ils ne purent emporter.

A *Kraliévo-Celo* la ville semble avoir été dévastée par un violent tremblement de terre. On n'aperçoit tout d'abord que des ruines noircies et brûlées. Les portes, les fenêtres défoncées ne laissent voir dans les maisons que des amas de décombres. Les deux coffres-forts de la sous-préfecture ont été fracturés à la dynamite. Là comme partout, le plancher et les murs sont maculés d'encre et d'immondices. Les archives

sont anéanties. Tous les livres et registres sont déchirés. Il ne reste que des débris de meubles. Les glaces sont brisées, les tableaux éventrés.

« Les Bulgares ont pris jusqu'à mes déco-
« rations », dit le sous-préfet Svreten Ovanovitch.
« Ils ont emporté mes vêtements, mon linge,
« même mon linge sale ! Ils ont volé les bijoux
« de ma femme, montre, bagues, boucles
« d'oreilles... »

Dans la vallée, autour d'une vingtaine de chariots, sont groupés des vieillards, des femmes et des enfants. Ce sont les « rescapés » de *Radinovatz* en cendres.

Il en est ainsi dans la majorité des villages, le long de la frontière.

Devant *Kniagevatz*, les casernes achèvent de se consumer. Avant de fuir, les Bulgares ont fait un tas du mobilier, des paillasses, des couvertures, de tout ce qui était combustible, puis ils y ont mis le feu ; il ne reste plus que des pans de murs calcinés.

Kniagevatz présente l'image d'une dévastation plus complète encore. La ville n'existe plus. Il ne reste que des pierres branlantes. Tout a été anéanti, dans un sentiment de haine folle et bestiale. La population, qui commence à rentrer, reste pétrifiée devant les murs nus, les décombres

amoncelés. Plus on pénètre dans la ville, plus le spectacle gagne en horreur. C'est une file de magasins brûlés, d'où monte encore de la fumée. Dans les rares maisons encore debout, il ne reste pas un seul objet intact.

Les Bulgares se sont approprié tout ce qui avait une valeur, bijoux, argenterie, étoffes, tapis, vêtements, fourrures. Durant la courte occupation de la ville, nuit et jour des voitures bondées ont emporté vers la frontière les produits du vol. Tout ce qui n'a pas été enlevé est brisé, piétiné, souillé d'excréments.

Des officiers ont poussé le cynisme jusqu'à laisser leurs adresses dans les maisons qu'ils ont fouillées de la cave au grenier. On m'a montré les cartes de visites du lieutenant T..., de Sofia, de l'aide-médecin Angel K... de Plevna.

A l'hôtel de Paris, sur un tableau noir, on lit l'inscription suivante :

« En quittant volontairement cette jolie ville de Kniagevatz, nous saluons nos collègues les officiers serbes, avec l'espoir qu'ils seront dans l'avenir moins chauvins et plus pénétrés de l'idée de la solidarité slave. »

Ce factum, œuvre de véritables fous, est sig...é en français : *« Les officiers Bulgar »* (sic).

L'hôpital civil est détruit ; il avait heureu-

sement été évacué à l'approche des ennemis. Qui sait à quelles atrocités ces sauvages s'y fussent laissé entraîner ?

Dans la maison du colonel Neditch, (1) le héros de la guerre serbo-turque qui commande toujours la même division (Morava deuxième ban), il ne reste que les murs. La porte du salon porte une inscription :

« Da se znaé tche touk e bil blagrski *isunak!* »
(Qu'on sache qu'ici les héros bulgares sont passés.)

Et c'est signé de noms d'officiers !

Le pillage et les dégâts à *Kniagevatz* seulement sont estimés à 4 millions de francs !

(1) Ce courageux et brillant officier devait mourir quelques semaines après la cessation des hostilités. Il fut une des dernières victimes du choléra.

The first part of the book is devoted to a general history of the
 world, from the beginning of time to the present day. The author
 discusses the various stages of human civilization, from the
 earliest times to the present day. He also discusses the
 various religions and philosophies that have shaped human
 thought and action. The second part of the book is devoted to
 a detailed history of the British Empire, from its beginnings
 in the 16th century to its decline in the 20th century. The
 author discusses the various territories that were part of the
 empire, and the role of the British in the world. The third part
 of the book is devoted to a detailed history of the United States,
 from its founding in 1776 to the present day. The author
 discusses the various events and people that have shaped the
 history of the United States, and the role of the United States
 in the world.

The fourth part of the book is devoted to a detailed history of
 the world from 1914 to 1918. The author discusses the
 various events and people that have shaped the history of the
 world during this period, and the role of the United States
 in the world. The fifth part of the book is devoted to a
 detailed history of the world from 1918 to the present day.
 The author discusses the various events and people that have
 shaped the history of the world during this period, and the
 role of the United States in the world.

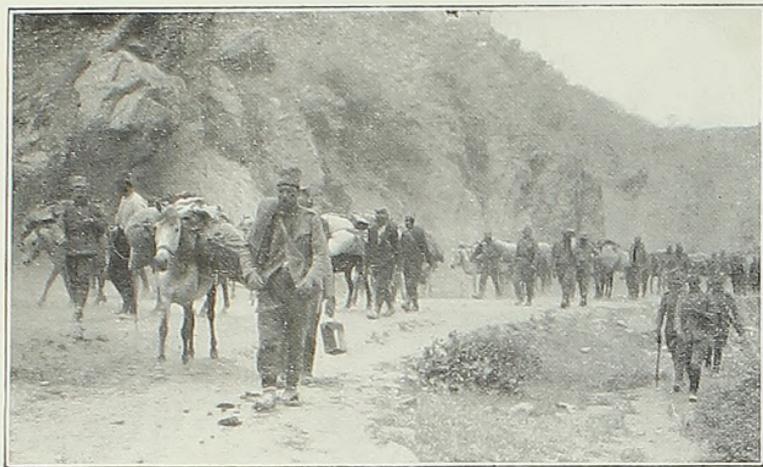
The sixth part of the book is devoted to a detailed history of
 the world from the present day to the future. The author
 discusses the various events and people that have shaped the
 history of the world during this period, and the role of the
 United States in the world. The seventh part of the book is
 devoted to a detailed history of the world from the future to
 the present day. The author discusses the various events and
 people that have shaped the history of the world during this
 period, and the role of the United States in the world.

The eighth part of the book is devoted to a detailed history of
 the world from the present day to the future. The author
 discusses the various events and people that have shaped the
 history of the world during this period, and the role of the
 United States in the world. The ninth part of the book is
 devoted to a detailed history of the world from the future to
 the present day. The author discusses the various events and
 people that have shaped the history of the world during this
 period, and the role of the United States in the world.



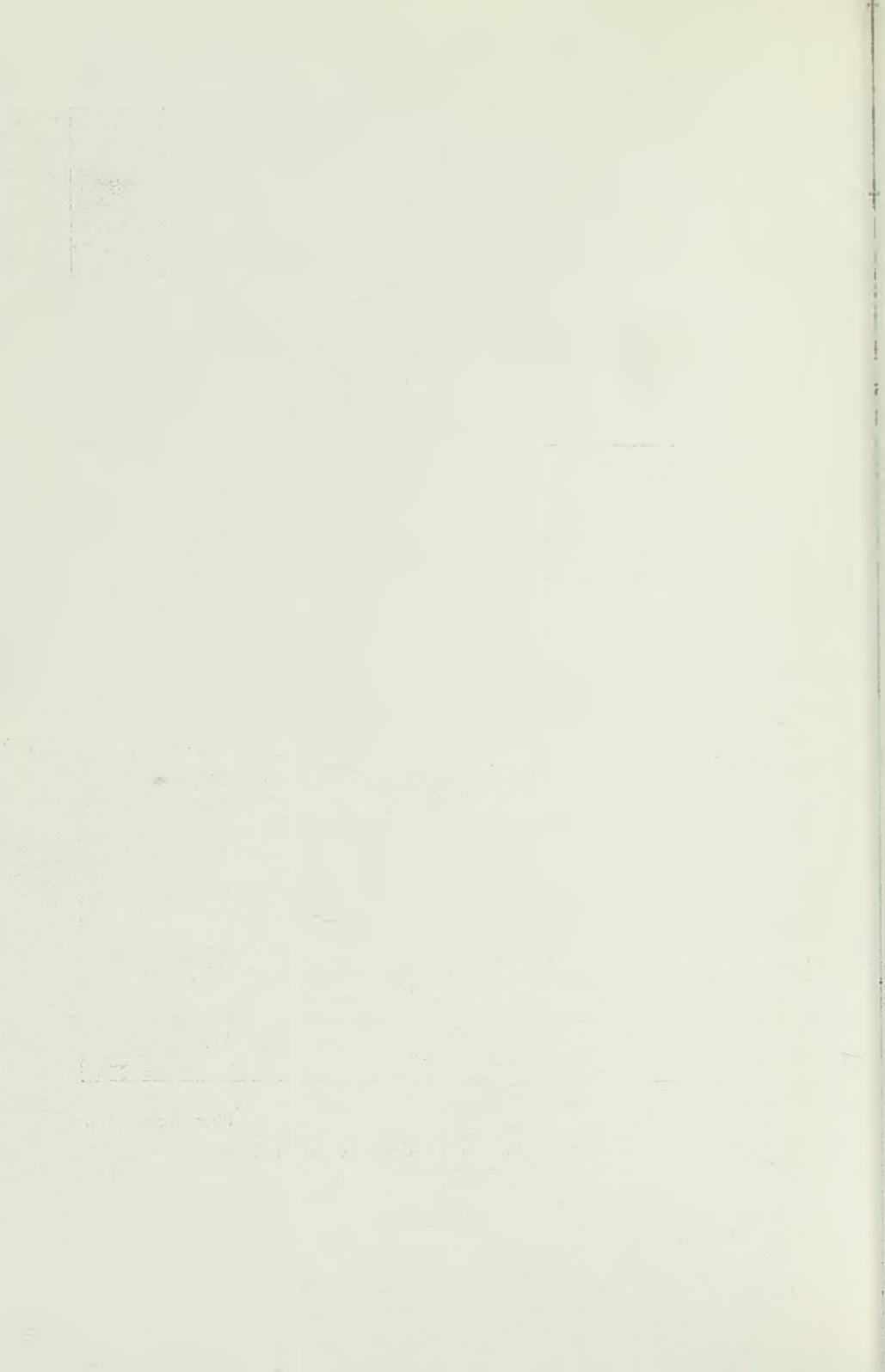
(Phot. Tchernoff).

Un convoi de blessés serbes.



(Phot. Tchernoff).

Un train de vivres dans les montagnes.



LES ATROCITÉS BULGARES

L'Europe, spectatrice, a été épouvantée devant de telles atrocités, et la voix de Pierre Loti, qui s'éleva naguère en faveur des Turcs, s'est fait entendre à nouveau.

Malheureusement, l'auteur du *Livre de la Pitié et de la Mort*, confondant toujours Bulgares, Serbes et Grecs dans l'appellation de « balkaniques », compare les anciens alliés à des « hyènes à la curée essayant de se dévorer entre elles », et, les englobant dans la même réprobation, flagelle les « massacres chrétiens ».

La vérité est toute autre. J'ignore quelle fut la conduite des Grecs au cours de cette guerre, mais je puis affirmer que ni moi, ni mes confrères qui suivirent les opérations de l'armée serbe ne vîmes d'atrocités commises par elle.

Les Bulgares pillèrent, brûlèrent les villages serbes et grecs avec la même ardeur, la même haine que les villages turcs. Ils éventrèrent avec la même rage les chrétiens et les musulmans ; ils violèrent avec le même sadisme les chrétiennes et les musulmanes.

Il faudrait un volume pour consigner toutes leurs atrocités et l'on frémit en pensant à ce qu'il serait advenu de la péninsule balkanique s'ils avaient eu la victoire. C'eût été un recul de plusieurs siècles.



A *Uskub*, le 13 juillet, les consuls de Russie et de France ont constaté les actes de barbarie commis sur les blessés serbes pendant la bataille de la Brégalnitsa.

Le consul russe causa personnellement avec quelques témoins, échappés par miracle à la mort. Leurs récits en disent long sur la sauvagerie des vaincus.

Blessé et fait prisonnier, le soldat Sava Bogdanovitch fut ligoté, puis interrogé sur les positions des troupes serbes. Comme il refusait de ré-

pondre, les Bulgares lui coupèrent une oreille pour « lui délier la langue ».

Le soldat Miloutine Nikolitch, blessé au cours du guet-apens, a été percé de part en part de sept coups de baïonnette, et laissé pour mort.

Un autre, Radovane Kraïtchinovitch, blessé aux deux jambes, entendit le commandant du 12^e régiment bulgare donner l'ordre de l'achever : une balle lui fracassa la mâchoire, une autre lui traversa la poitrine, une troisième lui brisa le bras ! Ces deux blessés n'ont survécu que par miracle.

Partout, les Bulgares ont mutilé blessés et prisonniers. Les Serbes, en reprenant l'offensive, ont retrouvé les leurs, les uns avec la peau de la figure enlevé par lanières, les autres avec les yeux arrachés. Un blessé a même été rôti comme un porc !

Entre les blockhaus de *Chéoba* et de *Toplik*, on retrouva un grand nombre de blessés, les yeux crevés, le nez coupé, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, le ventre ouvert et les entrailles arrachées.

Un rapport officiel du commandant du 2^e régiment indique que de nombreux soldats serbes blessés ont été tailladés de coups de couteau, atrocement mutilés, ou ont eu la tête fracassée à

coups de crosse. Parmi eux, un officier et plusieurs sous-officiers.

Au cours de la *bataille d'Istip*, trente et un blessés du 5^e régiment serbe ont été torturés et achevés par les Bulgares.

A *Retké-Boukvé*, l'un des plus violents combats de la campagne, lorsque les soldats serbes réoccupèrent cette position, ils trouvèrent un de leurs officiers et trente de leurs compagnons d'armes plus ou moins grièvement blessés dont les têtes avaient été fracassées à coups de hache.

Un sous-lieutenant serbe, renversé par l'explosion d'un obus et couvert de terre, a vu de ses propres yeux les soldats bulgares s'approcher des malheureux blessés serbes et discuter pour savoir s'il fallait les achever ou non. Un officier bulgare leur ordonna de les tuer. Protégé par la terre et les débris qui le couvraient, spectateur muet de cette scène épouvantable l'officier serbe ne fut pas vu par les Bulgares ou fut considéré par eux comme mort. C'est ainsi qu'il a pu raconter le fait.

A quelques kilomètres de *Padometza*, des officiers serbes retrouvèrent un sous-lieutenant de cavalerie les yeux crevés, le nez et les oreilles coupés. Il supplia ses collègues de le tuer. Les officiers serbes, ayant constaté que son état était

désespéré, lui remirent un revolver, et le malheureux se suicida en leur présence.

Deux journaux russes, la *Wetcherneje Vremia* et le *Novoie Vremia*, avaient envoyé comme correspondant de guerre et comme photographe dans les Balkans M. S. Tchernoff. Ses récits constituent une déposition accablante sur les atrocités bulgares.

« J'ai longtemps gardé le silence, écrit-il, mais j'éprouve chaque jour plus profondément le besoin de jeter hors de moi le lourd secret des horreurs que j'ai vu s'accomplir pour ainsi dire sous mes yeux et dont mon silence finirait par me faire le complice honteux. »

Après avoir longuement décrit les atrocités bulgares dont il fut témoin à Andrinople lors de la guerre balkano-turque, Tchernoff évoque des souvenirs plus récents, ceux de la dernière guerre :

« Le 10 juillet, après que les Serbes eurent reconquis leurs positions à Krivolak », écrit-il, « et tandis qu'ils s'avançaient vers Kotchana et Istip, force fut à ceux qui suivaient l'armée de traverser pendant des jours un immense champ de bataille. La chaleur était insupportable, même le soir, et l'odeur pestilentielle des cadavres épaississait l'atmosphère de sa puanteur. On dé-

cida de commencer sans tarder l'enfouissement hâtif de tous ces morts. C'est au cours de ces opérations lugubres qu'il nous fut donné de constater jusqu'où pouvait aller chez les Bulgares le génie de la torture. Des blessés ou des prisonniers serbes qui n'avaient reçu que de très légères atteintes par les balles ou par les armes blanches — la constatation en était aisée — avaient été lentement et odieusement torturés.

J'ai vu à Krivolak un soldat serbe, blessé légèrement au bas ventre et tombé vivant entre les mains des Bulgares. Ceux-ci l'avaient empalé avec une branche d'arbre et l'avaient fait rôtir devant un grand feu comme un mouton, jusqu'à ce que ce malheureux corps fût carbonisé.

A quelle effroyable inspiration, à quelle superstition barbare obéissaient ces hommes? Ce fut pour nous un mystère déconcertant et qui humiliait en nous l'humanité.

Le même soir, nous avons trouvé le cadavre d'un soldat serbe crucifié sur un arbre. On lui avait cloué en arrière les mains et les pieds contre le tronc de l'arbre. Ensuite les Bulgares lui avaient percé la langue et par une ficelle l'avaient attachée à la branche la plus souple d'un arbrisseau situé en face de lui. Le poids du corps en glissant écartelait le malheureux, et le vent en

agitant les branches ravivait sans cesse la plaie saignante de sa bouche. »

J'abrège le poignant récit de mon confrère. Au surplus, ce qu'il a vu, c'est ce que tant d'autres et moi-même avons vu ou entendu de la bouche accusatrice de ceux que les Bulgares avaient torturés et qui avaient pu par miracle échapper à leurs mains.

Dans un précédent chapitre, en décrivant la bataille de Govedarnik j'ai raconté la mort affreuse du colonel Arandjelovitch, qui périt lâchement torturé. Avec le docteur Reverchon, médecin militaire de l'armée française, j'ai assisté à l'autopsie du cadavre de cet officier. Affreux spectacle qui me rappellera toujours la cruauté sans nom des Bulgares !

*
**

Les Grecs, on le sait, n'eurent rien à envier aux Serbes sur ce sanglant chapitre; mes confrères René Puaux, du *Temps*, Georges Bourdon, du *Figaro*, Jean Leune, de l'*Illustration*, décrivent, de leur côté, les atrocités dont ils ont été témoins.

En Thrace, mon camarade Paul Ério, du *Journal*, a constaté d'identiques forfaits.



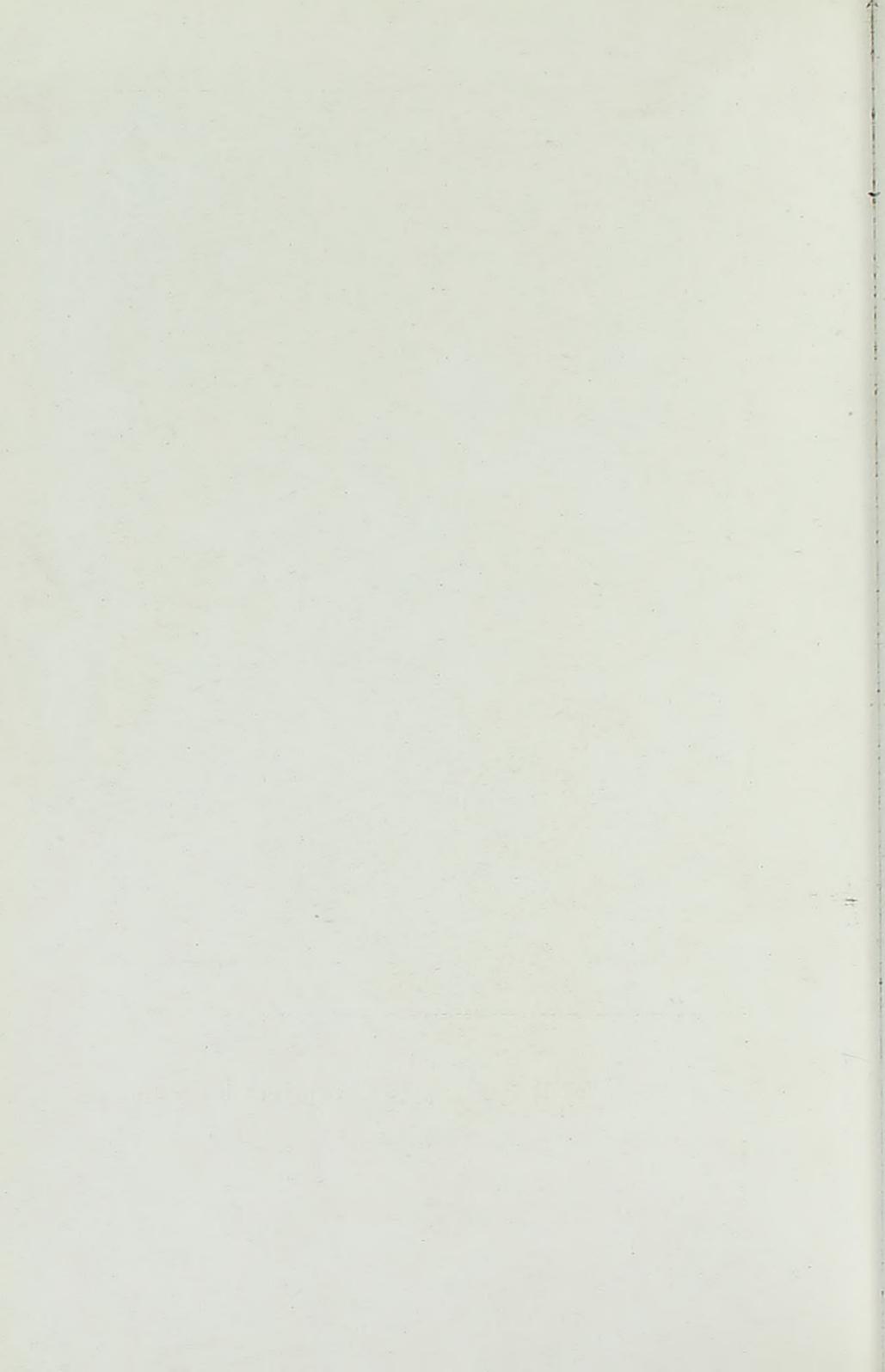
Partout où, dans la péninsule, passèrent les troupes bulgares, ce furent, avec le pillage et l'incendie, les blessés achevés, les enfants lardés de coups de baïonnette, les vieillards massacrés, les femmes violées.

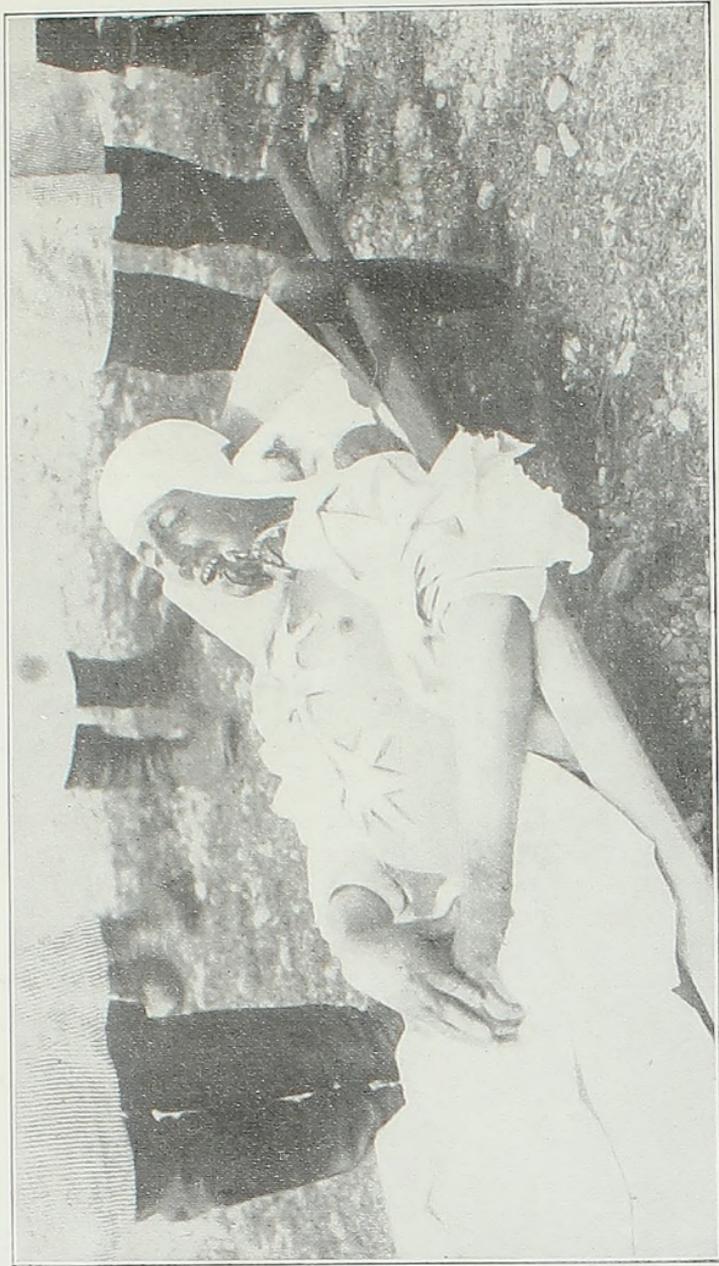
André Tudesq a conté dans le *Journal* l'épouvantable jeu de raquette qui servit de distraction à des comitadjis bulgares et qui consista à lancer une fillette en l'air et à la recevoir sur la pointe de leurs baïonnettes !

« Elle se nommait Johanna Taclichristo, un nom certes qui vaut un acte de baptême, écrivit Tudesq. Elle avait huit ans. Ses parents étaient morts, massacrés. Quand de sa famille personne ne survécut, les comitadjis, pour détruire intégralement sa race, jouèrent d'elle comme d'un volant. Ils la lançaient, puis la rattrapaient à la pointe de leurs baïonnettes. Deux par deux, des trous triangulaires, que rien jamais ne cicatrisera, bâillent sur sa joue gauche et sous son menton.

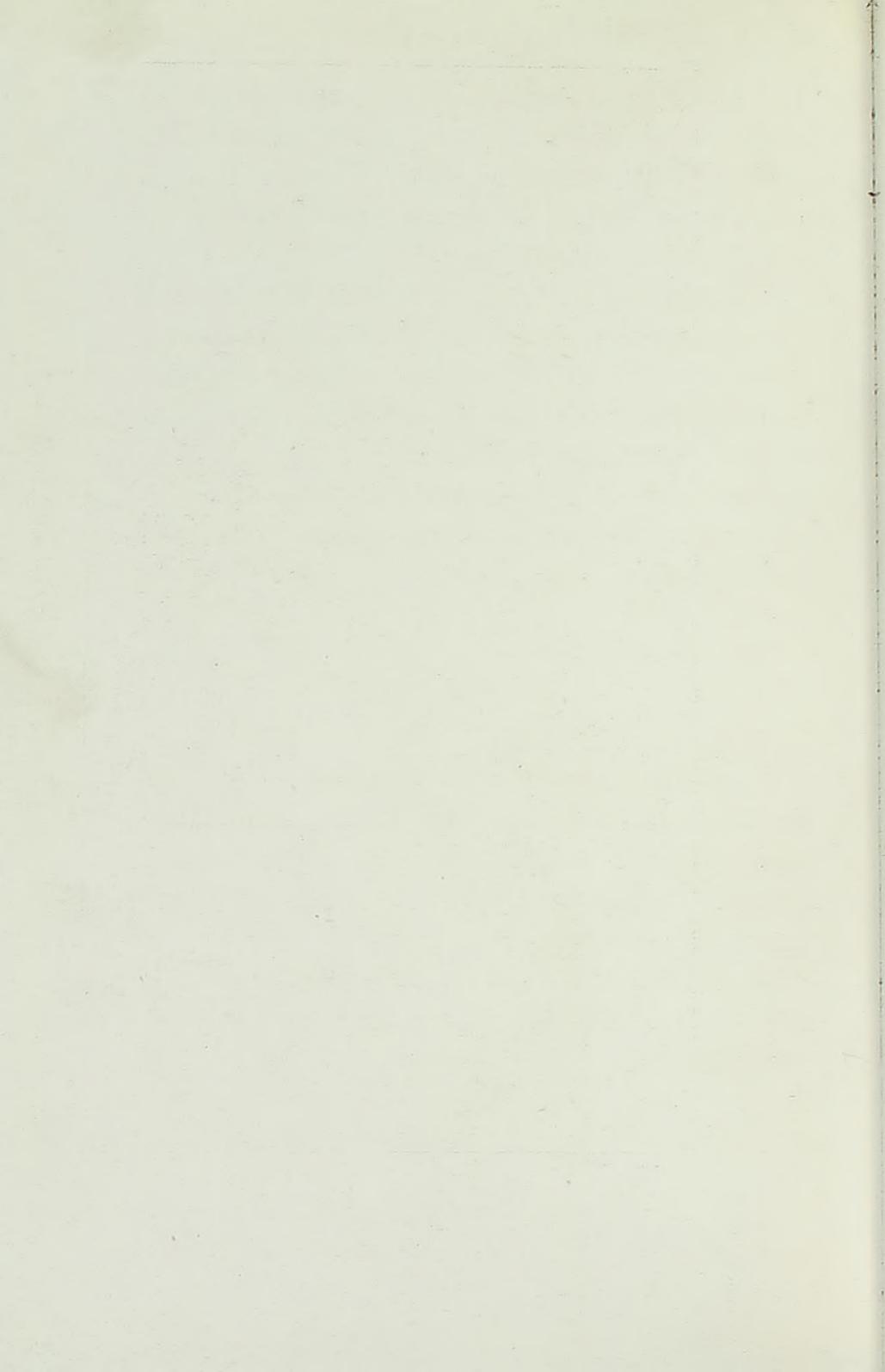


Prisonnier serbe
mutilé par les Bulgares qui lui coupèrent les oreilles.





Blessé serbe mutilé par les Bulgares.



Les raquettes d'acier ont tordu sa mâchoire et fracassé ses dents. Joignez à ces blessures sa jambe droite brisée d'un coup de crosse. Pour la nourrir, on doit, à la sonde, faire égoutter un peu de lait. *La fillette est folle.*

« Je l'ai vue sur son lit d'hôpital. Elle hurlait lamentablement, sans trêve, de toutes ses forces. Ah ! ce terrible cri de la fillette folle, dans la salle blanchie à la chaux ! Je le garde dans mes oreilles. Il me hante encore. J'y crois entendre, montant des villages en ruines et des fermes brûlées, les milliers de voix douloureuses de la terre macédonienne. »

A ce débordement de sauvagerie s'ajouta le vandalisme systématique. En Thrace et en Macédoine, l'armée bulgare détruisit mille vestiges précieux de l'art grec, que cinq siècles de domination ottomane avaient respectés !

Jamais, depuis les grandes invasions des Huns, une telle barbarie ne s'était abattue sur l'Europe orientale.

L'ARMÉE SERBE EN BULGARIE

Tandis que la première et la troisième armée refoulaient les Bulgares en Macédoine, la deuxième armée serbe, victorieuse en Serbie, passait à son tour la frontière et entraît lentement, mais avec succès, en territoire bulgare. Le 20 juillet, après une journée de combat, l'armée du Timok occupait *Koula*, elle s'avancait ensuite sur *Vidin* et sur *Belogradchik*.

Du côté du col de *Saint-Nicolas*, les troupes du troisième ban, renforcées par un régiment d'infanterie et par de l'artillerie, avaient reçu mission de repousser les Bulgares le plus tôt possible hors de la frontière.

Le lieutenant-colonel Militch qui commandait les troupes dans cette région réussissait par une action énergique à refouler l'ennemi, puis, le

18 juillet, il entrait en Bulgarie à *Tchoupren*. Le 19 juillet, il reçoit l'ordre de marcher sur *Belogradchik* et de l'attaquer. Le même jour, il est à cinq kilomètres de la ville et en commence le siège.

Belogradchik, entourée de tous côtés par des défenses naturelles auxquelles s'ajoutaient les fortifications élevées par les Bulgares, était une place très forte.

La plus grande partie des troupes de l'armée du général Koutintchef s'y était réfugiée et disposait d'une forte artillerie de forteresse et de campagne à tir rapide.

La route qui conduit de *Koula* à *Belogradchik* était presque impraticable; mais l'espoir de la victoire fit vaincre toutes les difficultés, et, le 21 juillet, toutes les troupes serbes étaient réunies sous les forts avec leurs canons de campagne et de siège Schneider-Creusot, transportés à travers les montagnes de la *Stara-Planina* par des chemins atteignant, par endroit, une altitude de 1,400 mètres.

Pendant deux jours, lentement les Serbes progressent mètre par mètre.

Le 22 juillet, dès 8 heures du matin, la journée commence par le bombardement général des

fortifications. Les effets des gros canons Schneider sont terribles. Une batterie surtout, celle du lieutenant de réserve Carlo Bader, cause d'énormes dommages aux positions ennemies et permet bientôt à l'infanterie de commencer l'assaut.

Premier, deuxième, troisième ban, les vétérans comme les jeunes soldats, s'élancent avec la même crânerie au milieu de la mitraille que crachent toutes les bouches à feu bulgares. Il n'y a dans les rangs serbes ni un recul ni une hésitation. Le commandant de l'armée du Timok, lieutenant-colonel Georgevitch, tranquille et sûr de lui, encourage ses troupes par sa présence. A midi, deux forts sont emportés.

L'une après l'autre, les positions ennemies sont enlevées et, à minuit, la ceinture des défenses de la place est entièrement conquise.

Le lendemain, *23 juillet*, le pavillon serbe flotte partout. A 6 heures du matin arrivent les parlementaires et les lieutenants-colonels Georgevitch et Militch font leur entrée triomphale dans la ville à la tête de leurs troupes.

30 canons, 3 coupoles avec pièces à tir rapide, 3,000 fusils, une grande quantité de munitions, une ambulance de 100 lits, 4,000 sacs de farine, 5 à 6,000 sacs de haricots, 4,000 sacs de riz, 10,000 kilos de fromage, une quantité de maté-

riel et d'équipements, 10 wagons de sel, etc., constituent le butin. Il ne fallut pas moins de 2,000 voitures pour transporter à Zaïetchar ces prises dont la valeur a été évaluée à plus de cinq millions de francs.

*
**

Avant d'entrer à Belogradchik, le colonel Militch arrêta ses troupes : « Merci pour votre courage », leur dit-il, puis il ajouta : « En entrant dans la ville, ne commettez aucune injustice, aucune déprédation. Considérez les habitants comme vos concitoyens. »

Le colonel Georgevitch, pour sa part, ordonna : « Respect aux femmes !... Défense de chiper !... Si l'on consomme, qu'on paye !... »

Ainsi, et contrairement à ce que les Bulgares avaient fait sur le territoire serbe, non seulement Belogradchik fut respectée, mais on évita jusqu'aux moindres rapines auxquelles auraient pu se laisser entraîner les soldats.



Une dizaine de jours plus tard, à l'heure où, les hostilités arrêtées, les pourparlers de paix se poursuivaient à Bucarest, j'ai poussé une pointe de ce côté.

Aussitôt les monts Klissoura franchis, dès la frontière escarpée, la vallée s'ouvre. Des femmes, des jeunes filles, quelques vieillards et des enfants travaillent dans les champs, montrant quelque curiosité, mais nulle méfiance.

Dans les maisons éparses de chaque côté de la route, surmontées du drapeau blanc, des enfants jouent. Ils ne craignent pas les vainqueurs.

Le camp serbe devant *Belogradchik* est installé au pied des collines. Tout autour, des femmes font la moisson, pliées vers la terre. Quel contraste avec ce qui se passa en Serbie et à Kniagevatz, où le pillage, l'incendie et le viol furent les uniques occupations de l'armée bulgare !

Voici des rires et des cris enfantins. Quelques moutards, une petite fille qui commence à peine à marcher, babillent avec des soldats serbes assis

à l'ombre d'un arbre. Ils gambadent de l'un à l'autre.

« — C'est comme ça, me dit un de ces soldats paysans dont les yeux brillent de plaisir, « que je jouais, avec les enfants, chez nous ! »

« — Moi », ajoute fièrement un vieux du troisième ban, « j'ai un petit-fils joufflu comme ce gosse-là ! »

Et l'enfant, un bambin de cinq ans, se jette au cou du brave homme et s'efforce de le faire tomber par terre.

J'ai questionné les moissonneuses.

« — Pourquoi aurions-nous peur ? » me répondirent-elles. « Nous nous occupons de notre « travail et l'armée du sien... Les Serbes diffèrent « tant de nos « goujats » ! »

Une d'entre elles me demande : « Aurons-nous « bientôt la paix ? »

« — Dans quelques jours, une semaine au « plus ! »

Et après un silence au cours duquel elle suit sans doute quelque douloureuse pensée, car des larmes viennent mouiller ses yeux, la pauvre femme s'écrie :

« — Maudit soit le tsar Ferdinand !... Oh ! oui, qu'il soit maudit ! »



Le siège de Vidin.

Dans la direction de Vidin, à l'extrémité nord-ouest de la Bulgarie, sur la rive du Danube, dans l'angle formé par la jonction des frontières serbes, roumaine et bulgare, l'ennemi en fuite tenta, pour la première fois au village de *Voïnitsa*, d'arrêter les vainqueurs. Il fut vite délogé.

Les Serbes continuèrent à avancer, les Bulgares à reculer avec de courts arrêts dans chaque village ou dans chaque pli de terrain jusqu'au *24 juillet*, jour de l'arrivée devant *Vidin*.

Le lendemain, le bombardement de la ville commençait. Le *26 juillet*, à midi, la garnison livrait un rude combat qui dura jusqu'à la nuit. Déjà, le *30 juillet*, une partie de la ville était détruite quand, profitant d'une courte suspension du feu, le commandant serbe envoya un parlementaire demander la reddition de la place, afin d'éviter une inutile effusion de sang. Le commandant d'armes bulgare ayant répondu courageusement par un refus formel, le bombardement reprit

avec le maximum d'intensité. A 11 heures du soir, le *31 juillet*, les Serbes prenaient le fort Snvedane, à peine distant de 150 mètres de la ligne principale des défenses, lorsque, du grand quartier général serbe, l'ordre parvint de suspendre les hostilités et d'annoncer aux assiégés la conclusion de l'armistice.

Et ici, dernière journée de la guerre, il me faut consigner un dernier exemple de la barbarie des vaincus.

Eux, qui avaient maintes fois abusé de l'emploi du drapeau blanc, tirèrent sur l'officier serbe qui s'avançait, accompagné d'un clairon et d'un cavalier porteur du fanion blanc des parlementaires. Ils le laissèrent approcher à trente mètres de l'entrée de Novo-Seltsi et ouvrirent le feu avec une mitrailleuse. Le clairon et le porte-fanion tombèrent mortellement blessés. Le hasard seul fit que l'officier demeura sain et sauf.

*
**

Au sud de la Bulgarie, la division de la Choumadia, deuxième ban, avait, elle aussi, pénétré sur le territoire ennemi et occupait la ville de Bossiligrad.

LES PROCÉDÉS SERBES

Je crois qu'il n'existe pas sur terre deux peuples voisins possédant une mentalité aussi différente que les Serbes et les Bulgares.

A l'encontre de ces derniers, chez qui la fureur de la guerre réveille des instincts ataviques mal endormis de brutalité et de perversité, le soldat serbe comprend qu'il est un moment où l'ennemi qu'il vient de combattre n'est plus qu'un homme impuissant et pitoyable. Son exaltation tombe avec la fièvre du combat. Alors, abandonnant son fusil inutile, il prend au revers de sa capote son propre pansement individuel et soigne l'adversaire qu'il vient de combattre.

Certes, l'armée serbe fut sans pitié pour les nombreux irréguliers bulgares qui, opérant sur ses derrières pendant les premiers jours, tom-

bèrent entre ses mains. Tout comitadji, espion ou indicateur fut fusillé aussitôt que pris, mais jamais à ces exécutions sommaires ne vinrent s'ajouter les tortures ou les mutilations.

Quant aux prisonniers et aux blessés bulgares, ceux-ci, bien traités, ne cachèrent pas l'étonnement où les plongeaient les procédés des Serbes à leur égard.

Rizo-Georgef, un blessé, écrit à ses parents restés au village en Bulgarie, à Ouchi : « On me soigne bien. Ne vous tourmentez pas. Je me trouve chez des frères et non pas chez des ennemis... »

D'une longue lettre écrite par un sous-officier, George Vassilef, à sa jeune femme, à Slaskof, j'extrais les lignes suivantes :

« ... Nos ambulanciers m'avaient abandonné sur le champ de bataille. Ce sont les infirmiers serbes qui me relevèrent. Ils me pansèrent, puis je fus transporté à l'hôpital d'Uskub, où j'ai tous les soins désirables. J'ai de l'argent. Personne ne m'a fouillé... Nous n'avons pas désiré cette guerre, les Serbes non plus. C'est une fatalité ! »

Un prisonnier, Dimitri Alexof, prévient ses parents à Skoveno qu'il est prisonnier :

« Les Serbes sont très bons et très hospitaliers ; on me nourrit très bien... »

Et je pourrais citer des centaines de semblables lettres.

*
**

Un jour, pendant mon séjour à Kriva-Palanka, fatigué par la chaleur, j'avisai au bord de la route un vieux chêne au pied duquel un blessé était assis, son fusil devant lui.

Des positions serbes, d'autres blessés légèrement atteints descendaient, passaient devant moi, marchaient tranquillement vers les ambulances. Puis arrivèrent des chars à bœufs avec leurs chargements de soldats gravement blessés, les visages brûlés de soleil et creusés par la fatigue et la souffrance.

Devant mon arbre, l'un de ces chars s'arrêta. Il transportait deux blessés, un Serbe et un Bulgare. Le premier, se soulevant avec peine, me demanda de lui couper quelques branches de chêne pour s'abriter de la chaleur.

Je lui rendis ce léger service. Il me remercia, puis ajouta, me montrant le soldat bulgare qui, blessé aux deux jambes, était étendu sur le dos, presque sans connaissance, la figure exposée au soleil brûlant :

« — Cueilles-en aussi pour mon « camarade ».

Il disposa lui-même les feuilles convenablement au-dessus de celui qui, tout à l'heure, était son ennemi.

Le malheureux soupira. C'était peut-être un remerciement. Et les deux blessés s'éloignèrent sur leur char vers Koumanovo.

*
**

Sur la route de Koumanovo, je me rappelle un autre tableau aperçu dans une ambulance.

Dans un coin, un soldat serbe, blessé à la main, gauche, coupe, avec sa main droite, du pain dans la soupe d'un autre blessé, son voisin. Je m'approche. Ce dernier est un soldat bulgare. Le blessé serbe, voyant mon étonnement, me dit : « — J'ai fait ainsi avec les Turcs, et Dieu nous a aidés. J'espère que maintenant il nous aidera encore, si nous sommes bons avec les Bulgares. »

*
**

Je n'ajouterai à ce chapitre que les quelques lignes suivantes extraites de la relation que mon

camarade André Tudesq a fait de son enquête en Macédoine.

Après avoir indiqué les si nombreux méfaits imputables aux comitadjis, il ajoute :

« Et puisque, par la force des faits, ces procès-verbaux de voyage ne relatèrent que des tristesses, que je vous conte, pour dissiper ces désolants souvenirs, l'ingénieuse manière dont s'y prit un sergent chef de poste serbe pour civiliser un village près de Prilep. C'est en gare de Statch, sous la pluie, que l'auteur m'en fit le récit.

Le village à lui confié était turc corps et âme ; c'est dire qu'y sévissait dans ses rigueurs la claustration du harem. Le matin de son arrivée, le sergent fait publier à son de trompe que liberté est rendue à tous : ordre est donné aux femmes de circuler désormais sans voiles. Le jour passe : aucun visage souriant n'égaie l'ennui du petit village, nul bruit de jupes dans les ruelles. Les Turcs, méfiants, ont plus fort resserré la garde des recluses.

Mais ce gouverneur extraordinaire a plus d'une malice dans son sac. Il fait annoncer que le soir, pour fêter l'arrivée des troupes, un bal sera donné sur la place. Tous les habitants, hommes et femmes, doivent s'y rendre, *sans exception*, « Ordre du gouvernement. »

Un orchestre improvisé module les premiers accords. Les femmes ont si bien gémi, supplié, menacé, que les voici, avec leurs époux, voilées encore, mais amusées. La musique est alerte ; des villageoises aux soldats, on s'abandonne peu à peu au doux corps à corps de la danse. Les voiles glissent. Les maris, même les plus maussades, consentent à se dérider. Or, savez-vous ce qui arriva le lendemain ? Une délégation de femmes vint demander au sergent gouverneur de recommencer la soirée...

Dans le village, depuis ce temps, le voile est aboli. Voilà de l'humaine méthode pour civiliser. »

Cette anecdote n'est-elle pas charmante et ne fait-elle pas pendant avec le tableau qui m'apparut sous les murs de Belogradchik où les vieux « grognards » du troisième ban serbe jouaient au papa avec les « moutards » de l'ennemi ?

LA TERREUR ET LA FAIM A SOFIA

Cependant, si la Bulgarie restait indifférente aux atrocités commises par ses troupes, elle regrettait, mais trop tard, son ingratitude envers ses anciens alliés ; elle regrettait cette mégalomanie qui, la poussant à une agression vraiment folle, avait abouti à un désastre. Dès le 15 juillet, en effet, la terreur et la faim régnaient chez les vaincus, surtout à Sofia.

Je n'en veux pour preuve que les deux dépêches suivantes, adressées au *Journal* par mon confrère Ludovic Naudeau.

Le 20 juillet, à midi, Naudeau télégraphie de Sofia :

« Nous sommes presque entièrement séparés du reste du monde. J'apprends qu'un long télégramme déposé par moi le 18 n'a pas pu être

expédié. Nous ne communiquons plus avec l'extérieur que par une seule ligne et après de longs détours. La poste est, depuis mon arrivée, entièrement arrêtée. Je ne sais pas si ces quelques phrases abrégées vous parviendront. La tragédie galope vers nous d'un galop épique de tous les points de l'horizon. Une avant-garde turque a pénétré dans Andrinople. Or Andrinople est à quarante kilomètres de la frontière bulgare et à cent cinquante kilomètres de Philippopoli.

Au nord, les Roumains continuent leur invasion. On en signale trente mille à Plevna. Ils ont aussi paru à Gabrovo, qui est au nord de la passe de Shipka. Ils approchent de Sofia à leur gré, sans rencontrer aucune résistance. Ils interceptent les communications, font sauter les ponts et rendent impossible le ravitaillement. Nous allons manquer de pain. Si l'Europe n'intervient pas catégoriquement dans un délai de deux jours pour faire cesser l'effusion de sang, nous allons voir se produire une série de ces cataclysmes qui sont l'effroi de l'histoire. »

Trois jours après, c'est un nouveau cri de détresse :

« Une nouvelle terrifiante nous parvient, télégraphie-t-il. L'armée turque a franchi la frontière bulgare et, suivant des bruits non encore confir-

més, elle menace déjà Jamboli et le port de Bourgas. Toute la population de la Bulgarie du sud s'enfuit épouvantée. La panique est indicible. Par toutes les routes qui viennent du sud et de l'est, des multitudes refluent vers Sofia, déjà encombrée de réfugiés. Des milliers de malades et de blessés arrivent sans cesse, car les batailles ont continué et continuent furieuses et sans merci entre Bulgares et Serbes. Le carnage est immense, la souffrance humaine est à son paroxysme.

Les avant-postes roumains sont installés dans le monastère de Krimikoff, d'où leurs cavaliers peuvent aisément, à l'œil nu, contempler Sofia.

La situation est tragique et dépasse les récits les plus effrayants de l'histoire. Nous sommes sans nouvelles d'Europe. La poste, depuis quinze jours, ne fonctionne pas. Il m'est impossible de vous envoyer aucune lettre. »

Enfin, voici une lettre écrite de Sofia, quelques jours avant l'arrêt définitif des hostilités, et qui, ayant échappé à la censure, m'apporta un tableau exact de la détresse de la capitale bulgare :

« Sofia, me confiait dans sa lettre mon correspondant, est une immense ambulance et une grande cohue où dominent les femmes, les

enfants et les vieillards effarés. A vingt kilomètres des portes de la ville, les canons de siège et les bataillons roumains ont pris position. Chaque matin on se lève avec cette angoisse : « Aura-t-on un morceau de pain ? » Il n'y a plus ni riches ni pauvres, mais seulement des gens en proie à l'effroi et qui demandent la fin de leur cauchemar. Toutes les villes du Danube ont été désertées et la population de Oktchar, de Lom Palanka, de Kongodik, de Vidin, de Nycol, de Pigroche, de Svichtovo, de Samovitz, de Roustchouk s'est réunie à Sofia, où l'on compte maintenant, bien que tous les hommes valides soient aux armées, plus de 250,000 âmes.

« C'est partout la cohue des vieillards, des femmes, des enfants épouvantés et malades, et qui ont faim. Le pain manque. Les hôpitaux regorgent de blessés ; ils n'ont ni médecins ni infirmiers. Dans les baraques et les lazarets, le spectacle des innombrables malades privés de soins est lamentable.

« De fortes patrouilles de cavaliers passent constamment dans les rues. Il y a partout des fantassins, chargés du maintien de l'ordre. On craint que la population ne s'insurge, car les premiers symptômes de révolte commencent à se manifester. Devant les boulan-

geries se pressent des foules d'affamés. Heureux qui peut se payer un kilo de pain. Quant aux choses de première nécessité, il ne faut pas en parler. J'entre dans une boutique : il n'y a pas d'alcool, le sucre se vend quatre francs le kilo, le sel deux francs, la farine un franc. Des fuyards arrivent de tous côtés, d'heure en heure, qu'il faut nourrir. Des vieillards vont devant la grille du palais demander l'aumône, les soldats les repoussent.

« Je passe devant la maison de l'ex-président du conseil Danef. Elle est gardée par un poste renforcé pour la protéger contre la colère du peuple, de même que les demeures des autres anciens ministres, qui ont tous quitté Sofia.

« Et tandis que je termine cette lettre, une foule immense marche sur le palais pour voir le roi et lui demander la paix et du pain. »

ENTRETIEN AVEC LE ROI DE SERBIE

4 août. — Je sors du konak, où le roi de Serbie, rompant en ma faveur une consigne observée depuis douze mois, a bien voulu m'accorder audience.

Une seule condition m'avait été au préalable imposée : « Pas d'interview, m'avait déclaré M. Jankovitch, l'aimable secrétaire de Sa Majesté. Le roi ne saurait faire aucune déclaration politique pendant que se poursuivent les pourpalers de Bucarest. »

Guidé par le colonel Nicolaiévitch, directeur du palais, j'en franchis les portes sans difficulté, mais non sans plonger dans la stupeur la garde qui veille au seuil des appartements du roi. Quelle tenue pour paraître devant le souverain ! Au retour des champs de bataille, le costume de cor-

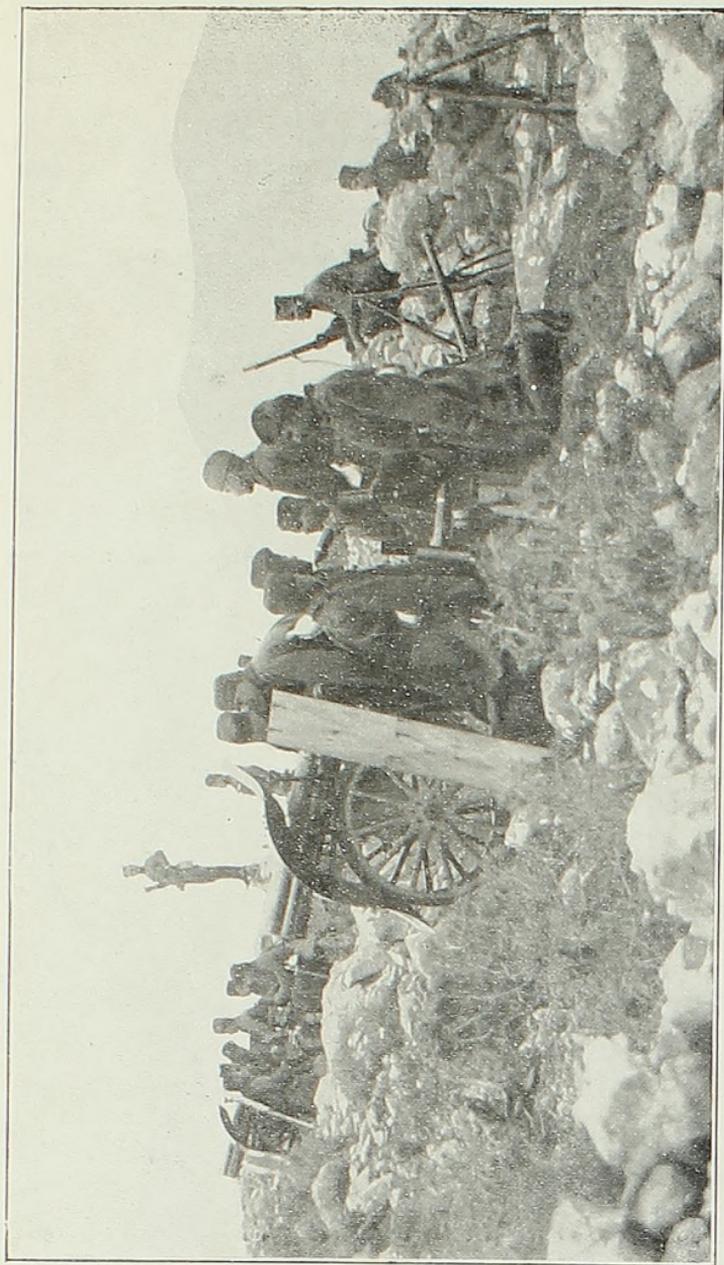
respondant de guerre n'a rien d'élégant, et encore moins de protocolaire. Mais il a été au feu, il a assisté aux victoires serbes, et S. M. Pierre I^{er}, chef de l'un des États les plus démocratiques d'Europe, a calmé par avance mes appréhensions au sujet de mon manque de décorum.

— Je reçois un ami, puisque M. Barby est Français, m'avait-il fait dire. Qu'il vienne donc en ami.

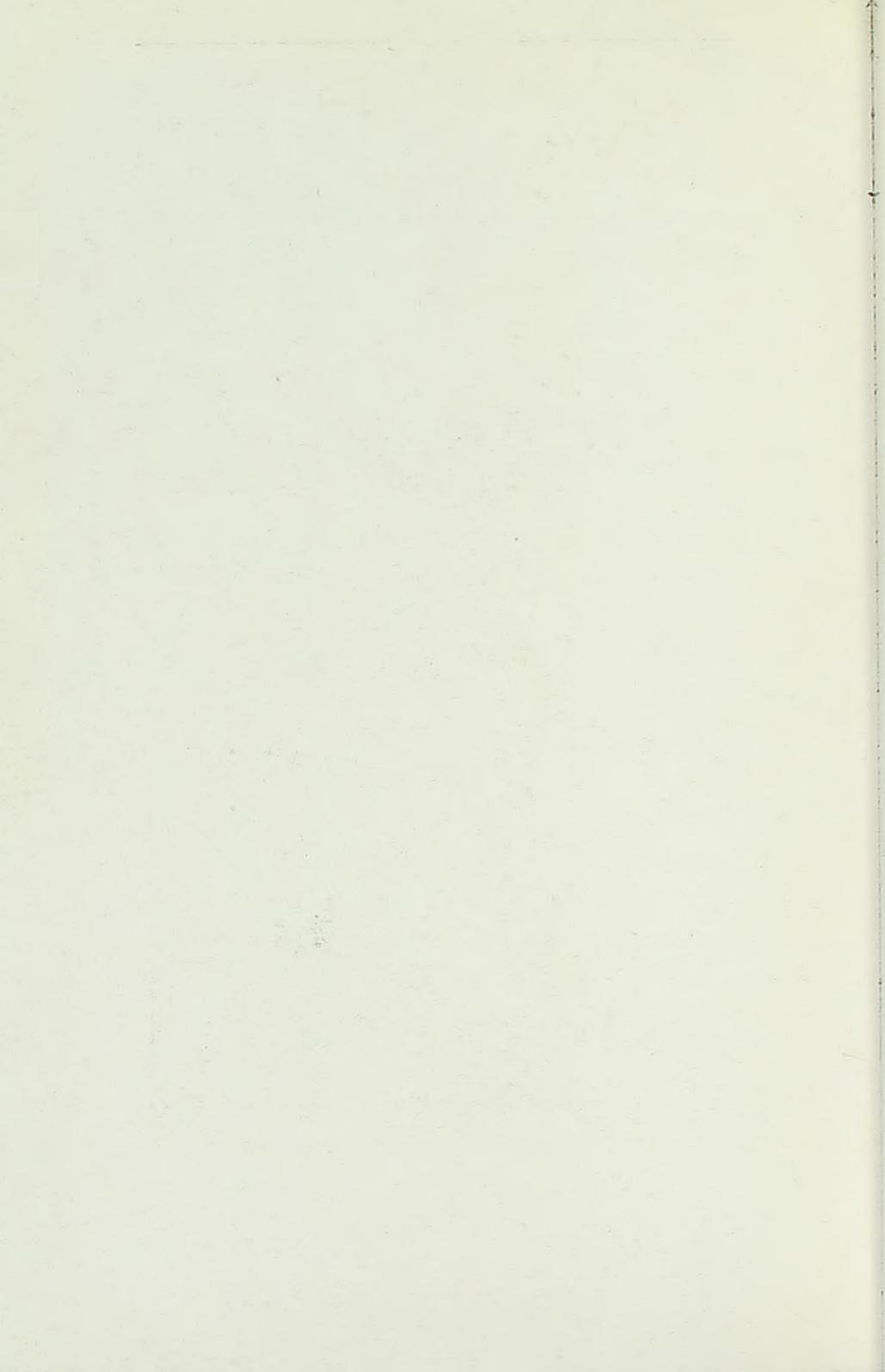
Dans les salons aux lourdes dorures où je viens de pénétrer, les souvenirs du passé voisinent avec les trophées des récents faits d'armes : obus et shrapnels ramassés à Koumanovo, à Prilep, à Monastir, à Andrinople. Et, dominant toutes ces évocations des guerres, à la place d'honneur, dans une série de portraits accrochés aux murs, voici les traits du grand Karageorge, le héros de la liberté serbe, aux côtés duquel sont placés les portraits du roi et du prince héritier.

Une porte s'ouvre et le roi, en tenue de général, s'avance, la main tendue. Familièrement il m'offre un fauteuil, en prend un autre, et notre entretien commence.

La guerre a marqué son empreinte sur les traits du roi Pierre. Leur modelé énergique et si vigoureusement accusé s'est encore accentué de



Les canons de montagne Schneider-Creusot de l'armée serbe.



toute la fatigue et de toutes les épreuves affrontées pendant la campagne. Le menton volontaire, le nez busqué, le regard perçant, la maigreur de la face évoqueraient l'intrépide résolution de l'oiseau de proie, si l'œil n'était en même temps très doux et comme attristé.

Tout d'abord, avec élan, le roi me dit combien les sentiments d'amitié de la France, — sa deuxième patrie, insiste-t-il, — ont été en ces derniers temps au cœur de tous les Serbes. Puis, il ajoute :

— Malgré la distance qui nous en sépare, la sympathie de votre généreux pays a été pour la Serbie un précieux réconfort.

Et bientôt, sans souci d'une étiquette que néglige la cordialité accueillante du roi, nous parlons des guerres passées et de la gloire que l'armée serbe y a si largement conquise. Au souvenir du guet-apens des alliés de la veille, de leurs massacres et de leurs atrocités, le sourire de Sa Majesté s'efface. Et la même tristesse dont j'ai vu l'empreinte sur toutes les figures serbes à cette même évocation apparaît sur son visage et dans ses yeux. C'est que l'on croyait, ici, si fermement en la réciprocité des sentiments que l'on avait à l'égard des Bulgares que, malgré les nouvelles victoires, plus glorieuses encore que celles

d'antan, la Serbie conserve le regret de ses rêves confiants.

Insensiblement notre conversation s'aiguille vers la politique. Mais j'ai promis de ne pas effleurer ces questions. Puis nous voici venus à parler de l'armée et du soldat serbes.

— L'armée serbe! Mais c'est, en plus petit, l'armée française! constate Sa Majesté avec émotion. N'est-ce pas exactement le même esprit, la même discipline, la même crânerie?

Et le chef suprême de l'armée serbe, l'ancien saint-cyrien, l'ex-capitaine Karageorgevitch de l'armée française, qui paya de son sang, en 1870, la croix de la Légion d'honneur qui ne quitte jamais sa poitrine, évoque à mes yeux, en un parallèle émouvant au possible, les exploits de ses soldats victorieux d'aujourd'hui et ceux des hommes qu'il commandait il y a quarante-trois ans. Chez les uns et les autres, c'est le même héroïsme, la même abnégation, le même amour de la patrie.

Mais le temps passe. Depuis bientôt une heure nous causons. Appelée par d'impérieux devoirs, Sa Majesté doit me donner congé. Alors, gardant ma main entre les siennes et sans chercher à dissimuler son émotion, le roi Pierre ajoute :

— La Serbie, même après ses victoires, est bien petite, comparée à la France. Mais, croyez-moi, et je sais qu'en m'exprimant ainsi, c'est la Serbie tout entière qui vous parle, la France pourra toujours compter sur sa profonde amitié.

The first part of the book is devoted to a general history of the United States from its discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The second part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The third part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The fourth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The fifth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The sixth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The seventh part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The eighth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The ninth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

The tenth part of the book is devoted to a detailed history of the United States from the discovery to the present time. It is written in a simple and clear style, and is well adapted for the use of schools and colleges.

L'ARTILLERIE

DANS LE DEUXIÈME CONFLIT BALKANIQUE

Dans la première guerre, l'artillerie française Schneider-Creusot de l'armée serbe s'est mesurée contre l'artillerie allemande de l'armée turque. Et ce fut l'éclatante démonstration d'une supériorité écrasante pour la première.

Dans le second conflit balkanique, Bulgares, Grecs et Serbes possédaient des matériels d'artillerie d'une seule et même provenance. Je ne parle ici, bien entendu, que des matériels modernes, non pas que les anciens aient été sans rendre quelques services, en particulier dans les opérations susceptibles d'être plus ou moins rangées dans celles de la guerre de siège. J'en dirai quelques mots, mais, pour le moment, je considérerai exclusivement les pièces de campagne et

de montagne à tir rapide, qui, en définitive, ont joué le rôle de beaucoup le plus important, comme on pouvait le prévoir.

Les canons de campagne à tir rapide des belligérants sortaient des établissements Schneider, du Creusot. Du calibre de 75 m/m, comme le canon de campagne français, ils tiraient tous des projectiles de 6 kil. 500 à la vitesse initiale de 500 mètres et possédaient à peu de chose près la même mobilité. Les modèles serbe et grec avaient, d'après ce que m'ont dit les officiers d'artillerie serbes, une très grande analogie, et leurs différences portaient sur des points de détail qui ne peuvent guère intéresser que les spécialistes. Le modèle bulgare, que j'ai vu en détail, présentait des particularités qui le feraient classer en dehors du type normal Schneider, et qui ne s'expliquent que par l'état général des connaissances en matière de canons à tir rapide au moment de son adoption, et les idées très arrêtées, trop peut-être, de l'artillerie bulgare. Très influencée, comme beaucoup d'autres, par les doctrines allemandes, et tout en ayant discerné au cours d'essais comparatifs la valeur du canon Schneider, alors si âprement contestée en Allemagne, c'est elle qui a imposé au constructeur l'emploi de ressorts en acier pour assurer la rentrée en bat-

terie, au lieu d'accepter celui de l'air comprimé qu'il préconisait en première ligne. Elle est bien revenue, du reste, de cette manière de voir, puisqu'elle a ultérieurement accepté le récupérateur à air. Au surplus, il ne semble pas qu'elle ait eu des déboires avec les récupérateurs à ressorts de son matériel de campagne, grâce sans doute aux précautions prises pour son système de construction, qui imposait aux ressorts une fatigue bien moindre que celle qu'ont à supporter les ressorts des canons allemands.

D'autre part, à l'exemple encore de la plupart des canons de provenance allemande, le canon bulgare n'a pas la ligne de mire indépendante, dispositif dont il suffira de retenir qu'il facilite et accélère notablement le pointage et permet seul l'emploi pratique du tir fauchant progressif. Ces deux particularités techniques du canon de campagne bulgare ne sont pas néanmoins de celles qui soient capables d'exercer une influence prépondérante sur le champ de bataille (1). La lutte

(1)

ARTILLERIE BULGARE

Modèle 1904 (batteries à 4 pièces).

81 batteries de 75 de campagne, T. R., Schneider.

Modèle 1909 (batteries à 4 pièces).

9 batteries d'obusiers de 120, T. R., Schneider.

9 — de 75 de campagne, T. R., Schneider.

entre alliés l'a bien montré. Les Bulgares connaissent à fond l'emploi technique et tactique de leur matériel, excellent d'ailleurs à bien des points de vue, et ont en somme très bien tiré. Ils eussent peut-être fait mieux encore s'ils avaient eu la pièce serbe, et il semble bien que les Serbes ont pu, dans certains cas, mieux faire qu'eux, grâce à la perfection de cette pièce. Il serait erroné toutefois de croire qu'ils se soient

Modèle 1904 (batteries à 6 pièces).

9 batteries de 75 de montagne, T. R., Krupp.

Modèle 1897 (transformé en 1905).

24 obusiers de 150, à tir accéléré, Schneider.

Plus d'anciens canons Schneider de 75 de montagne et de 120 et Krupp de 150 et de 84 et de 75 de campagne et les canons Krupp pris aux Turcs (150 à 200 pièces).

ARTILLERIE SERBE

Modèle 1907 (batteries à 4 pièces).

47 batteries de 75 de campagne, T. R., Schneider.

9 — de 70 de montagne, T. R., Schneider.

Modèle 1909 (batteries à 4 pièces).

9 batteries d'obusiers de 120, T. R., Schneider.

2 — d'obusiers de 150, T. R., Schneider.

40 — de 75 de campagne, T. R., Schneider.

(Sur ces 40 batteries, 13 ont été confisquées par la Turquie à Salonique quelques jours avant la guerre balkano-turque.)

Plus un matériel ancien de batteries à 6 pièces de Bange, campagne et montagne, un matériel de pièces de siège Schneider à tir accéléré et les canons Krupp pris aux Turcs (environ 300 pièces).

ainsi assuré une supériorité approchant même de loin celle que les alliés avaient détenue vis-à-vis des Turcs. Dans la guerre entre alliés, s'il y a eu des nuances à ce point de vue, tous les officiers compétents sont d'accord pour déclarer qu'elles n'avaient rien de décisif.

Les Bulgares et les Serbes avaient des obusiers de campagne à tir rapide de 120 m/m, système Schneider, à peu près identiques, tous deux à récupérateur à air. Ils avaient aussi des obusiers de 15 c/m Schneider, en petit nombre chez les Serbes, 8 seulement, en plus grand nombre chez les Bulgares. Mais le modèle serbe était entièrement moderne, tandis que le modèle bulgare datait de 1897, et, bien que transformé depuis 1905, ne pouvait échapper complètement aux causes d'infériorité presque inévitables avec tout matériel transformé, si bien conçue que soit la transformation. Il a été fait largement emploi de ces pièces dans les deux camps, et, dans l'un comme dans l'autre, en utilisant moins peut-être la courbure caractéristique de leurs trajectoires que les effets puissants de leurs obus à explosif à toute distance de tir. Ce sont en effet les projectiles des obusiers qui étaient de beaucoup les plus redoutés par les belligérants, en raison de leur efficacité matérielle et morale. Une fois de

plus, les faits de guerre ont montré que plusieurs petits projectiles ne font en aucune façon la monnaie d'un gros. Dans bien peu de circonstances, les troupes bulgares ou serbes, au moral cependant si surexcité, ont tenu sous un tir réglé des obusiers, alors qu'elles supportaient sans sourciller le feu de l'infanterie et des canons de campagne ou de montagne, et la menace rapprochée de la baïonnette. C'est là un fait bien établi et qui m'a paru digne d'être mis en relief. J'ajouterai, pour terminer à ce sujet, que les Grecs n'avaient pas d'obusiers modernes.

Au point de vue de l'artillerie de montagne, ce sont eux, au contraire, qui paraissent avoir le meilleur armement, avantage de premier ordre si l'on considère le caractère tout à fait montagnoux du théâtre de la guerre. Ils avaient un canon de 75^{m/m} de montagne puissant, système Schneider-Danglis, tirant l'obus de 6 kil. 500 du canon de campagne, à la vitesse initiale de 350 mètres. Ce matériel, transportable à dos de mulet, passant avec une facilité relative dans des terrains interdits au canon de campagne, a pu, en maintes circonstances, accepter sans désavantage la lutte contre celui-ci, quitte à jouer de sa mobilité pour se soustraire à un feu menaçant de devenir trop destructeur. Les Bulgares et les

Serbes avaient aussi des canons de montagne à tir rapide Schneider, mais plus légers et naturellement moins puissants. Tous deux lançaient des obus de 5 kil. 300 à la vitesse initiale de 300 mètres. Le canon serbe était le plus moderne : son calibre de 70 m/m était bien approprié au poids du projectile, et il était doté de la ligne de mire indépendante. Il n'en était pas de même du canon bulgare, dont le calibre avait été en outre fixé à 75 m/m, parce que l'artillerie bulgare avait déjà, au moment de son acquisition, des canons Krupp à tir rapide de ce calibre. Mais ces derniers manquaient de stabilité et même de solidité. D'après des officiers compétents, la maison Krupp était hors d'état de réaliser une bonne pièce de montagne à tir rapide, au moment où la Bulgarie lui a adressé sa commande (1903) : elle se mettait à peine à l'école à cette époque, et il n'est pas prouvé qu'elle n'ait pas encore à apprendre dans ce genre de fabrication, même aujourd'hui. C'est pour ce motif que l'artillerie bulgare a pris plus tard un modèle Schneider, pour compléter son matériel de montagne. Elle a imposé le calibre de 75 pour avoir l'uniformité, au moins dans les munitions. Or il est bien reconnu qu'un obus du poids de 5 k. 300 comme celui du canon Krupp, est trop léger pour le

calibre de 75, et que, tiré dans le canon de 70, ses propriétés balistiques sont supérieures.

En ce qui concerne les munitions, celles des Serbes et des Grecs étaient en très grande majorité françaises, les maisons allemandes Krupp et Ehrhardt ayant fourni le complément de leur approvisionnement. La situation était inverse dans l'artillerie bulgare, mais la proportion des munitions Schneider était beaucoup plus élevée. D'une façon générale, toutes ces munitions ont donné satisfaction : toutefois, l'artillerie grecque a eu quelques explosions prématurées avec des obus Ehrhardt, et les Bulgares ont eu des déboires avec les fusées Krupp qui se conservent, paraît-il, médiocrement. Je n'ignore pas que la presse allemande a publié des informations tendant à faire croire que les Bulgares n'avaient que des munitions allemandes. J'ai eu la preuve matérielle que ce renseignement est erroné, alors que je peux garantir l'exactitude de ceux que je donne.

La consommation de munitions a été infiniment plus considérable chez les Serbes dans cette guerre que dans la guerre contre les Turcs, parce qu'il y a eu lutte d'artillerie, alors que l'artillerie turque n'a presque pas pu tirer. Certaines batteries serbes ont tiré 1,800 coups *par pièce* en une

douzaine de jours, la consommation ayant presque atteint 450 coups par pièce pour un seul jour. Il se pourrait donc que le général Langlois n'ait nullement exagéré en assignant un chiffre de 3,000 coups par pièce aux approvisionnements de l'artillerie de campagne moderne.

Les canons de campagne et de montagne d'anciens modèles, dont disposaient les belligérants, n'ont joué qu'un rôle modeste, le seul auquel ils pouvaient prétendre en face d'une artillerie moderne. Ils ont rendu les services qu'on peut attendre de vieilles armes, et il aurait été absurde de leur demander davantage. Ces pièces étaient soit du modèle Krupp (canons de campagne et de montagne bulgares), soit du modèle Schneider (canon de 75 de montagne bulgare), soit du modèle de Bange (Serbie).

Seules, les pièces de siège d'anciens modèles, employées à défaut d'autres, aux sièges de Janina et d'Andrinople et à l'attaque de Monastir, ont joué un rôle plus important, en raison de leur grande portée. Encore faut-il remarquer que, devant Andrinople, ce sont les obusiers Schneider de 15 ^c/_m bulgares et surtout les nouvelles pièces serbes qui ont porté le coup décisif. Dans la campagne entre les anciens alliés, les canons longs de siège étaient bien trop lourds

pour qu'on ait pu songer à les utiliser, vu l'extraordinaire difficulté du terrain, où, dans bien des cas, ce n'est que par de véritables tours de force et qu'au prix d'efforts incroyables que les pièces de campagne et surtout les obusiers ont pu intervenir, subissant victorieusement des épreuves en vue desquelles elles n'avaient pourtant pas été étudiées.

Ces canons ont fait preuve d'une solidité et d'une endurance absolument remarquables, et la haute opinion qu'avaient d'eux les artilleurs bulgares, serbes et grecs, après la campagne contre les Turcs, s'est trouvée consolidée encore après cette deuxième guerre. Dans toutes mes conversations avec les officiers, qui parlaient très librement, très franchement et en parfaite connaissance de cause, de cette artillerie française, je n'ai pas entendu une note discordante, et j'ai acquis la conviction formelle que le matériel Schneider de toute catégorie a fait preuve, au cours d'opérations extrêmement dures et d'un emploi intensif, de qualités d'un ordre tel que toutes les tentatives qui seront faites pour le dénigrer sont vouées à l'échec le plus complet auprès de ceux qui s'en sont servis ou qui l'ont vu à l'œuvre.

IMPRESSIONS
D'UN MÉDECIN MILITAIRE FRANÇAIS
SUR LA CAMPAGNE SERBO-BULGARE

Si aucune mission sanitaire n'a été envoyée en Serbie, au cours de la guerre serbo-bulgare, par la Croix-Rouge française, une mission française, nullement officielle, se trouvait cependant, on l'a vu, à Uskub, à l'hôpital militaire.

Née spontanément du groupement des bonnes volontés de ceux et de celles qui la formaient, elle s'était donné pour chef le docteur Léon Reverchon, médecin-major de deuxième classe, professeur agrégé au Val-de-Grâce.

Dans les pages suivantes, le docteur Reverchon a bien voulu me donner le résumé de ses impressions, qui paraîtront incessamment en détail et avec plus de technique dans les *Archives de médecine militaire*.



« Vous me demandez, mon cher ami, quelques-unes de mes impressions de médecin pendant la deuxième guerre balkanique. Je vous dirai d'abord mon estime profonde pour le soldat et l'officier serbes. J'avais appris à les connaître dans vos *Victoires serbes*; j'ai retrouvé là-bas le courage, l'endurance, la discipline que vous aviez dépeints, et dans ce même hôpital d'Uskub, où vous aviez visité les blessés de la première guerre, j'ai pu apprécier sa résistance à la douleur, la vigueur de son tempérament et sa touchante gratitude pour les soins donnés.

Mais ce qu'on ne dira jamais assez, ce qui a surpris chez moi le militaire et le médecin, c'est l'ampleur et l'intensité de l'effort soutenu pendant cette deuxième campagne, malgré des pertes inouïes par le feu et la maladie.

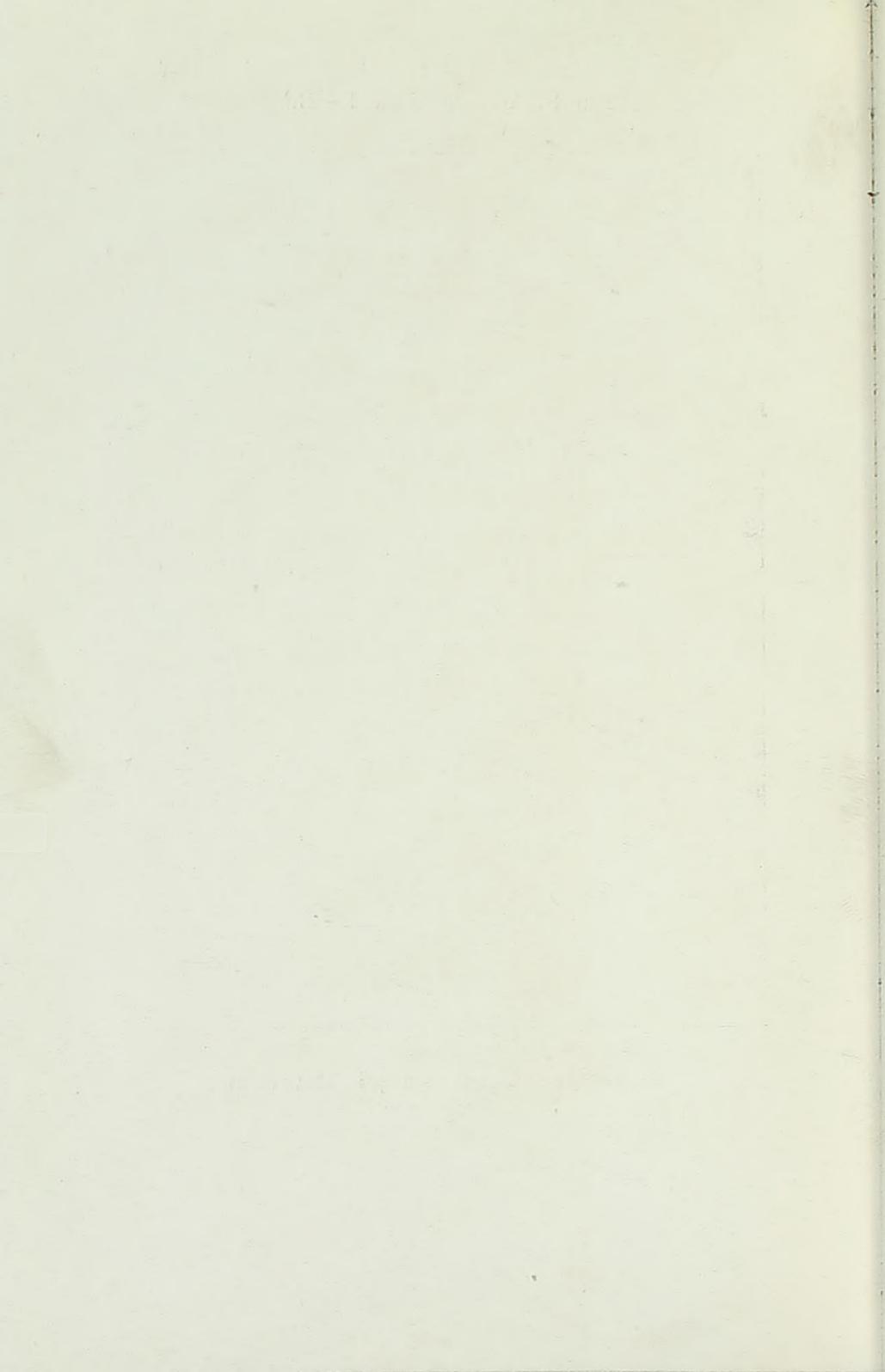
Voici des précisions qui permettent de juger à leur juste valeur les coups donnés par nos amis et ceux qu'ils ont reçus.

Les 220 à 230,000 combattants de la petite armée serbe ont eu 7 à 8,000 tués et 30,000

L'autopsie du colonel Arandjélovitch qui, blessé,
a été mutilé et achevé par les Bulgares.



En civil, le docteur français Reverchon.



blessés. L'armée grecque accuse 25,000 hommes hors de combat pour une centaine de mille combattants.

Le professeur Laurent, de Bruxelles, dans un intéressant compte rendu de ses onze mois de séjour en Bulgarie, évalue à 16,000 morts et 62,000 *blessés* les pertes au feu de l'armée bulgare pendant le mois de juillet 1913.

Cent cinquante mille hommes par terre en un mois, voilà le bilan de la dernière guerre balkanique, et l'on peut admettre que plus de la moitié, 80,000, sont tombés sur les bords de la Brégalnitsa, en six jours, du 30 juin au 5 juillet!

Mettez un zéro derrière chacun de ces chiffres, vous aurez les effectifs et les pertes présumés de la guerre que mettraient demain en présence les armées de premier choc des deux jeux de puissances de l'échiquier européen : *un million cinq cent mille* blessés ou morts en un mois!

Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner du temps d'arrêt qu'ont marqué les opérations après la redoutable saignée des premiers jours (bataille de la Brégalnitsa), surtout si nous ajoutons les pertes par la maladie.

Il serait intéressant de philosopher, au sujet de la répercussion de l'épidémie de choléra, sur l'évolution des deux campagnes balkaniques.

C'est l'épidémie, importée d'Asie par les rédifs d'Adana, qui retarde les troupes du roi Ferdinand, après Lüle-Bourgas, dans sa marche sur Constantinople et permet aux Turcs d'organiser à Tchataldja une résistance victorieuse.

Par contre, c'est le choléra qui protège la retraite des Bulgares après leur défaite par l'armée serbe. On se rend admirablement compte de la cause et de l'évolution de l'épidémie en suivant la route qui, d'Istip à Kotchana, longe la rive droite de la Brégalnitsa.

De part et d'autre de la rivière, on aperçoit encore les traces des anciens cantonnements. Les troupes bulgares qui campèrent sur la rive gauche sont arrivées des lignes de Tchataldja, traînant derrière elles le fléau à travers le désert de Thrace. L'eau de la rivière et des sources avoisinantes est contaminée par les déjections des malades ou convalescents et par les cadavres enterrés trop près de la surface.

Le 2 juillet, après trois jours de lutte, les Serbes vainqueurs et assoiffés franchissent le fleuve. Ils se gorgent d'eau polluée, et, cinq jours après, jour pour jour, c'est le début de l'épidémie. La soudaineté en est impressionnante. Le docteur Stoïan Stéfanovitch, du 16^e régiment, me l'a raconté en ces termes : « Très peu éprouvé par

« le feu, puisqu'il était en réserve pendant les
 « journées de la Brégalnitsa, le 16^e régiment
 « franchit le fleuve près d'Istip, le 2 juillet. Il
 « quitte son cantonnement vers 5 heures du ma-
 « tin, le 7 juillet : c'est le début de la marche en
 « avant.

« En une heure trente, au cours des deux pre-
 « mières pauses, 200 hommes sont dans les fos-
 « sés avec des symptômes de diarrhée graves,
 « 31 hommes meurent dans le rang, sous les
 « yeux de leurs camarades. La marche du régi-
 « ment est ralentie, son moral déprimé plus que
 « s'il avait reçu une volée d'obus. »

Grâce aux mesures énergiques prises par le commandant et le service de santé de l'armée serbe, le choléra perdait au bout de quinze jours le caractère épidémique, mais on peut estimer à 18,000 le nombre des malades observés pendant cette période, dont 8,000 cas de choléra confirmé, avec près de 3,000 décès.

Voilà encore une de ces « contingences » dont il faut bien, de gré ou de force, tenir compte, si l'on veut apprécier justement la direction des opérations pendant la deuxième phase de la guerre.

C'est au cours de cette deuxième phase que le soldat serbe a montré toute sa supériorité sur l'adversaire. C'est à la fois la guerre de campa-

gne, de montagne et de siège; c'est la lutte d'homme à homme qui amène par d'habiles cheminements les adversaires à 50 mètres les uns des autres. Ce n'est pas une bataille, mais cent combats qui se livrent tous les jours, et c'est le soldat serbe qui toujours l'emporte, parce qu'il est plus fin, plus intelligemment discipliné que son courageux adversaire et qu'il a plus de moral que lui.

J'ai vu, après l'armistice, les derniers Bulgares quitter les positions du Golek qu'ils avaient si vaillamment défendues. Les malheureux faisaient peine à voir et j'ai relevé, sur une tombe fraîche, l'inscription que voici. Elle prend, dans les circonstances présentes, une certaine actualité.

ICI

REPOSENT

LES HÉROS DU 21^e RÉGIMENT

Naïden Yotof, de la 4^e compagnie; Nicolas Potof, Bogdan Bogdanof, Francisco Romanof, Iotu Risclof, Yoten P. Klin-tof, Constantin Atiotof, de la 2^e compagnie; Dimitri Atanasof, du village Paraï, et encore six soldats de divers régiments, 13^e et 26^e.

Que ce tombeau montre à nos frères cette guerre entre des frères, pour laquelle est coupable notre tsar Ferdinand !

MORTS DU 16-18 JUILLET

Passant, lis et médite !

*
**

Deux faits, pour le médecin, sont à retenir de cette dernière guerre :

Le premier c'est la fréquence plus grande des blessures par artillerie, qui atteint 25 à 30 % au lieu de 8 à 10 pendant la guerre russo-japonaise. La même proportion se trouve, à peu de chose près, dans les statistiques bulgares, et ceci tient à l'utilisation rationnelle de part et d'autre d'un excellent matériel français bien servi, bien manœuvré, bien approvisionné.

Sur les *10 kilomètres* du front des positions de Grlèn (1), on compte en moyenne *17 balles* de shrapnels au mètre carré. On s'habitue au shrapnel, mais on ne s'habitue pas à l'obus explosif de gros calibre. Autour des tables des popottes d'officiers, où j'ai eu l'honneur de m'asseoir, chacun avouait qu'il rentrait la tête dans les épaules en entendant le « gloussement de la poule », c'est le nom que les soldats serbes ont donné à l'obus explosif à grande capacité, en raison du bruit

(1) Voir la bataille de Govedarnik et jours suivants.

particulier qu'il fait en tombant. On en a usé largement pendant la deuxième guerre balkanique; l'effet moral de l'explosion de tels obus est, pour une troupe, aussi redoutable que l'effet matériel de ses gros éclats, dont je vous ai montré à Uskub quelques échantillons.

Le deuxième fait, c'est l'extrême rapidité de la guérison des blessures des parties molles; 25 % au moins des hommes atteints ont pu reprendre le fusil après huit ou dix jours de traitement. Ce ne sont pas des hommes hors de combat, et le commandement a le droit de compter sur cette réserve qui, dans une guerre occidentale, atteindrait l'effectif d'un corps d'armée, dix jours après la fin d'une grande bataille.

Il y eut, au cours de la guerre, deux centres chirurgicaux importants : celui d'Uskub, où je me trouvais, a été remarquablement organisé par le médecin chef, lieutenant-colonel docteur Michailovitch, assisté du capitaine docteur Kojen, de la réserve. Nous y ressentions violemment le contre-coup de chaque combat, et notre hôpital alternativement se vidait et se remplissait. Nous n'y pratiquâmes pendant la durée de la guerre que la chirurgie d'urgence.

A Belgrade, au contraire, on faisait de la chirurgie réparatrice; la distance atténuant la réper-

cussion des opérations de guerre sur le fonctionnement du centre hospitalier, on pratiquait, avec toutes les ressources d'un arsenal complet et surtout d'un cadre adapté, les interventions les plus délicates de la chirurgie contemporaine : greffes et autoplasties de la face ; sutures de nerfs et surtout des vaisseaux par les méthodes préconisées par Carrel.

Je n'ai été, pendant mon séjour à Belgrade, qu'un simple spectateur. A Uskub, nos collègues serbes, dont vous connaissez les prévenances et l'hospitalité, nous ont pleinement associés à leur travail.

Je ne vous présenterai pas notre petite mission, Vous savez qu'elle n'avait aucun caractère officiel, que les divers éléments en avaient été groupés par les hasards d'une rencontre à la Légation de Serbie à Paris et les incidents d'un voyage en commun. A notre arrivée à Belgrade, le faisceau de nos bonnes volontés individuelles était solidement lié et notre qualité de Français nous valait l'honneur d'être envoyés à Uskub, à l'avant-garde des missions étrangères.

A notre arrivée, le 18 juillet, nous trouvons un calme relatif. La majorité des grands blessés de la bataille de la Brégalnitsa ont rejoint leur corps ou les hôpitaux du territoire national — le sort

d'un blessé de guerre est vite réglé — mais, du 23 au 31 juillet, les arrivées de convois se succèdent sans interruption à la gare et nous nous y rendons chaque jour.

Nous pouvons nous rendre compte des méfaits de l'évacuation trop précoce ou trop retardée. Cent kilomètres à peine nous séparent des champs de bataille, mais les blessés ont mis *quatre jours* pour arriver à leur lit d'hôpital, dont *deux jours* de transport sur les charrettes des convois de ravitaillement. Ce transport sur route par voiture improvisé est terrible pour les grands blessés. J'espère que la proximité de la voie ferrée et l'usage de l'automobile nous permettra de l'épargner à nos blessés.

Le transport par chemin de fer qui lui succède constitue un repos relatif. D'ailleurs, les Serbes ont tiré un excellent parti de leur matériel, grâce à une judicieuse entente des services de santé et du chemin de fer de l'État, pendant la période de préparation à la guerre (1908-1912).

Leurs wagons de troisième classe, à couloirs et à boggies, sont établis de façon à pouvoir être transformés, en *six heures*, en wagons-ambulances, par l'adjonction de huit de nos appareils français Desprez-Bréchet-Ameline. Ces trains improvisés sont de vrais hôpitaux roulants avec

salles de pansement et d'opération, tisanerie, pharmacie et cuisine. Cette disposition permet de pratiquer pendant le transport une exacte surveillance et d'amorcer le triage des blessés qui devront être laissés dans les stations intermédiaires.

J'ai le regret de constater que nous sommes, à ce point de vue, singulièrement en retard sur les Serbes, et que nos blessés français en sont encore actuellement réduits au transport dans les fourgons à bagages aménagés.

C'est à Uskub que se faisait le premier triage. D'ordinaire, on n'y laissait que les blessés graves, mais le choléra bat son plein à la troisième armée et pour ne pas contaminer le territoire national, on arrête tout le monde. Les blessés sérieusement atteints restent à l'hôpital militaire ; les plus légers sont dispersés dans des annexes aménagées dans les pavillons inachevés d'une grande caserne turque. L'ordre d'arrivée à l'hôpital, c'est celui du relèvement sur le champ de bataille et les blessés nous arrivent échelonnés et répartis par séries. Ce groupement est parfois impressionnant.

Le premier jour, c'est la série des mains ; il y en a 90 dans le même convoi, presque tous atteints à la main gauche, au niveau de la face

dorsale. Le combat a eu lieu de très près ; il y a eu des coups de feu à bout portant et des blessures explosives.

Les docteurs Kojen et Michaïlovitch causent tout bas, hochent la tête. On ne dit pas encore le mot, mais tout le monde l'a sur les lèvres : *mutations volontaires*, et les conséquences pour ces pauvres diables peuvent être terribles. Nous subissons, du fait de la série, une suggestion médicale fréquente dans l'histoire des guerres et je rappelle au colonel Michaïlovitch l'intervention de Larrey, notre glorieux ancêtre, en faveur de 2,000 conscrits blessés à la main à Lutzen et à Bautzen, que les généraux de l'Empereur voulaient livrer au grand prévôt. Comme les « Marie-Louise » de 1813, les pauvres surnuméraires serbes ont pu être imprudents et maladroits, il n'en est point qui soient criminels.

Le deuxième et le troisième jour, les blessés du crâne dominant. Il y en a 40, dont 24 sont trépanés en trois jours.

Le 30 juillet, pour terminer, c'est le groupe lamentable des oubliés sur le terrain : grandes fractures de cuisse ou du bassin, ou blessés de la moelle épinière, relevés les derniers parce qu'ils ont été fauchés par le coup et sont restés à leur point de chute, sans pouvoir même élever la

tête pour appeler à leur secours. Rien de plus triste que ces blessés du rachis condamnés à mort avec sursis de un ou deux mois !

« — Ce sera la chirurgie de la prochaine guerre », disait Kojen. Espérons-le, car nous sommes actuellement terriblement désarmés en face de ces sortes de blessures.

Beaucoup de nos blessés sont atteints de diarrhée profuse. Est-ce l'entérite banale, est-ce le choléra ?

Ce sera, suivant le cas, « un service général » ou l'hôpital des cholériques. Le verdict est angoissant, car pour un blessé grave, le choléra, c'est l'arrêt de mort.

Je conserverai longtemps le souvenir de ces séances de diagnostic différentiel sous la clarté brutale des phares à acétylène. Je me rappellerai surtout le courage de nos deux infirmières françaises, qui partagèrent jusqu'au bout, très simplement, notre travail et nos anxiétés.

Excusez-moi, mon cher ami, d'avoir évoqué ce lugubre défilé ; c'est l'envers de la guerre, et puis il vous rappellera nos repas à l'hôpital d'Uskub où nous assaisonnions trop souvent, malgré vos protestations, la « tchorba » (1) ou

(1) Soupe serbe.

l'appétissant cochon de lait rôti, de récits vraiment peu apéritifs !

Après cela, ce fut le retour, le pays, le foyer et la cuisine française. Ne plus flamber son verre et son assiette, boire sans appréhension ni remords un verre d'eau fraîche ou manger le fruit vert proscrit ; dédaigner l'acide lactique et l'alcool iodé, tout cela constitue, après un mois de « manœuvres cholériques », autant de jouissances que vous avez appréciées comme moi.

Et, cependant, j'ai parfois la nostalgie d'Uskub, Skoplje, aujourd'hui que l'ancienne capitale serbe a repris son vieux nom, et de son hôpital. Les moments pénibles, les petits ennuis de la vie quotidienne s'estompent et il ne reste plus de mes six semaines de Serbie que le grand et beau souvenir d'une période fructueuse de vie intense et d'active collaboration avec d'excellents collègues qui, tous, m'auront beaucoup appris et dont quelques-uns resteront de vrais amis.

EPILOGUE

Le traité de paix, signé le 10 août, à 10 h 1/2 du matin, à Bucarest, par les délégués roumains, serbes, monténégrins, grecs et bulgares, mit fin à la deuxième guerre balkanique.

Dix journées avaient suffi pour mener à bonne fin l'œuvre de paix, grâce à l'esprit pratique des délégués et à l'énergie de la Roumanie, qui montra dans son rôle d'arbitre une rare hauteur de vues.

En quelques mois, la Bulgarie avait connu toutes les ivresses du triomphe et toute l'amertume de la défaite, la honte du drapeau blanc et la reddition.

La Serbie, le Monténégro, la Grèce et aussi la Roumanie sortaient de cette seconde guerre victorieux et agrandis, et, à la place de l'ancienne alliance balkanique, nous nous trouvons aujour-

d'hui devant un nouveau groupement des États de la péninsule.

Malheureusement, comme tout ce qui est œuvre humaine, le traité de Bucarest n'est pas parfait. On y a en effet laissé de côté trois États dont on aurait dû tenir compte. On ignora l'Autriche-Hongrie devenue depuis 1908 un état balkanique. On oublia que la Turquie existe toujours et que les grandes puissances ont créé une Albanie autonome.

L'équilibre est-il établi? La paix sera-t-elle durable? L'avenir le dira.



Au traité de Bucarest sont venus s'ajouter ensuite les accords de chaque belligérant avec la Turquie, accords qui, achevant de faire tomber en poussière le traité mort-né de Londres, firent du nouveau statut territorial de la péninsule uniquement l'œuvre des seuls intéressés.

La Bulgarie, épuisée, abandonnée même par les complices qui l'avaient engagée dans sa folle aventure, n'a pu se dérober au bilan de ses

erreurs. Le projet international évinçait pratiquement la Turquie d'Europe, la ligne Enos-Midia livrant aux Bulgares les deux tiers de la Thrace musulmane, vouait Stamboul à toutes les convoitises, sans autre protection que la suprême barrière de Tchataldja. L'accord que la Bulgarie dut se résigner à signer avec la suprême Porte lui donne bien le district de Malko-Tirnovovo sur la mer Noire, la porte de Mustafa-Pacha et un couloir vers Dédéagatch, mais par contre il maintient, sinon intégralement, du moins dans leurs points essentiels, les barrières qui couvraient avant la guerre la métropole de l'Islam : la ligne fortifiée d'Andrinople et de Kirk-Kilissé, la ligne de la Maritza et de l'Ergène. La Turquie, délivrée de tout le poids mort d'une Macédoine hostile, recouvre une solide tête de pont en Europe. Elle redevient un facteur considérable de politique européenne.



Les augures sinistres ont abondé autour du berceau de la paix à Bucarest : « Tout cela n'est

que provisoire, affirmèrent ces mauvais prophètes; avant cinq années les Bulgares reprendront Salonique et Cavala aux Grecs et Monastir aux Serbes ». On indiqua, dès la signature du traité, que la Bulgarie préparait déjà des alliances en vue d'une revanche.

Le principal objectif des Bulgares, le général Savoff l'a avoué avec une franchise toute militaire, est de préparer contre les Grecs et les Serbes une revanche aussi prompte que possible. Dans une telle entreprise, une neutralité bienveillante, peut-être même un concours actif de la Turquie ne serait pas un atout négligeable. Il n'est pas dit que les Turcs se prêteront à la manœuvre jusqu'au bout. L'histoire d'hier ne leur permet pas d'ignorer l'étendue des convoitises bulgares. En tirant des divisions de leurs adversaires tous les fruits immédiats possibles, ils ont fait preuve d'habileté. La Fortune, qui les avait si rudement éprouvés, leur devait bien cette revanche.

Et d'ailleurs n'affirmait-on pas aussi que la Bulgarie ne s'accorderait aucun repos avant d'avoir repris Andrinople aux Turcs ?

On ne peut vraiment pas s'arrêter à ces pronostics aussi menaçants que puérils. Ce ne furent que des mots avec lesquels les responsables des désastres bulgares ont voulu consoler une nation

de ses cruelles déceptions pour s'éviter sa juste colère.

L'avenir est loin d'être aussi sombre.

Tout d'abord, un large répit est assuré par l'épuisement des belligérants qui ont subi d'énormes saignées et ont contracté des dettes considérables. Il faudra beaucoup de temps pour réparer tout cela. Il en faudra plus encore pour mettre en valeur les riches domaines dont se sont accrus même les moins bien partagés de cette colossale curée. La Bulgarie, malgré ses défaites, voit son territoire accru d'un quart, sinon d'un tiers. Il y a là de quoi travailler. Et le labeur calme bien des rancunes.

La Bulgarie, la Serbie et la Grèce auront des forces à peu près égales. N'est-ce pas une meilleure base d'équilibre que l'hégémonie rêvée par les Bulgares et par leurs imprudents amis ?

Quel plus sûr gage de paix que la difficulté de l'agression !

Et, au surplus, comme l'indiquait dès la signature du traité de Bucarest mon éminent collaborateur Saint-Brice, du *Journal*, si quelqu'un était tenté de troubler la paix, un gardien de l'ordre, la Roumanie, s'est manifesté qui saura réfréner les appétits.

Au reste l'avenir pour la Bulgarie, comme pour

ses voisins, ne peut être que dans la reconstitution de l'entente balkanique, et si, quand le souvenir de ses défaites sera atténué, la Bulgarie méconnaissait à nouveau son intérêt politique, comme elle l'a méconnu en attaquant ses alliés naturels, elle irait au-devant de nouvelles déceptions.

APPENDICE

Instructions aux bandes de comitadjis de la milice macédo-andrinopolitaine qui opéreront en Macédoine sur les derrières de l'ennemi.

Les bandes ont pour mission :

D'organiser moralement et d'armer les habitants en vue de la sainte lutte pour la libération de notre patrie la Macédoine, et pour son annexion intégrale à la Grande Bulgarie;

De s'informer des effectifs, des moyens, des buts et des mouvements de l'ennemi et d'envoyer directement leurs renseignements par les voies administratives légales aux commandants des postes voisins de la frontière.

La guerre déclarée, elles détruiront sur les derrières de l'ennemi les ponts, chemins de fer, télégraphes, dépôts d'armes et de vivres; elles attaqueront les convois et les petits corps de troupes et, généralement, s'efforceront par tous les moyens d'entraver les mouvements et le ravitaillement de l'ennemi, ainsi que ses communications postales et télégraphiques, par routes et voies ferrées.

Les bandes opérant sur les derrières de l'ennemi où se trouvent de petits corps se grouperont en fortes colonnes. Elles s'avanceront sur les derrières de l'ennemi, dont elles attaqueront les dépôts, convois et petits corps de troupes.

Les voïvodes (1) et les volontaires comitadjis sont inscrits sur les matricules de l'armée territoriale. Ils ont mêmes droits et mêmes devoirs que les soldats et relèvent de la justice militaire.

La bande est un corps de troupes. Le voïvode a vis-à-vis de ses hommes les droits d'un officier subalterne. En cas de désertion ou de refus d'obéissance au voïvode, un tribunal est institué qui condamne le coupable à mort.

Le voïvode s'occupe de la nourriture et de l'habillement de ses hommes. Il réquisitionne le nécessaire contre reçu.

Pour le service d'informations, le voïvode suit des instructions spéciales.

La bande peut, le cas échéant, se subdiviser en petites bandes ou se grouper avec d'autres. Dans ce dernier cas, un des voïvodes est élu chef général avec grades et prérogatives de capitaine. Au besoin, des Bulgares du pays sont enrôlés dans la bande.

Les bandes se doivent mutuelle assistance.

Les bandes veillent à la sûreté des habitants bulgares.

En passant la frontière, tout chef de bande envoie au chef de poste une liste des hommes qui composent la bande, indiquant le bataillon ou le régiment dont il fait partie. S'il n'est inscrit nulle part, il doit le noter.

Tout voïvode ou comitadji rentrant sur le territoire du royaume est tenu de se présenter au chef de poste le plus voisin. S'il ne retourne pas sur les derrières de l'ennemi,

(1) Voïvodes, chefs de bandes.

il doit reprendre son rang dans l'armée territoriale, sous peine d'être déferé à la justice comme déserteur. Le voïvode délivre un certificat aux hommes qui retournent pour cas de maladie ou pour une autre raison.

Si nos troupes pénètrent dans le district où opère une bande, le voïvode se place sous les ordres du gouverneur militaire.

A la fin de la guerre, le voïvode présente à l'état-major de la territoriale un rapport sur son action. Il indique les comitadjis qui ont mérité des récompenses et la nature de leurs exploits.

Il note dans son rapport les comitadjis tués, blessés ou morts de maladie.

Les présentes instructions ont été ratifiées par l'état-major de l'armée territoriale.

Pour copie conforme :

Le commandant de la 2^e fraternité macédo-andrinopolitaine, lieutenant-colonel,

PROTOGÉROF.

*Règlement des bandes devant opérer
en Macédoine.*

Des exemplaires imprimés de ce règlement ont été distribués à toutes les bandes. Ils sont revêtus du sceau de la Fraternité macédo-andrinopolitaine, Comité exécutif.

Après avoir reproduit les termes des instructions que précèdent, ce règlement ajoute :

« Partout où elle passe, la bande emmène un ou deux guides qui la conduisent à la localité habitée la plus voisine.

Là, elle prend deux autres guides et relâche les premiers. A ceux-ci elle remet un rapport écrit sur les « destructions » opérées par la bande, sur ses autres opérations et leurs résultats, sur les effectifs et les mouvements des corps de troupes qui se trouvent dans la région, d'après les informations communiquées par les habitants. Le document doit déterminer les unités existantes (compagnies, bataillons, régiments, batteries d'artillerie). Il est inscrit sur le registre des informations et transmis de poste en poste ou directement au chef de poste. Celui-ci transmet le renseignement à l'état-major de l'armée. Il avertit en même temps le chef de corps le plus voisin, gardant le document où sont également consignées les modifications survenues dans la composition de la bande.

Ayant constitué sa bande, chaque voïvode remet la liste détaillée de ses hommes à l'état-major de l'armée.

Le comitadji qui se retire d'une bande avant que celle-ci ait passé la frontière doit remettre son fusil et ses munitions à l'état-major du corps, contre reçu délivré par le voïvode. Autrement, il est déféré en justice pour désertion et abandon de son arme.

Le fusil et les munitions du comitadji obligé à rentrer en Bulgarie pour cause de maladie sont remis à un habitant chrétien du pays qui le remplace. Le voïvode remet au comitadji une note expliquant les causes de son retour, que ce dernier est tenu de présenter à l'état-major du corps à Sofia ou en tout autre lieu où il siège.

Le voïvode qui disperse sa bande et dissipe les sommes qui lui ont été remises avant de passer la frontière est déféré à la Cour martiale.

Dans chaque village où elle arrive, la bande forme une

bande locale de dix hommes avec mission spéciale de surveiller les mouvements de l'ennemi, de détruire ses moyens de communication, de servir de lien entre les bandes et de faire le service des courriers.

Le présent règlement a été ratifié par l'état-major des corps de volontaires macédo-andrinopolitains.

Lieutenant-colonel NICOLOF,
Lieutenant-colonel PROTOGÉROF.
Commandant DARVINKOF.

Enfin, voici les instructions concernant le service d'espionnage que la Bulgarie entretenait à grands frais, au cœur même des territoires occupés par les armées serbes et grecques.

Ce document s'intitule :

Instructions pour le service d'éclaireurs que doivent faire sur les derrières de l'ennemi les agents du corps de volontaires macédo-andrinopolitains.

ORGANISATION DES CORPS

1. Pour organiser le service d'éclaireurs, des bandes et des corps administratifs existent dans chaque région, conformément aux dispositions de l'organisation. De plus, dans tout village de quelque importance et dans toute ville siège un directeur, avec un assistant et une estafette.

2. Les directeurs sont des hommes instruits, capables de bien comprendre la portée de l'œuvre et de diriger le service d'éclaireurs.

3. Les directeurs, dans les régions situées près de la

frontière ou à l'intérieur, dépendent du chef de district nommé par l'état-major des volontaires. Ils reçoivent de lui toutes les instructions et indications nécessaires, et s'adressent à lui pour toute question, lui soumettant tous les renseignements qu'ils recueillent.

4. Le directeur choisit comme assistant un à trois hommes capables de remplir ces fonctions et le nombre nécessaire d'estafettes.

5. Un des assistants doit être secret et n'inspirer aucune suspicion aux autorités ennemies et aux habitants, de façon à pouvoir demeurer dans la localité pour remplacer le directeur dans le cas où celui-ci, soupçonné, se trouverait dans la nécessité de prendre les armes. En général, la direction doit être organisée de façon à ce que le travail ne soit jamais interrompu.

Les voïvodes comitadjis, directeurs, assistants et estafettes sont considérés comme les agents du corps de volontaires macédo-andrinopolitains. Ils sont inscrits sur les registres des volontaires, jouissent de tous les droits des volontaires et sont soumis aux mêmes obligations.

7. Le corps dirigeant a pour mission : a) d'organiser les habitants, de les préparer moralement et de les armer pour la libération de notre patrie la Macédoine et pour son union à la Grande Bulgarie ; b) de recueillir des informations sur les forces et les moyens de l'ennemi, sur les mouvements de ses troupes et sur ses projets ; c) de coopérer avec les bandes dans les opérations dont ils seront chargés par l'état-major du corps des volontaires ; d) d'accomplir les missions dont les chargerait l'état-major du corps des volontaires, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses agents, chefs de section, envoyés spéciaux et autres.

SERVICE DES RENSEIGNEMENTS

8. Le service des renseignements consiste à recueillir dans le village, la ville, les villes et villages environnants, etc., des renseignements sur : l'effectif des troupes qui se trouvent dans la localité, les dépôts de vivres, matériel de guerre et autres, l'état des routes, chemins de fer et ponts, l'état d'âme et d'esprit de l'armée ennemie, l'état d'âme de la population locale bulgare, grecque, serbe ou turque, les fortifications existantes ou en construction.

9. Les renseignements sur les troupes ennemies doivent porter : sur les effectifs de l'infanterie, de la cavalerie, de l'artillerie, du génie, du service sanitaire, des services de l'aviation et de la télégraphie sans fil. Il ne suffit pas de dire qu'il y a de l'infanterie, de la cavalerie, etc., mais il faut indiquer le chiffre approximatif des bataillons, des batteries, avec le nombre des canons et des escadrons de cavalerie. Si possible, indiquer le régiment auquel ils appartiennent, ce que l'on peut savoir par les épaulettes, les képis, etc. Le nombre des soldats peut être facilement vérifié si l'on connaît le nombre des pains préparés chaque jour, celui des bœufs ou moutons abattus quotidiennement et des quantités d'orge ou d'avoine consommées chaque jour. Si l'ennemi campe en plein air, compter les tentes. Il est de particulière importance de savoir immé-

diatement si l'ennemi a quitté les positions qu'il occupait précédemment ou s'il est apparu sur des points où il ne se trouvait pas auparavant. Apprendre, si possible, en même temps, d'où il vient et où il va ; sinon donner les détails que l'on possède et s'efforcer ultérieurement de les compléter. Quand l'ennemi est en marche, indiquer la direction de la colonne. Noter particulièrement les mouvements de chaque corps, la rapidité de la marche, etc.

10. Relativement à l'état de l'armée et à son moral, donner les renseignements suivants : s'il y a des déserteurs et pour quelle raison ; s'il y a des mécontentements entre les officiers et la troupe, et pour quelle cause ; ce que l'on dit de nos soldats.

11 Relativement aux dispositions des habitants, donner les informations suivantes : si les habitants servent dans l'armée ; s'ils le font de gré ou de force ; s'ils ont des dispositions hostiles à l'endroit de l'armée ; s'il y a des Grecs et des grécophiles, des Serbes et des serbophiles et des Turcs ; comment ils se comportent envers les Bulgares, les Turcs et les autres ; si les habitants sont armés ; quelle nationalité possède des armes et en quelle quantité approximativement.

12. Donner des renseignements sur les retranchements ; indiquer le lieu où ils sont situés, leur longueur, s'ils sont disposés en une ou plusieurs lignes, s'ils sont destinés seulement à l'infanterie ou s'il y a aussi des retranchements pour l'artillerie ; s'ils sont occupés par des troupes, en quel nombre et de quelle arme ; si ces fortifications ont été construites par des gens du pays, s'il est possible de s'y rendre. Indiquer si elles sont en sable ou en ciment.

13. Donner des renseignements sur les dépôts de vivres, de munitions et autre matériel de guerre. Indiquer l'em-

placement des dépôts, leur contenu, le nombre de voitures ou chargements qui en sortent chaque jour ou qui entrent ; le lieu d'où l'on transporte les approvisionnements ; le lieu d'où l'on se procure le pain et les autres vivres. Indiquer si les vivres sont achetés ou pris aux habitants ou au marché, si on les apporte de Serbie ou de Grèce, s'ils viennent d'ailleurs et par quelles voies.

14. Relativement aux routes, ponts et chemins de fer : indiquer les routes où peuvent circuler des véhicules et les points où s'arrêtent ces routes ; indiquer l'emplacement des ponts, les matériaux avec lesquels ils sont construits, bois, pierre ou fer, leurs dimensions, largeur et la longueur ; indiquer si des voitures peuvent circuler sur ces ponts, s'ils sont gardés par des soldats et en quel nombre. Pour les voies ferrées, indiquer également les ponts, s'ils sont gardés et par quelles forces.

15. Tout renseignement doit être écrit, porter la date et, si possible, l'heure de l'expédition, le nom du village ou de la ville d'où il est expédié, la source d'où il provient sans citer de noms. Il sera signé du directeur ou du voïvode signant de son nom ou d'un signe conventionnel, si le chef de district ne doit pas être connu. Les informations doivent être toujours expédiées par deux voies, de façon à ce que l'une arrive toujours à temps ; les informations de grande importance par trois voies. Pour être exacts, les renseignements doivent être puisés simultanément à deux sources par le directeur, qui les contrôlera personnellement si possible. Souvent les paysans exagèrent. Là où il y a 100 soldats, ils disent 1,000. S'ils voient 10 canons, ils disent 20, car la terreur grossit les choses. Des renseignements inexacts sont plus nuisibles que profitables à notre armée. Les renseignements doivent arriver sans retards. Ils n'ont

d'importance que s'ils arrivent à temps pour être utilisés. Bien prendre en considération que les renseignements transmis sont la base des mesures que prennent les chefs. Une information importante est plus appréciée qu'un grand acte de bravoure personnelle.

FIN

TABLE

	Pages
AVANT-PROPOS	I
Le conflit serbo-bulgare	1
Le guet-apens	29
Comment avait été organisée l'agression bulgare. . .	43
Le plan bulgare	53
La bataille de la Brégalnitsa	73
Raïtchanski Rid	99
Krivolak	111
Les vaincus d'hier	119
En route pour le front	125
De Koumanovo à Gradichté	137
Au quartier général du prince héritier.	147
De Gradichté à Tsrni-Vrh.	155
A Tsrni-Vrh.	165
De Tsrni-Vrh à Kriva-Palanka.	171
Avec la première armée serbe.	179
Les hostilités autour de Kriva-Palanka.	183
Gédilovo.	197
A la cote 1031.	207

Le canon se tait (22-23 24 juillet)	215
La bataille de Govedarnik	223
Uskub	235
Suprême effort	241
Sur le chemin du retour	245
Les hostilités sur la frontière serbo-bulgare	251
Le pillage et le viol	261
Les atrocités bulgares	269
L'armée serbe en Bulgarie	279
Les procédés serbes	287
La terreur et la faim à Sofia	293
Entretien avec le roi de Serbie	299
L'artillerie dans le deuxième conflit balkanique	305
Impressions d'un médecin militaire français sur la campagne serbo-bulgare	315
Épilogue	329
Appendice	335

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt-trois mars mil neuf cent quatorze

PAR

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

pour

BERNARD GRASSET

